

Les Cahiers de YERUSHALAIM
N°3

**A LA RECHERCHE
DES RACINES JUIVES
DE LA FOI CHRETIENNE**

**...en vue de l'inculturation du Christianisme
parmi les nations.**

Joël PUTOIS
avec la participation de
Elzbieta AMSLER
Henri LEFEBVRE

*... ils accueillirent la Parole avec beaucoup d'ardeur, en examinant chaque
jour les Ecritures pour voir si ce qu'on leur disait était exact.
(Actes 17 :10)*

SOMMAIRE

Avant-propos

Introduction

Histoire du divorce	4
La modération prévaut d'abord	6
Crispations progressives	7
Turbulences dans l'Eglise	7
Le début de la rupture	8
L'élargissement progressif du fossé	9
Evangile et cultures	11
Première Partie : Une Mémoire Vive	
Chap. 1 Verus Israël ?	14
Chap. 2 L'Ouverture du Débat-Dialogue	16
Chap. 3 Y a-t-il un Patrimoine commun entre Juifs et Chrétiens ?	18
Chap. 4 La Querelle des « Accomplissements »	20
Chap. 5 Identités respectives du Judaïsme et du Christianisme	22
Chap. 6 Vocations respectives du Judaïsme et du Christianisme	27
Chap. 7 Espérances Communes au Judaïsme et au Christianisme	32
Deuxième Partie : Révélation ... et Malentendus	
Chap. 8 Deux plaidoiries non polémiques	35
Chap. 9 Aspects généraux d'un Dialogue	37
Chap. 10 Une Nouvelle Alliance ?	40
Chap. 11 L'Alliance « Une » et multiforme	49
Chap. 12 Les deux formes de l'unique Alliance sont-elles compatibles ?	52
Chap. 13 Conceptions différentes de la LOI	55
Chap. 14 Le Pêché Originel	58
Chap. 15 La Foi ou les Œuvres, Justification et Salut	62
Chap. 16 Les miracles réalisés « par » Jésus et « en » Jésus ?	65
Chap. 17 Des convergences fondamentales	70
Chap. 18 Un dialogue fructueux	72
Troisième Partie : Les racines juives de la foi chrétienne : où sont-elles ?	
Chap. 19 Judaïsme et Christianisme, « extrinsèques » ou « intrinsèques » l'un à l'autre ?	74
Chap. 20 Le labyrinthe philosophico-théologique des formulations chrétiennes	76
Chap. 21 Le concept de l'Incarnation :	78
Chap. 22 Vers une dérive métaphysique du Christianisme	81
Chap. 23 La Boite de Pandore du Christianisme	85
Chap. 24 Efforts d'Orthodoxie	89
Chap. 25 Arius - Les Conciles de Nicée-Constantinople	91
Chap. 26 Nestorius - Le Concile d'Ephèse...	94
Chap. 27 Eutychès - Le Concile de Chalcédoine	96
Chap. 28 Conclusion ou bilan ?	98
Quatrième Partie : Revenir à la Source commune	
Chap. 29 Le Dédale des théologies	100
Chap. 30 Le chaînon manquant	103
Chap. 31 Le Tohu-Bohu théologique...	106
Chap. 32 Examen de conscience	108

Avant-propos

L'inculturation n'est évidemment pas au premier rang des préoccupations des croyants dans nos pays. Ce terme est compris comme désignant une discipline intellectuelle en rapport avec la traduction d'ouvrages anciens. Donc, une affaire concernant des spécialistes et où le commun des mortels n'est pas appelé à s'aventurer.

Pourtant, c'est un sujet que nous n'avons cessé d'évoquer, d'abord dans notre revue YERUSHALAIM, puis dans nos deux premiers « Cahiers ». Ce sujet n'est-il pas en effet au cœur de notre vocation qui est d'œuvrer au « ré-enseignement des racines hébraïques de la foi chrétienne » ? Retour aux racines et inculturation sont comme les deux faces d'une même pièce : on ne peut imaginer de réussir une inculturation si l'on omet au préalable de bien vérifier ses sources.

Nous ne nous lassons pas de rappeler que la foi chrétienne n'est pas née tout-à-coup « ex-nihilo » voici environ 2000 ans, comme une création dans un désert de croyances diverses. Jésus de Nazareth est né au sein du peuple juif, peuple plusieurs fois millénaire, reconnu pour sa foi au Dieu unique, l'attachement aux Ecritures depuis la Genèse jusqu'aux prophètes, la fidélité têtue à l'appel qui lui fut adressé pour qu'il devienne, lui seul parmi tous les autres, le peuple choisi par l'Éternel pour porter au monde Sa Parole.

Séparer l'Évangile, Jésus, ses disciples auteurs de notre « Nouveau Testament », de leur ascendance juive, de la compréhension du monde qu'ils avaient ainsi héritée, du langage porteur de cette vaste culture, serait donc être assuré d'en manquer les particularités essentielles, et de fausser dramatiquement le message qui leur fut confié pour nous, et pour l'humanité tout entière. Le terme culture vaut donc ici pour sa signification la plus élargie, recouvrant tous les domaines de l'existence.

Or, au cours des deux millénaires passés, la transmission de la foi chrétienne fut au contraire majoritairement influencée par une autre grande culture de l'humanité, la culture grecque, et nous reviendrons ici largement sur ce phénomène pour en rappeler l'histoire et en montrer les immenses conséquences. Si l'expression « choc des cultures » est bien justifiée, c'est dans la formation du christianisme.

Le défi est considérable. Nous avons mesuré depuis la fondation de l'association CŒUR en 1990, combien ce rappel entraîne d'inquiétudes, comme si cette entreprise était susceptible d'altérer des convictions bien établies qui ne pourraient sans risques majeurs être revisitées jusque dans leurs fondements.

Il est fréquent que les chrétiens d'aujourd'hui louent la sagesse des Béréens dans leur attitude ouverte vis-à-vis des premiers messagers de la Bonne Nouvelle de Jésus de Nazareth. C'est cette mention que nous avons rappelée en exergue du présent ouvrage.

C'est à cette même attitude que nous appelons les lecteurs de ce « Cahier », ayant mis tous nos soins à y respecter pleinement cette Parole, nous efforçant de lui donner comme il se doit toute autorité sur nos convictions, nos spiritualités, nos vies.

Introduction

... ou l'histoire d'un divorce !

La finalité de ce Cahier N° 3 va paraître paradoxale, voire étrange. Ce Cahier n'aurait-il pas dû précéder les deux Cahiers déjà publiés ? Mais ces deux n'ont-ils pas été eux-mêmes publiés dans un ordre discutable ? Le premier a été consacré au thème des Sacrements, étant précisé qu'il s'est agi des 7 Sacrements de l'Eglise Catholique. Thème important puisqu'il vise à mettre en réflexion dans leur vie quotidienne des centaines de millions de Catholiques, soumis à une grande subversion des mœurs par un néo-matérialisme planétaire jouisseur et violent ... Peut-être certains membres des Eglises issues de la Réforme ou des Eglises d'Orient se sont-ils sentis en manque, devant cette limitation de notre propos aux sacrements de l'Eglise romaine.

Le deuxième Cahier a posé la question : « Qui est Jésus ? », avec comme sous-titre cette question du Christ à ses disciples : « *Pour vous qui suis-je ?* ». D'aucuns ont pu penser que ce Cahier aurait dû être le premier ! Certes, nous aurions pu d'abord réfléchir sur le mystère de Jésus avant d'analyser les Sacrements initiés par lui ou par ses disciples en son nom. Cela pourrait sembler logique. Mais selon notre intuition, à bien réfléchir, pour chacun de ces trois Cahiers le souci de la pédagogie l'a emporté sur la logique.

Et cela se vérifie davantage encore concernant l'objet de ce troisième Cahier, qui est immensément plus complexe et même mystérieux que ceux des deux premiers. Ici, le mystère à sonder est : « Qu'est le Christianisme, face aux autres religions et spiritualités apparues depuis l'aube des temps sur notre planète ? Un conquérant qui les a toutes rendues obsolètes ? Un complément nécessaire, ou seulement opportun ainsi apporté par l'Être Suprême aux révélations qui avaient précédé ? Une religion parmi les autres ? Ou, comme pensent certains, une superstition-imaginaire parmi toutes les autres ?

Toutes ces questions en manière d'hypothèses sont apparues successivement, ou en confrontations directes entre elles, parmi les hommes, au long des générations et des millénaires ... et elles subsistent plus que jamais dans notre monde contemporain. Car chaque religion est tentée de se poser pour elle-même cette même question que nous proposons à propos du Christianisme. Car, chacune d'elles se demande plus ou moins ouvertement : « *Que suis-je face aux autres religions et spiritualités apparues ... ?* ». Bien sûr chacune répond à sa manière et le résultat au long des âges est une dispersion digne de Babel, un foisonnement de particularismes et de communautarismes, des querelles dogmatiques manipulant des mystères insondables, des guerres de religions, qui sont parmi les plus meurtrières de toutes les luttes humaines ...

On voit là l'immensité du mystère posé devant notre réflexion incluse dans ce troisième Cahier. Une littérature considérable est consacrée depuis trois ou quatre millénaires au mystère en question. Notre ambition n'est pas d'ajouter un écrit de plus à cette masse déjà passablement imperméable pour un grand public, mais de proposer à la grande majorité des croyants de base une réflexion synthétique sur la pensée de divers auteurs qui nous ont paru authentiquement spirituels, compétents, modérés et positifs. Oui, toutes ces qualités sont nécessaires, car dans ce domaine il importe de se garder de toute condamnation ou même de tout rejet primaire, et autant que possible de tout complexe de monopole de la « vérité ».

On conçoit qu'il va donc surtout s'agir de préciser les frontières tout en signalant à la fois les convergences et les malentendus, quitte à risquer la critique de creuser les fossés, ou au contraire de sombrer dans le syncrétisme. On voit donc que cela ne réduit pas sensiblement la difficulté et même le défi de l'entreprise. Commencer la série de nos Cahiers par là, aurait témoigné d'une grande imprudence. Et là aussi, nous comptons sur le « courrier des lecteurs » de ce nouveau Cahier, et des précédents, pour prolonger ultérieurement notre réflexion.

Ceci dit, comment concilier le thème ainsi évoqué de cette entrée en matière et le titre donné à ce Cahier ? Quel rapport établissons-nous entre le thème de l'inculturation et le projet de ré-enseigner les racines juives de la foi chrétienne ? Nous allons nous en expliquer.

Bien sûr, il va être question de multiples religions. Mais, en tant que Chrétiens, notre propos dans ce Cahier va être de réfléchir essentiellement sur la place du Christianisme face à la permanence du Peuple d'Israël, Peuple élu. Et, dans notre esprit, ce terme « place » signifie à la fois relations, divergences et convergences.

Pourquoi et comment la séparation des deux Confessions est-elle intervenue ? Les conséquences en ont été considérables pour le Christianisme depuis 20 siècles, et elles ont été souvent dramatiques pour le peuple juif.

Pour prendre conscience des raisons exactes de ce divorce contre nature, il convient de faire un peu d'histoire, parce que la suite de notre propos en dépend

Les Chrétiens, comme d'ailleurs les Juifs leurs frères aînés dans la foi, se sont fait une idée passablement orgueilleuse de leurs religions respectives. En fait, derrière certaines manifestations d'humilité sur le plan de la théorie se cache la conscience, voire la conviction, sinon d'un mérite personnel, du moins d'une qualification supérieure. Par exemple dans la tradition du Judaïsme existe un midrash disant qu'avant de nouer Alliance avec les Hébreux au Sinaï, l'Éternel avait proposé Son Alliance aux 70 nations composant l'humanité d'alors et que seuls les Hébreux ont accepté l'offre divine. Mais le midrash ajoute que cela n'a pas été sans péripéties dramatiques, au point que l'Éternel, désappointé par les 70 refus essayés, a menacé les Hébreux de les écraser et de les ensevelir sous la montagne du Sinaï, s'ils refusaient eux-aussi l'Alliance...Aveu dont il ne faut pas sous-estimer l'humble franchise.

Il n'empêche que le Judaïsme, face au Christianisme, qui a été au long des siècles son plus redoutable compétiteur et de loin son plus constant persécuteur, estime qu'il n'a rien à attendre de cette spiritualité issue de lui en Jésus de Nazareth, que la révélation-Alliance du Sinaï par le ministère de Moïse lui a tout apporté, tout enseigné, tout révélé. Or, si l'on suit l'image de l'apôtre Paul présentant l'Alliance en Jésus Christ comme le produit d'une greffe de nouveaux rameaux païens sur les racines et le tronc de l'arbre olivier-Israël (Rom. 11. 16 ss.), on peut se demander s'il est vraiment raisonnable et légitime pour un arbre de ne pas se soucier de ce qui pousse, ou ne pousse pas, sur son tronc, nourri par ses racines et sa sève, c'est-à-dire quel genre de fruits il porte. Peut-il vraiment s'en désintéresser ?

Le Christianisme de son côté n'a pas été en reste de paradoxe. Ladite parabole de Paul lui avait rappelé sa greffe sur l'arbre Israël. Il a néanmoins développé durant des siècles une pseudo-théologie du rejet, par Dieu, d'Israël en tant que Peuple Elu et de la substitution à cet Israël de l'Eglise comme nouveau Peuple Elu. Autrement dit, Israël était déclaré désormais en état de mort spirituelle. Était-il ainsi raisonnable et légitime pour le Christianisme de penser qu'il n'avait plus à se soucier de sa parenté avec le Judaïsme et qu'il pouvait prospérer comme greffe sur un arbre mort ? Cette insouciance était en fait une grande folie qui impliquait de renier ladite parabole de Paul.

Le paradoxe ne s'est, d'ailleurs pas arrêté là, l'orgueil spirituel débouchant sur la fameuse déclaration : « *Hors de l'Eglise Catholique romaine, pas de salut* » fondement ou prétexte d'un nouveau schisme intégriste qui perdure depuis le Concile Vatican II, schisme s'ajoutant à toute une liste aussi navrante au sein de l'histoire du Corps du Christ. Or Jésus avait spécifié à la Samaritaine : « le salut vient des Juifs » !

Tout ceci est la suite concrète de la séparation intervenue depuis le premier siècle de l'ère nouvelle entre le Judaïsme et l'Eglise naissante. Les équivoques sont nombreuses dans la pensée de la plupart des Juifs comme des Chrétiens aujourd'hui encore sur les raisons exactes de ce divorce contre nature. Il convient donc de refaire un peu d'histoire... parce que toute la suite de notre propos en dépend : nous rappellerons donc brièvement l'histoire de ce divorce.

La modération prévaut d'abord...

Notre ami Fadiey Lovsky a publié dans les Numéros 20 et 22 de notre Revue "Yerushalaïm" (3^e trimestre 1999 et 2^e trimestre 2000) deux articles intitulés : « Aux origines de nos séparations » rappelant de façon très claire le processus complexe du divorce en question. Nous faisons appel à son étude pour résumer l'analyse des faits de l'époque.

Il ne s'est pas agi alors d'une séparation préméditée du Christianisme d'avec le Judaïsme, parce que s'exprimer ainsi serait projeter d'avance 18 ou 19 siècles d'histoire, avec leurs exclusions, leurs principes, leurs préjugés, voire leurs richesses, sur l'époque où la séparation initiale s'est produite, insensiblement, pendant des dizaines d'années, peut-être de manière lucide chez les uns, et sûrement d'une façon passive dans la conscience de la plupart des Chrétiens d'origine juive (les judéo-chrétiens) et à plus forte raison des Chrétiens d'origine païenne (les pagano-chrétiens). Nous ne savons pas, d'autre part, comment jusqu'aux environs de l'an 70 (date du siège de Jérusalem par les légions de Titus et de la destruction du Temple), les cheminements séparateurs étaient perçus, s'ils l'étaient, dans la conscience juive par rapport aux chrétiens.

A l'appui de cette réflexion de notre ami Lovsky, nous pouvons citer l'épisode suivant relaté par l'historien juif Flavius Josèphe.

En l'an 62, se produisit une vacance de fait de l'autorité romaine en Judée entre le décès du Procureur Festus et l'arrivée de son successeur Albinus. Le Grand Prêtre Anne en profita pour faire juger par le Sanhédrin et condamner à mort Jacques, frère du Seigneur et chef de l'Eglise de Jérusalem, ainsi que d'autres membres de l'Eglise, qui furent lapidés.

Or, dès la prise de ses fonctions par Albinus, des Pharisiens, sans doute membres du Sanhédrin, protestèrent auprès du nouveau Procureur et du roi Agrippa contre cette décision du Grand Prêtre, lequel fut jugé pour abus de pouvoir et déposé après seulement trois mois d'exercice de sa charge. Il y avait donc au sein du Judaïsme en l'an 62, c'est-à-dire entre 25 et 30 ans après la mort de Jésus et sa Résurrection, une grande diversité de courants de pensée et de conceptions religieuses en Israël, comme le confirme depuis quelques décennies l'étude des Manuscrits de Qumran. Les querelles doctrinales et les oppositions de tendances étaient nombreuses et souvent violentes entre Juifs.

L'épisode en question montre, selon ce témoignage de Flavius Josèphe, que des notables pharisiens n'hésitèrent pas à prendre le parti des membres de l'Eglise naissante en protestant auprès des autorités contre ce meurtre de Jacques et de ses compagnons.

L'accusation chrétienne ultérieure faisant porter à l'ensemble du Peuple Juif la responsabilité de la persécution contre la Communauté qui se réclamait de Jésus de Nazareth est donc doublement infondée. Non seulement l'ensemble du Peuple Juif en était innocent, mais même parmi les autorités du Judaïsme de l'époque il y avait au sein du collège des notables pharisiens des partisans déterminés de la tolérance à observer à l'égard du « courant chrétien », comme à l'égard des divers autres courants.

Ceci dit, revenons à l'analyse de notre ami Lovsky. L'Eglise judéo-chrétienne naissante n'a pas conscience d'une rupture avec les Juifs. Cette Eglise apparaît aux yeux de ceux-ci comme l'une des tendances variées qui se manifestent alors en Israël et dont parle le Nouveau Testament : Pharisiens, Sadducéens, Karaïtes, Zélotes, Baptistes, Apocalypticiens, sans oublier les Esséniens et les gens de Qumran. Dans la diaspora vivaient des juifs dénommés par les « Actes des Apôtres, les « hellénistes ». Ces juifs parlaient grec, étaient plus ou moins "hellénisés", mais venaient fidèlement à Jérusalem célébrer les grandes fêtes juives avec leurs frères de Judée.

Partout foisonnaient aussi des groupes gnostiques, notamment mais pas seulement en Egypte, groupes qui se sont rapidement multipliés au sein du Christianisme. Et chacun de ces groupes avait ses dissidences. Vu du dehors, Jésus fut l'un de ces dissidents, de même que ses disciples. Après la Croix et la Pentecôte, les apôtres et la communauté judéo-chrétienne de Jérusalem restaient authentiquement juifs, fidèles au culte et aux cérémonies du Temple, aussi bien qu'à la Loi. Ils respectaient le Shabbat et célébraient les fêtes juives, observaient la cashrout, la circoncision, les purifications ,etc.

Crispations progressives ...

Deux événements qui ne pouvaient avoir été prévus par la première génération apostolique vinrent aigrir le vécu de cette diversité : la révolte juive de 66-70 d'abord, suivie de la destruction du Temple.

Les Judéo-Chrétiens ne s'associèrent pas au soulèvement contre Rome qui comportait d'ailleurs des aspects messianiques. Cela leur fut reproché par la suite.

Mais dans l'immédiat, les Judéo-Chrétiens et les autres Juifs ne pouvaient plus se retrouver pour la prière et le culte du Temple. Première séparation de fait, aux répercussions considérables. Car tant que le Temple était debout, il manifestait l'appartenance fidèle de la « secte » des Judéo-Chrétiens au Peuple d'Israël, à sa foi et à ses traditions.

On voit qu'à la charnière du religieux et du politique demeurait, comme cause de fracture sous-jacente, la question qui avait opposé Jésus et les autorités de son temps : Jésus de Nazareth est-il ou non le Messie attendu par Israël et quel genre de Messie ? Nous reviendrons bien sûr sur ce point capital.

Dans l'immédiat, avec la chute du Temple, le foisonnement des « sectes » disparaît : les Zélotes sont momentanément anéantis ; les Sadducéens disparaissent en même temps que les gens de Qumran et les Esséniens, les Karaïtes se dispersent ; les judéo-chrétiens émigrent dans la diaspora avec un noyau qui s'établit à Pella de l'autre côté du Jourdain.-

Ne restent que les Pharisiens dont l'activité et la foi vont constituer peu à peu le Judaïsme tel que les Chrétiens le connaîtront aux siècles suivants. La religion des Juifs connaît alors une mutation décisive, car il faut qu'elle se passe du culte sacrificiel du Temple. La Synagogue prend de nouveau le relais du Temple disparu, comme elle l'avait déjà fait au temps de l'exil à Babylone. Et elle en garde un grand nombre de souvenirs dans ses offices. Elle s'adapte et en un sens remplace ce Temple. Les Juifs se retrouvent dans leur fidélité à Sion-Jérusalem, plutôt qu'avec le Temple, et cherchent leur vérité dans la pratique de la Loi écrite explicitée par la Loi orale qui donnera naissance avec le temps aux écrits du Talmud. Cette Torah commentée, et non plus le Temple, constituera l'identité du peuple d'Israël. Le Shabbat, et non plus les sacrifices, manifesteront son unité.

Ce raidissement pharisien unificateur inspire par la suite des actions défensives. Après 70 et des décennies de relative tolérance, ces Pharisiens veulent se débarrasser des courants multiples déclarés « hérétiques ». On introduit dans la grande prière des dix-huit bénédictions une prière à l'encontre des « Minim », ce qui exclut pratiquement ceux des judéo-chrétiens qui fréquentaient encore les synagogues. Cette décision sera promulguée ultérieurement, dans les années 80 à 100. Elle scellera le divorce entre Judaïsme et Christianisme.

Turbulences à l'intérieur de l'Eglise ...

Un autre événement, également perturbant, est intervenu, cette fois à l'intérieur même de la Communauté Chrétienne. Il s'agit de la venue rapide et massive de païens dans l'Eglise. Cet afflux a été précédé, puis facilité, par le fait que depuis des générations dans les Synagogues de la diaspora des païens dénommés « prosélytes » fréquentaient la prière juive. Ils y étaient assidus à la célébration des fêtes et à la prière des Shabbats, mais la plupart refusaient de se soumettre à bien des observances de Moïses, notamment la circoncision. Lorsqu'ils eurent connaissance de la prédication des disciples de Jésus de Nazareth et notamment de l'apôtre Paul, ils cessèrent d'être « prosélytes de la Synagogue », devinrent « prosélytes » de l'Eglise et formèrent la grande masse des « pagano-chrétiens ».

Il n'empêche qu'au sein de l'Eglise les disciples judéo-chrétiens appartenant à l'Eglise-mère de Jérusalem se regardaient toujours comme d'authentiques juifs et demeuraient attachés aux dites observances. Un malentendu et bien des difficultés ne tardèrent pas à surgir dans les Eglises de la diaspora entre les deux groupes de fidèles, les « judéo-chrétiens » et les « pagano-chrétiens ».

La logique des relations humaines conduisait à une séparation de cette Eglise des origines en deux corps, l'un judéo-chrétien, l'autre pagano-chrétien, dans l'impossibilité, par exemple, de

célébrer ensemble le Repas du Seigneur. Ce Repas suivait le repas en commun, lequel pour les judéo-chrétiens devait être casher, ce à quoi les pagano-chrétiens ne voulaient pas se soumettre.

Les Actes des Apôtres (chap. 11) relatent dans l'Eglise d'Antioche ce genre de conflit qui fut résolu de façon pacifique, en 44-45, par l'apôtre Paul encore Saul de Tarse, aidé de son compagnon Barnabas, sous la forme d'une Eglise à deux vitesses, judéo-chrétienne et pagano-chrétienne, co-existant fraternellement. Solution entérinée ensuite par le Premier Concile de Jérusalem, en 51 qui confirma ladite solution par un acte écrit. Mais le répit fut fragile. Quelques années plus tard, les judéo-chrétiens et certains dirigeants de l'Eglise de Jérusalem estimèrent illégitime cette dispense des observances juives de Moïse consentie aux pagano-chrétiens. Les conflits perdurèrent, comme en témoignent l'Epître envoyée plus tard par Paul aux Galates, en 55, puis les péripéties dramatiques du Deuxième Concile de Jérusalem (Actes chap. 21) au printemps 58.

Comme on le voit, les tendances à séparations s'avéraient opiniâtres à la fois entre Juifs du Temple et Chrétiens, mais aussi à l'intérieur même de la Communauté chrétienne entre judéo-chrétiens et pagano-chrétiens. Et la période qui a suivi a apporté de nouvelles causes de fracture plus graves encore, sur deux plans.

Car dans les années écoulées à partir de 70, la venue des païens dans l'Eglise s'est accélérée. Dans les Eglises locales de la diaspora, ils formèrent progressivement la grande majorité des fidèles, apportant dans les données et la pratique de la foi le poids de la culture grecque, donc les modes de pensée issues de la philosophie néo-platonicienne, difficilement compatibles avec la culture hébraïque des judéo-chrétiens et du Nouveau Testament.

Nous reviendrons sur cet aspect capital qui va, à la fois peser sur l'évolution interne de l'Eglise durant les siècles ultérieurs, mais aussi élargir encore le fossé spirituel déjà existant entre la Synagogue et l'Eglise. Car rapidement, ce qui n'avait été au départ en Israël que des querelles de courants entre juifs, a pris une fois relayé quelques générations plus tard par une majorité d'Eglise pagano-chrétienne, les caractères d'un « contre-judaïsme » et l'acuité d'un « anti-judaïsme ».

Sur un autre plan, mais interférant avec le premier, est survenue la seconde guerre juive contre Rome de 132 à 135 comportant à nouveau, mais de façon plus officielle encore des aspects messianiques. Le chef de la révolte juive, Bar Kochba fut reconnu comme Messie libérateur par rabbi Aqiba, l'un des plus reconnus des docteurs de la Loi d'alors. Les judéo-chrétiens et, bien sûr, les pagano-chrétiens s'abstinrent d'y participer. Après la catastrophe de 135 le pouvoir romain vendit comme esclaves une partie de la population de Jérusalem, exila au loin les autres habitants d'origine juive, rasa la ville qu'il reconstruisit comme ville païenne sous le nom d'Aelia Capitolina. Les judéo-chrétiens furent traités comme tous leurs compatriotes. Les Romains ne distinguaient pas entre les courants juifs.

Lorsqu'il fut possible ensuite de revenir à Jérusalem-Aelia Capitolina reconstruite, seuls des pagano-chrétiens y eurent accès et l'Eglise restaurée y fut exclusivement pagano-chrétienne, son chef, qui avait toujours été juif depuis la Pentecôte soit environ 100 ans, devint un pagano-chrétien de culture grecque.

Le début de la rupture ...

La Communauté chrétienne n'a donc ni désiré, ni inspiré, ni prévu ce tournant. Ce dernier a été pris par la seule autorité païenne. Jérusalem-Aelia Capitolina est devenu le lieu d'un éloignement accentué entre l'Eglise et le Peuple juif. Lorsque peu à peu, au cours du 2^e siècle des juifs reçurent des romains l'autorisation de revenir dans la Ville, ils n'y coudoieront plus une Eglise judéo-chrétienne, mais une Eglise pagano-chrétienne qui leur était étrangère.

Par la suite, bien des évêques pagano-chrétiens de Jérusalem-Aelia Capitolina seront prompts à voir le jugement de Dieu dans les malheurs temporels du peuple juif et dans l'exil de 135. Ils

justifiaient ainsi leur proclamation d'un remplacement par Dieu du Peuple d'Israël comme Peuple Elu, par le Nouveau Peuple Elu, l'Eglise. Quelques générations plus tard, Cyrille évêque de Jérusalem déclara dans ses « catéchèses baptismales » (en 348) :

« A partir du moment où les Juifs, en raison des embûches qu'ils suscitèrent contre le Seigneur, furent rejetés de sa faveur, le Sauveur institua, à partir des païens, une seconde assemblée, notre sainte Eglise, à nous Chrétiens ... »

Et à cette époque de Cyrille on est en pleine période de conception de la Théologie chrétienne, et tout spécialement de la Christologie. Toute la conception des dogmes sur la nature du Christ et de l'Esprit Saint va baigner dans cette culture chrétienne nouvelle issue de la philosophie néo-platonicienne, dévoyée par conséquent, par rapport à la culture juive du Nouveau Testament et notamment de Paul.

D'ailleurs, dans le courant du 2^e siècle, le fonds de psychologie anti-juive des populations de l'empire enfermait les Chrétiens de toutes origines, judéo-chrétiens et pagano-chrétiens dans la même catégorie que les Juifs de la Synagogue. C'est pourquoi les Chrétiens mettaient tout en œuvre pour accentuer le fossé entre les Juifs et eux, afin de persuader les Païens que les Chrétiens n'avaient pas de parenté avec les Juifs. Et les premiers grands penseurs de l'Eglise, au cours de ce même 2^e siècle, ceux que l'on appelle les « Pères Apologistes », cessaient de rechercher leurs principales sources d'inspiration dans Saint Paul, l'estimant « trop juif », bien qu'ayant été un juif hellénisé comme la plupart des Juifs de son temps. Mais, eux-mêmes n'étaient à l'aise que dans des modes de pensées grecques. Ils recherchaient ces sources bien davantage dans Philon d'Alexandrie, juif « hyper-hellénisé », sur lequel nous aurons à revenir.

On n'insistera jamais assez sur les conséquences désastreuses des deux guerres juives de 70 et 135, comme facteur d'élargissement de la dérive dramatique entre la Synagogue et l'Eglise naissante, ne serait-ce qu'en renforçant l'anti-judaïsme global du contexte gréco-romain.

Enfin, vers la fin de ce 2^e siècle un compromis tacite intervint. Les Romains accordèrent aux Juifs de la Synagogue des privilèges religieux et juridiques dans une tolérance méprisante qui permit aux Juifs de se ressaisir et même d'avoir un personnage officiel à leur tête, le Patriarche. Les Pharisiens faisaient l'unité du peuple. Tant en Mésopotamie (où les Juifs échappaient aux Romains) qu'en Judée l'absence de Temple et de structures religieuses de ce « nouveau » judaïsme faisait naître des craintes sur la sauvegarde et les possibilités de transmission de la Loi écrite et de la Loi orale, après le massacre de tant de docteurs de la Loi. On s'est donc mis à noter l'enseignement dont les docteurs Pharisiens étaient les dépositaires et on a consigné par écrit leurs commentaires de cette Loi elle-même. Ceci a donné le Talmud de Babylone et celui de Jérusalem, travail considérable qui s'est poursuivi du 2^e au 6^e siècles.

L'élargissement progressif du fossé ...

Ainsi, parallèlement, les Pères de l'Eglise, selon les voies de leur culture grecque, explicitaient les fondements de la Foi chrétienne, et les Docteurs de la Loi juive animant la Synagogue Talmudique consignaient par écrit la Loi écrite et la Loi orale avec leurs commentaires, selon les traditions exclusivement pharisiennes. De ce fait, l'Eglise et le Peuple d'Israël ont suivi des chemins de plus en plus divergents, séparés progressivement par les événements, par la psychologie, par les enseignements respectifs. Ce sont des facteurs qui ont autant d'importance, sur un plan humain, que des discussions théologiques. Séparation subie autant que voulue.

Comme nous l'avons déjà rappelé plus haut, Paul avait bien présenté sa parabole de la Greffe-Eglise sur l'olivier franc Israël, combattant ainsi à l'avance tout rejet du Peuple de l'Election par les futures générations de l'Eglise. Mais le Judaïsme en récusait l'image. Et lorsque la majorité dans ladite Eglise est devenue de provenance païenne, le discours chrétien n'a plus été : « *Nous sommes aussi Israël* », mais : « *Nous sommes le vrai Israël ayant reconnu son Messie* », et bientôt : « *Nous sommes le seul vrai Israël, l'ancien étant rejeté* ».

Concurrence, rivalité dans l'activité missionnaire auprès des populations païennes de l'empire se sont prolongées longtemps, jusqu'au 4^e siècle, opposant encore les deux institutions, la Juive et la Chrétienne. Après la reconnaissance du Christianisme par Constantin, le comportement chrétien s'est fait plus intolérant et même parfois délibérément agressif et calomnieux dans les prédications, par exemple celles de Jean Chrysostome, afin de dissuader les païens d'adhérer à la Synagogue.

Redisons que, tôt après 135, les rabbins pharisiens soucieux d'unité ont expulsé de la Synagogue les différents courants qui diversifiaient le Judaïsme, et parmi eux le courant des adeptes de Yeshua de Nazareth, et ont éliminé de leur spiritualité ce qui s'avérait lié à l'hellénisme, de même qu'au messianisme. Désormais, donc, le Judaïsme et l'Eglise vont mettre tous leurs soins à radicaliser les voies de leur doctrine et le vécu de leurs Communautés respectives, pour élargir progressivement les fossés qui les séparent .

A cet égard, il est bon de rappeler brièvement l'évolution qu'avait suivie le Judaïsme au cours des siècles précédents :

- Le Judaïsme dit du « Premier Temple » (10^e / 6^e siècles avant Jésus-Christ) était centré sur les prêtres du Temple de Jérusalem. Le Pentateuque qui s'élabore à la fin de cette période, ne fait pas mention de rabbins. On ne peut cependant exclure leur existence, tant les sources documentaires de l'époque sont rares.
- À partir du « second Temple », reconstruit après le retour de l'exil à Babylone, (6^e siècle avant notre ère – 1^{er} siècle après), l'existence des rabbins est certaine. Les instances religieuses dirigeantes restent cependant centrées sur les prêtres du Temple. Les rabbins ne sont donc pas des prêtres. Ce sont des spécialistes de la loi religieuse, y compris de la « loi orale », où l'on trouve une série de commandements, les (mitzvot) non inclus dans la Torah écrite
- Les prêtres de ce « second Temple » ont contesté cette Torah orale, ne la considérant que comme un ensemble de traditions populaires sans valeur normative. Ces divergences n'ont cependant jamais été jusqu'au schisme. Sous la monarchie des Hasmonéens ces divergences ont pris une forme politico-religieuse. Les prêtres et leurs partisans ont formé le parti des Sadducéens , tandis que les rabbins et leurs partisans formaient divers groupes, dont le principal (mais non le seul) était appelé « Pharisien ». Parallèlement aux Sadducéens sont apparus les Karaïtes qui eux aussi rejetaient la Loi orale et tous ses commentaires, ne retenant que la Torah écrite.
- En 70 de l'ère chrétienne, les Romains détruisent le Temple de Jérusalem, éliminant de fait les prêtres et les Sadducéens. Les rabbins pharisiens sont restés seuls en lice, et leur vision du Judaïsme est devenue la norme. Certains courants du judaïsme ont cependant continué à rejeter la Torah orale comme étant une innovation humaine et non le produit d'une « révélation ». Pour eux, seule la Torah écrite, c'est-à-dire l'Ancien Testament (et surtout le Pentateuque, les 5 premiers livres), a une valeur normative. Ces courants ressurgiront au 8^e siècle au sein du Judaïsme karaïte, qui connaîtra un succès spectaculaire avant de subir un long déclin jusqu'à nos jours. Mais le mouvement Karaïte subsiste présentement encore, notamment aux Etats Unis et en Israël.

Tel a été, sommairement rappelé, le parcours suivi par le processus du divorce entre Judaïsme et Christianisme. Les Autorités de l'Eglise essentiellement de culture grecque ont lu, compris et interprété le Nouveau Testament en fonction de leurs fibres culturelles néo-platoniciennes. Ils ont progressivement élaboré le « canon » des vérités à croire de façon de plus en plus éloignées des fondements culturels hébreux du Nouveau Testament. Comme indiqué plus haut, ils lisaient la Bible dans la traduction en grec des Septante et se référaient, pour l'interpréter, à Philon d'Alexandrie plutôt qu'à l'apôtre Paul jugé « trop juif » !

Et dans l'Eglise la voix de ce qui subsistait encore de fidèles d'origine juive a été lentement étouffée par celle de la majorité pagano-chrétienne, pour l'élaboration du dogme. La succession des grands Conciles du 4^e au 6^e siècle témoigne des errements dramatiques auxquels ont conduit

cet éloignement spirituel des Pères de l'Eglise par rapport aux bases scripturaires de la Nouvelle Alliance en Jésus Christ.

De là aussi l'approfondissement de la séparation entre Judaïsme et Christianisme. Comme nous allons le vérifier, cette séparation s'est durcie entre un Judaïsme radicalisé par les soins du seul courant pharisien et un Christianisme coupé de ses racines juives. Des deux côtés le débat s'est joué sur des malentendus dans une ambiance passionnelle de compétition vis-à-vis du monde païen.

Un choc de cultures

Et l'évangélisation entreprise ultérieurement par les Eglises d'Occident sur tous les continents africain, asiatique, indien, amérindien, etc. l'a été en imposant aux populations locales les expressions de ces malentendus comme vérités fondamentales de la foi. Mais le châtement de l'orgueil humain, depuis Babel, est d'abord la dispersion.

Des Eglises occidentales divisées ont répandu sur les autres continents des malentendus diversifiés ! Certes, une immense richesse spirituelle a été semée qui a donné des fruits de sainteté personnelle, mais dans une ambiance de division qui est par rapport à l'Évangile un contre-témoignage confinant au scandale.

Mais l'affaire se complique. Les dites populations locales de ces autres continents demandent chacune à ré-inculturer le message chrétien qui leur a été transmis dans la culture dont elles sont elles-mêmes les héritières depuis des millénaires et qui est souvent d'une extrême richesse. Les réticences de l'Autorité vaticane sont jusqu'à présent la règle générale.

Il faudra bien cependant un jour y venir. La spiritualité du Christianisme doit « épouser » la culture locale en tous pays et non pas prétendre se substituer à elles. Car l'expérience le montre amplement. L'évangélisation-enseignement des malentendus répand une religion nouvelle sur une culture locale solidement enracinée et demeure dans la conscience des fidèles une couche superficielle de spiritualité, qui se superpose à la culture établie. Dans de nombreux pays d'Afrique et d'Amérique Latine, par exemple, bien des fidèles ont deux religions en parallèle : le Christianisme importé d'Occident et le culte traditionnel des ancêtres et des « esprits ».

Il ne s'agit pas de mélanger les deux spiritualités mais de parler un langage qui puisse être compris. Les concepts de Dieu, de création, de père-paternité, de grâce, de salut, d'Esprit Saint, d'incarnation, de résurrection, de transcendance et d'immanence, etc. n'ont pas les mêmes sens et contenus dans toutes les cultures. L'histoire des grands Conciles du 4^e. au 6^e. siècle montre amplement que déjà entre communautés du monde méditerranéen, les divergences ont été considérables et conflictuelles entre les Chrétientés d'Alexandrie, Antioche, Constantinople, Rome pour comprendre et expliciter tous ces concepts anthropologiques, philosophiques et théologiques. Nous rappellerons plus loin dans ce Cahier les querelles entre Pères de l'Eglise sur les concepts de « nature », de « personne », « de substance » du Christ par rapport à Dieu, qui ont fait de l'élaboration de la Christologie une interminable bataille entre cultures qui prétendaient élucider le mystère par des raisonnements.

L'évangélisation initiale a d'abord nécessité de premières traductions des Textes sacrés de l'hébreu en grec. Or, l'hébreu, langue intuitive et symbolique est difficilement traduisible en grec, langue, analytique qui vise sans cesse à donner de toute chose, y compris de Dieu Lui-même, une définition rationnelle ! Cette difficulté inhérente aux deux cultures conduisit évidemment à des approximations.

Mais ces approximations ne pouvaient que s'agrandir quand, et ce fut le cas jusqu'au dernier siècle, les traductions dans toutes les autres langues furent accomplies, par facilité, à partir des premières traductions en grec.

Tout problème d'inculturation sérieusement conçu implique de revenir d'abord à la source, qui est juive, car Jésus et tous ses disciples étaient authentiquement juifs. Ils n'ont jamais renié leur judaïsme, ni voulu initier une nouvelle religion. Comme nous l'avons rappelé plus haut, c'est l'Eglise pagano-chrétienne qui s'est écartée progressivement des racines juives de la foi. Qu'a dit

effectivement Jésus, le plus souvent en araméen sa langue maternelle de Galilée, quel sens avaient ses enseignements pour notre vie terrestre et la vie future, qu'a-t-il réellement dit de sa filiation par rapport au Père, quelles instructions a-t-il réellement données à ses disciples pour témoigner de la « Bonne Nouvelle » jusqu'aux extrémités du monde, quelle structure de pouvoir et d'autorité a-t-il souhaité pour son Eglise, que signifient sa recommandation d'adorer Dieu désormais en esprit et en vérité, formule mystérieuse, ... ?

Voilà quelques unes des pistes de recherches à explorer pour que tout homme, quelle que soit sa culture, puisse se sentir et vivre dans une réelle intimité du cœur avec l'Eternel, par la grâce de la rédemption qui est dans le Christ Jésus, comme le dit St. Paul. (Romains 3. 24)

Mais, nous le verrons en son temps, revenir aux racines juives de la foi chrétienne avant de, et en vue de, renouer en profondeur avec les nombreuses cultures qui diversifient la société humaine, n'est pas un problème simple ! Nous l'avons esquissé dans les pages qui précèdent. Le judaïsme du temps de Jésus était sensiblement hellénisé et diversifié en courants nombreux : Sadducéen, Pharisien, Essénien, Baptiste, Karaïte, Apocalypticien, Assidéen, Gnostique même, etc.

Où sont dès lors les racines juives à rechercher dans notre quête d'authenticité originelle pour la foi chrétienne ? La réponse sera bien simple, nous l'entrevoions dès maintenant : Le problème des choix s'est posé à Jésus lui-même à son époque de grandes confrontations religieuses, non seulement au sein du judaïsme, mais dans le paganisme gréco-latin traditionnel, ne serait-ce que par l'arrivée dans ce monde méditerranéen de diverses religions à mystère véhiculées d'un bout à l'autre de l'empire romain par le va-et-vient continu des légions : Il s'agissait des cultes nouveaux d'Isis, Déméter, Artémis, Mythra, qui connaissaient de grands succès de curiosité de la part des païens. Longtemps d'ailleurs ce public gréco-romain a tenu le judaïsme traditionnel et le néo-judaïsme des adeptes de Jésus de Nazareth comme une variété de religions à mystère.

Il ne s'agit pas pour nous, de nous égarer dans ce labyrinthe religieux, mais de suivre Jésus qui a dû lui-même tracer son chemin appuyé sur la tradition d'Israël, affirmant sa filiation hébraïque remontant à Abraham, mais, initiant un itinéraire nouveau, une Alliance Nouvelle pour les « Temps de la fin », en vue du « Royaume de Dieu ». Ce chemin a été envahi au cours des siècles depuis lors par une forêt vierge de cultures exogènes qui a largement brouillé la piste. Notre ambition est d'aider les croyants à débroussailler le chemin et à suivre Jésus à la trace par une relecture humble et fidèle du Nouveau Testament dégagé de sa gangue d'interprétation grecque...

Et, bien sûr, en priant sans cesse l'Esprit Saint de nous venir en aide ...

Première Partie

UNE MEMOIRE VIVE

- | | |
|---------|--|
| Chap. 1 | Verus Israël ? |
| Chap. 2 | L'ouverture du Débat-Dialogue |
| Chap. 3 | Y a-t-il un patrimoine commun entre Juifs et Chrétiens ? |
| Chap. 4 | La querelle des « Accomplissements » |
| Chap. 5 | Identités respectives du Judaïsme et du Christianisme |
| Chap. 6 | Vocations respectives du Judaïsme et du Christianisme |
| Chap. 7 | Espérances communes |

Chap. 1

Verus Israël ?

Avec le recul du temps nous pouvons nous lamenter sur les conséquences dramatiques rappelées ci-dessus de cette séparation entre Juifs et Chrétiens : persécutions du peuple juif par l'Eglise d'un côté, dérive doctrinale grecque chrétienne de l'autre...

Il n'empêche que l'apôtre Paul lui-même, tout en déplorant la non-adhésion de son peuple au Messie Jésus, plaide obstinément pour la permanence de l'Election d'Israël et affirme :

« Il y a l'endurcissement partiel d'Israël jusqu'à ce que la totalité des païens soient entrés. Et ainsi tout Israël sera sauvé »
(Romains 11. 25-26)

Bien des penseurs du Judaïsme et du Christianisme estiment que la séparation répond dans le plan de Dieu au souci de préserver l'identité du Peuple Juif, c'est-à-dire d'éviter que celui-ci ne soit dissout au sein des « nations », en quelque sorte comme un levain dans la pâte... Ceci implique donc que ce Peuple unique devrait demeurer « à part », dans son identité, ses mœurs, sa Loi religieuse, son Alliance avec l'Eternel. Dans ces conditions, comment comprendre la troisième promesse faite par l'Eternel à Abraham ? :

« Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix »
(Gen.22. 18)

Qu'en est-il du Christianisme ? Jésus a-t-il envoyé ses disciples aux extrémités de la terre et jusqu'à la fin des temps pour faire disparaître les autres religions, y compris le Judaïsme ? Car il faut rappeler ce qu'il a dit :

« ... vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre »
(Actes 1. 8)

Il a bien précisé de commencer par Jérusalem et la Judée, pour être ses « témoins ». Non pas pour être le Sacerdoce d'une nouvelle religion, ni d'un nouveau temple, mais pour témoigner. Et témoigner de quoi ? Sans aucun doute, de ce qu'il a appelé « *la Bonne Nouvelle du Royaume des cieux* ». A l'évidence, cette Bonne Nouvelle et ce Royaume ne visent pas à substituer une « nouvelle » religion à toutes celles existantes.

Si l'on se réfère à ces paroles de l'Eternel à Abraham et de Jésus ressuscité à ses disciples, il ne s'agit nullement de substituer une religion à d'autres, mais d'annoncer une évolution radicale dans le Plan de Dieu à l'égard de l'humanité tout entière. La pédagogie de Dieu a visé toutes les religions existantes pour les ré-orienter ou les illuminer de l'intérieur. Le Nouveau Testament le suggère en termes voilés. St. Paul l'exprime à sa manière :

« Lorsque est venu l'accomplissement du temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et assujéti à la loi, pour payer la libération de ceux qui sont assujettis à la loi, pour qu'il nous soit donné d'être fils adoptifs »
(Galates 4. 4-5)

Quelle est cette libération qui, en puissance, fait de tout homme un « fils adoptif » de l'Eternel ? Paul l'explique également, lorsqu'il parle du Christ « libérateur » envoyé par Dieu et revêtu de la puissance divine :

« Il faut qu'il règne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort, car il a tout mis sous ses pieds ».
(1 Corinthiens 15.25)

La mort, conséquence de la transgression du premier Adam décrite dans le livre de la Genèse, a été transmise à toute l'humanité. Mais, elle a été vaincue par ce « Dernier Adam » qu'est le Christ (1 Corinthiens 15.46) par son obéissance et son humilité dans son acceptation de la mort sur la croix. Et Paul ajoute :

« ... c'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé ... »
(Philippiens 2. 9)

... ce qui veut dire à la fois ressuscité d'entre les morts et établi Seigneur de toute la Création restaurée dans sa lumière originelle donc délivrée de la mort. Mais, prudent et afin qu'on ne fasse pas de ce Christ une idole, Paul ajoute encore, que tout cela est :

« ... à la gloire de Dieu le Père » (Philippiens 2. 11)

La victoire du Christ sur la mort signifie que l'accès au Jardin de l'Eden, d'où Adam et Eve avaient été chassés, est désormais potentiellement ré-ouvert à tout homme.

Lorsque Jésus, ressuscité et près de remonter vers le Père, envoie ses disciples en mission sur toute la terre, il leur dit précisément :

« Allez donc : de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ... » (Matthieu 28. 19)

Bien sûr Jésus précise ensuite : « ... leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit ». L'essentiel prescrit par Jésus est une manière de vivre parmi les hommes, guidée par le renoncement à soi-même, l'amour fraternel et la compassion. A cette condition tout homme passé par la mort comme le Christ aura part également à sa résurrection et donc à la vie éternelle.

C'est ce qu'ont d'ailleurs signifié les paroles de Jésus prononcées lors de son baptême dans le Jourdain par Jean le Baptiste. Car l'esprit du baptême est : « Mort du vieil homme et résurrection pour la vie éternelle ». Dans cet esprit, il y a, de la part du Christ envoyant ses disciples baptiser toutes les nations, la mission de répandre une annonce-promesse prophétique et non la charge de propager une nouvelle religion à substituer à celles des nations.

Pour reprendre le titre donné à ce chapitre, le drame de la séparation c'est que la mission effectivement remplie par les disciples au long des siècles a visé à abaisser le Judaïsme pour en faire le témoin visible d'une malédiction et pour installer à sa place une religion nouvelle représentée par l'Eglise, dénommée : « Verus Israël ».

Chapitre 2

L'Ouverture du débat-dialogue

Le Père dominicain Claude Geffré, théologien éminent et auteur de nombreux livres, a publié notamment une étude dénommée : « *Croire et interpréter le tournant herméneutique de la théologie* » (Cerf 2001). Il y développe amplement les conditions dans lesquelles se pose le dialogue entre Judaïsme et Christianisme, du moins pour ce qui est de l'Eglise Catholique romaine. Nous allons nous appliquer à nous inspirer au mieux de sa pensée :

La Déclaration du 28 Octobre 1965 sur les relations entre l'Eglise et le Judaïsme, *Nostra Aetate* N° 4, a représenté un tournant historique dans l'attitude de l'Eglise Catholique à l'égard du Judaïsme. Un des signes indéniables de ce changement est l'absence de référence à la tradition, qu'il s'agisse des Pères de l'Eglise ou des documents du magistère. L'Eglise ne pouvait que faire silence sur ladite tradition qu'en l'occurrence *Nostra Aetate* N° 4 reniait radicalement.

Certains documents romains ultérieurs ont été considérés comme un peu en retrait par rapport à *Nostra Aetate*, notamment le document : *Orientations et suggestions pour l'application de la déclaration conciliaire Nostra Aetate* (1974) et surtout le texte : *Notes de la Commission du Saint Siège pour les relations avec le judaïsme* (1985). Durant le pontificat de Jean Paul II divers événements et décisions ont conforté le changement dû à *Nostra Aetate*, en particulier, la reconnaissance de l'Etat d'Israël par le Vatican, le document sur la Shoah, « *Nous nous souvenons* », les visites et paroles de Jean Paul II aux Synagogues de Rome en 1985 et de Mayence, sa manifestation de repentance de l'Eglise au Mur Occidental à Jérusalem en 2000, etc...

Tout en soulignant les avancées positives enregistrées depuis *Nostra Aetate* dans la relation entre le Judaïsme et l'Eglise, le P. Cl. Geffré expose les ambiguïtés de nombreuses expressions qui reviennent constamment dans les documents officiels et dans les commentaires des théologiens de l'Eglise. Et pour concrétiser son propos, le P. Cl. Geffré pose trois questions concernant l'ouverture d'un dialogue au fond avec le Judaïsme :

- Que penser d'un patrimoine commun entre juifs et chrétiens ?
- Comment entendre la notion d'*accomplissement* quand on dit que la Première Alliance a été accomplie en Jésus-Christ ?
- Comment interpréter la contestation réciproque d'Israël et de l'Eglise jusqu'à l'achèvement du dessein de Dieu, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps ?

Ces trois questions sont fondamentales. Et elles rejoignent la problématique suggérée par le titre et l'objet du présent Cahier N° 3 : « *A la recherche des racines juives de la foi chrétienne* ». Où devons-nous rechercher ces racines ? Leur quête est complexe et l'on pourrait dire que le problème est impossible à poser de façon strictement rationnelle.

Car il ne s'agit pas de confronter le Christianisme hellénistique d'aujourd'hui avec le Judaïsme contemporain, mais de la part des chrétiens de remonter à la source de leur foi qui est le Nouveau Testament vécu, conçu et écrit au sein du Judaïsme de l'époque. Voilà déjà pour des consciences chrétiennes une entreprise délicate.

Mais, cette tâche faite, il n'est pas question d'en confronter le résultat avec le Judaïsme du temps du Christ, et ce pour de multiples raisons, comme nous l'avons déjà suggéré dans notre « Introduction »

Le Judaïsme de l'époque était diversifié en de nombreux courants où les oppositions mutuelles étaient importantes et parfois violentes. Alors, quel courant juif, ou quelle synthèse de courants retenir comme partenaire d'un débat-dialogue avec le Christianisme aujourd'hui ? Et, surtout un tel débat-dialogue n'intéresserait aucun juif de notre temps. Une immense évolution a donné au

Judaïsme depuis l'époque du Christ un contenu et une expression tout autres, sous la forme d'un Judaïsme fondamentalement rabbinique.

Dans ces conditions, comment déceler aujourd'hui un « patrimoine commun » pouvant légitimer un dialogue de réconciliation, tout en respectant l'identité de chacun ? Depuis le milieu du 20^e siècle l'Eglise a pris ses distances avec ce qu'on a appelé la théologie chrétienne du rejet et de la substitution, théologie d'un transfert d'Alliance d'Israël à l'Eglise. Mais bien peu nombreux sont les chrétiens qui ont réellement intégré dans leur conscience et leur foi cette novation officielle de l'Eglise à l'égard du Judaïsme.

Le 30 Septembre 1997 des évêques français ont manifesté à Drancy (banlieue parisienne) par une Déclaration publique l'aveu et la repentance de l'épiscopat de France pour le silence et l'inaction de l'Eglise de France face à la déportation par les nazis de nombreux juifs de France vers les camps de la mort.

Quelques mois après cette « Déclaration de Drancy », un prêtre français, personnellement très investi dans la rencontre entre Juifs et Chrétiens, nous a dit en privé : « *Moins de 30 % des évêques de France se sont donnés la peine de lire cette « Déclaration de Drancy ».* Et parmi nombre de cardinaux et évêques des continents non européen, combien s'intéressent à ce genre de problème ? . La plupart pensent : « *Ce sont des querelles anciennes entre occidentaux, qui ne nous concernent pas ! Nous, nous avons des problèmes de développement et de libération ...* ».

Selon notre expérience personnelle relativement récente (2001 à 2006) la relation fondamentale entre l'Eglise et le Judaïsme n'occupe pratiquement aucune place dans la catéchèse des jeunes générations catholiques de notre époque.

Il ne faut donc pas s'illusionner sur l'ampleur de la novation du regard chrétien sur le Judaïsme. Nous n'en sommes qu'à l'aube ... Et l'on pourrait ajouter que de la part de la grande majorité des Juifs contemporains à l'égard du Christianisme, la situation n'est pas plus brillante ...

Peu de Juifs viennent au contact des Chrétiens pour apprendre ce qu'ils sont. La méfiance issue de l'antisémitisme des siècles passés subsiste pour l'essentiel. Au soir d'un colloque tenu en 1993 à l'initiative de l'Alliance Israélite Universelle et réunissant des représentants du Judaïsme et du Christianisme sur le thème : « *Y a-t-il une pensée juive du christianisme ?* », le président Ady Steg résumant les débats de la journée et commentant la forme interrogative de ce thème, déclara :

« Cette forme interrogative pouvait laisser supposer que nos maîtres, pendant des millénaires de cohabitation parfois sereine, parfois conflictuelle ou même tragique avec les chrétiens, n'avaient pas conceptualisé le christianisme. Nous avons vu, d'après les communications que nous avons entendues au cours de cette journée, que ce n'était pas tout à fait le cas. Néanmoins, on ne peut pas ne pas être frappé par la rareté des commentaires explicites sur le christianisme dans les textes traditionnels et par leur caractère plutôt sibyllin, allusif, souvent ésotérique. Et l'on peut se demander pourquoi.

L'une des réponses est peut-être que, durant leur histoire les juifs ont été confrontés davantage aux chrétiens qu'au christianisme. Le vécu existentiel avec les chrétiens était peu propice à la réflexion doctrinale. Pendant des siècles en effet, les juifs ont vu, entendu, subi les chrétiens, mais ils n'ont pas nécessairement pensé le christianisme. Même pendant les périodes calmes, quand un dialogue pouvait s'instaurer, il est toujours resté, du côté des juifs, bridé, faussé, marqué par des restrictions mentales. S'ils étaient favorables à une opinion chrétienne, ils craignaient d'encourager les conversions ... Lorsqu'ils se hasardaient à démontrer les vérités du judaïsme face aux erreurs du christianisme, le juif pouvait toujours craindre de se voir imposer un argument imparable, l'épée qui vous transperce le corps.

Aujourd'hui, évidemment, les choses ont radicalement changé en l'espace de quelques décennies ... »

Mais il en reste hélas bien des traces, ... ce qui ne facilite pas le débat !

Chapitre 3

Y a-t-il un patrimoine commun entre Juifs et Chrétiens ?

Cette expression de « patrimoine commun » se retrouve deux fois dans la partie 4 de « Nostra Aetate » consacrée à la relation entre Judaïsme et Christianisme, ce qui tend à affirmer que désormais est reconnue une solidarité certaine entre les deux Confessions, solidarité proclamée dans le texte même par ces mots : « *C'est en scrutant son propre mystère que l'Eglise découvre son lien spirituel avec la lignée d'Abraham* ». Et ce lien n'est comparable à aucune relation avec d'autres traditions religieuses. Le Judaïsme n'est pas considéré par l'Eglise comme une religion non chrétienne parmi d'autres

Un témoignage de ce lien spécifique avec le Judaïsme est donné par le fait que le Conseil Pontifical pour les relations avec le Judaïsme n'est pas rattaché au Conseil Pontifical pour les relations avec les religions non chrétiennes, mais il est rattaché au Conseil Pontifical pour l'unité des chrétiens. Ce choix a été ensuite corroboré par Jean Paul II lorsqu'il a dit dans son discours historique à la Synagogue de Rome que la religion juive ne nous est pas « extrinsèque », mais que d'une certaine manière elle est « intrinsèque » à notre religion. La pérennité d'Israël constitue pour nous un problème intérieur qui touche à l'essence intime de l'Eglise, tant que le dessein de salut de Dieu n'est pas « achevé ».

Cette idée de patrimoine ou d'héritage commun est donc incontestable. Toutefois, avec le recul et en écoutant les réactions de nos interlocuteurs juifs, nous percevons mieux les ambiguïtés de cette quasi-évidence d'un patrimoine commun. Diverses observations s'imposent donc à cet égard.

Le virage théologique de l'Eglise à l'égard du Judaïsme depuis Nostra Aetate est radical. Il a été maintes fois confirmé et explicité depuis lors, notamment par le Cardinal Etchegaray affirmant à l'occasion d'un colloque sur la Shoah en 1997 : « ... *le christianisme a besoin du judaïsme pour définir sa propre identité* ». Certes, mais il faut bien admettre que pour les consciences juives la réciproque n'est pas vraie, car, à leur sens, le judaïsme n'a nul besoin de se référer à Jésus-Christ et au Christianisme, au moins théoriquement, pour se définir et pour se comprendre.

Sur un plan formel, c'est certain. Le judaïsme existe par Election divine indépendamment du christianisme. Et les Ecritures sacrées auxquelles chacune des deux Confessions se réfèrent, sont à considérer avec discernement. Car l'Eglise a tendance à recevoir comme patrimoine scripturaire commun la Bible hébraïque ou Premier Testament. Or le patrimoine spirituel du Judaïsme est, non pas simplement cette Bible hébraïque, mais également la tradition écrite et orale qui constitue le Talmud. Or, les documents de l'Eglise n'en parlent pratiquement jamais.

Ainsi s'expriment sur ce sujet délicat le P. Claude Geffré et nombre de théologiens. Qu'il nous soit permis de dire, que nous avons plus que de simples nuances à apporter à cette opinion, parce que l'on rejoint ici le thème central et titre du présent Cahier.

Ce qui vient d'être dit du Judaïsme, explicité aussi par le Talmud, peut s'appliquer d'une certaine manière au Christianisme également. Lorsque dans la catéchèse les jeunes générations catholiques sont éduquées dans les vérités de la foi, il s'agit surtout des vérités théologiques initiées lors des grands Conciles des 4^e au 6^e siècles et complétées depuis lors. L'étude de la Bible et même du Nouveau Testament est réduite. Il en est de même dans la formation des futurs prêtres dans nos séminaires, où le temps consacré à l'étude de l'Ecriture Sainte parmi toutes les matières (théologique, liturgique, sacramentaire, etc.) enseignées aux futurs prêtres n'est que de 10% à 30 % du total. Est-il donc exagéré de dire que le Christianisme catholique a lui aussi une

manière de Talmud, qui a façonné et façonne toujours l'essentiel de la foi des baptisés. L'antisémitisme doctrinal a résulté durant des siècles de ce (pseudo-)Talmud catholique, hélas.

L'une des grandes difficultés du dialogue entre Juifs et Chrétiens vient justement de la multiplicité des commentaires oraux et écrits qui ont de part et d'autre constitué le principal des enseignements. Et ceux-ci ont été sacralisés par l'affirmation que tout cela est « Parole de Dieu », ou inspiré par l'Esprit Saint selon la promesse du Christ à ses apôtres ... Et dès les premiers siècles de l'ère nouvelle ces commentaires des deux côtés visaient à conforter l'identité propre de chacun à l'encontre de l'autre, c'est à dire à approfondir les fossés les séparant, ne serait-ce que pour aider au prosélytisme de chacun d'eux vis-à-vis du monde païen alentour.

Cela ne facilite pas l'approche de ce que peut être un « patrimoine commun » de nos deux Confessions. Le P. Claude Geffré s'applique à préciser les données du problème. Il ajoute donc que par rapport au Judaïsme ancien, le judaïsme rabbinique (développé après la destruction du Temple de Jérusalem en 70) et le christianisme ont opéré tous deux des transformations profondes.

Et le P. Geffré ajoute que ce serait tout à fait irresponsable et injuste de remettre en question la continuité entre le judaïsme de l'Ancien Testament et le judaïsme rabbinique d'aujourd'hui et d'aller jusqu'à prétendre que ce dernier est une trahison par rapport au judaïsme de l'Ancien Testament. Mais il reste vrai qu'il est autre chose ...

Mais, qu'en est-il pour le christianisme ? L'essentiel de la théologie chrétienne dès l'origine a été commentaire de l'Écriture Sainte, lecture le plus souvent typologique de la Première Alliance pour conforter l'autonomie de la Nouvelle Alliance et l'abaissement du judaïsme. Les dogmes de l'Église ont été définis laborieusement et souvent dans des déchirements par les grands Conciles suivant la pente des modes de pensée de la culture grecque devenue majoritaire. Ne pourrait-on pas se demander s'il n'y a pas eu là trahison vis-à-vis du message du Christ, des recommandations et enseignements de St. Paul ? Peu de théologiens osent rappeler qu'au Concile de Nicée (325), le premier d'une longue série, les évêques chrétiens d'origine juive se sont abstenus de venir participer aux débats, connaissant bien les options théologiques et notamment christologiques, qu'il leur serait demandé d'approuver et qu'ils estimaient incompatibles avec leurs consciences judéo-chrétiennes !

L'ouverture et le développement d'un dialogue vrai entre juifs et chrétiens suppose donc des deux côtés modestie, humilité et recentrage sur l'essentiel, c'est-à-dire sur ce qui est pour chacun d'eux leur identité et leur vocation dans le plan de Dieu. Certes, il y a une « asymétrie » fondamentale entre identité et vocation du judaïsme d'une part et identité et vocation du christianisme d'autre part.

Et ceci nous conduit à la deuxième question soulevée par le P. Geffré, celle des « accomplissements ».

Chapitre 4

La Querelle des « Accomplissements »

Le P. Cl. Geffré poursuit sa réflexion en faisant observer que sous prétexte d'un certain parallélisme entre la mutation opérée par le christianisme et celle effectuée par le judaïsme rabbinique à l'égard du judaïsme ancien, la théologie chrétienne ne peut évidemment pas accepter de voir dans les deux religions deux voies de salut parallèles. Ce serait renoncer à l'unique médiation du Christ et méconnaître la nouveauté chrétienne comme « accomplissement » de l'Ancienne Alliance.

Il faut admettre que le christianisme, à parler strictement, n'*accomplit* pas le judaïsme, expression que l'on trouve trop souvent dans la littérature chrétienne, et que cependant Jésus-Christ est l'accomplissement des Ecritures. C'est bien là le défi auquel la théologie est affrontée.

Il faut, ajoute le P. Geffré, réinterpréter la notion d'accomplissement dans un sens non totalitaire. La théologie chrétienne traditionnelle du rejet et de la substitution enseignait que l'Eglise accomplissait au nom du Christ ce que le judaïsme, par son refus de reconnaître Jésus comme le Messie, avait manqué d'accomplir. Il y avait là une interprétation fautive de la parole de Jésus lui-même disant :

« Je ne suis pas venu abolir la Loi et les Prophètes, je ne suis pas venu abolir, mais accomplir »
(Matthieu 5. 17)

Par son expression : « Loi et Prophètes », Jésus parlait du Judaïsme dans son ensemble. L'interprétation de l'Eglise a été totalitaire en traduisant en fait « accomplir » par « abolir et substituer ».

Or Jésus avait dit à la Samaritaine, préfiguration des nations venant à l'Alliance Nouvelle, : « *le salut vient des juifs* ». Et en hébreu ce présent du verbe « vient » est un « inaccompli », c'est-à-dire un présent qui perdure ... St. Paul tout en déplorant l'endurcissement de ses frères juifs qui n'ont pas reconnu le Christ, confirme la permanence d'Israël et de son Election et annonce que lorsque les nations seront entrées (dans l'Alliance) « *tout Israël sera sauvé* ».

Selon Paul, par conséquent, Israël représente un « irréductible » qui ne se laisse pas intégrer dans l'Eglise historique à l'échelle de l'histoire. Ainsi, nous ignorons ce que sera la fin des temps et l'Eglise n'a pas l'espoir de convertir Israël comme s'il s'agissait d'une simple secte déviante. Dans la foulée de cette constatation, bien des théologiens de notre temps font remarquer que cette pérennité du Judaïsme et ce face à face mystérieux à respecter entre lui et l'Eglise constituent des données nouvelles de la foi et sont à recevoir comme impliquées par le dessein de Dieu jusqu'à ce qu'il arrive à son achèvement.

Et à partir de cet irréductible du Judaïsme, la théologie moderne aborde pour la première fois le pluralisme religieux et s'efforce de croire à une part d'irréductible mystérieusement présente dans toutes les traditions religieuses dignes de ce mot. Voilà qui encourage l'Association C.OE.U.R. à persévérer dans sa réflexion sur le thème de l'inculturation et des racines juives de la foi chrétienne.

En fait, on doit penser l'accomplissement des Ecritures comme une nouveauté qui n'abolit pas ce qu'a d'irréductible le Premier Testament et cet irréductible, comme le souligne St. Paul, c'est l' Election d'Israël, c'est le choix d'Israël pour une Alliance gratuite entre Dieu et ce peuple. Mais, là encore, à notre avis, il y a matière à nuances.

Nous avons rappelé plus haut la manière totalitaire qui a été longtemps celle de l'Eglise interprétant la parole du Christ « accomplissant » la Loi et les Prophètes. Mais la question ainsi soulevée n'est pas nouvelle. L'Ecriture Sainte, n'incite-t-elle pas à considérer que Dieu a

« accompli » en Abraham ce qu'IL avait esquissé en Noé, puis qu'IL a « accompli » en Moïse ce qu'IL avait initié en Abraham, puis qu'IL a « accompli » par le truchement des Prophètes ce qu'il avait prescrit dans le ministère de Moïse. Est-ce intrinsèquement offensant pour le Judaïsme de soutenir que Jésus de Nazareth a « accompli » le Judaïsme de l'époque ?

Sans doute la formule de St. Paul parlant de « récapitulation » du dessein de Dieu dans le Christ est meilleure que celle d' « accomplissement », en ce sens qu'elle présente un bien moindre risque totalitaire de substitution. De fait, aucun juif ne pense que Moïse a rendu Abraham obsolète, ou que les Prophètes ont rendu Moïse obsolète. Pourquoi donc de la part des Chrétiens du passé avoir soutenu que, dans la Nouvelle Alliance, l'Eglise rend le judaïsme obsolète ? Et pourquoi le Judaïsme d'aujourd'hui continue-t-il à craindre de l'Eglise une telle affirmation de substitution, puisqu'elle en manifeste l'abandon et la repentance ?

D'ailleurs, Moïse proche de sa mort avait annoncé la venue ultérieure d'un autre Prophète après lui, que Dieu enverrait et que le Peuple devrait écouter. Plus tard par la bouche de Jérémie (31.31) Dieu a annoncé qu'IL conclurait avec son Peuple une Alliance Nouvelle ... et IL a précisé, « une Alliance différente de celle conclue jadis avec leurs pères lorsqu'IL les a pris par la main pour les faire sortir d'Egypte... » Prophète « nouveau », Alliance « nouvelle ». Mais les rabbins de la Septante ne s'y sont pas trompés. Traduisant en grec l'hébreu du livre de Jérémie, ils ont choisi pour l'adjectif « nouvelle » (Alliance) le mot grec *kainos* qui signifie le « même renouvelé ». Ils n'ont pas écrit « néos » qui aurait signifié « un autre ». C'est bien comprendre les voies de Dieu dont le dessein vis-à-vis des hommes est celui d'une pédagogie évolutive en fonction des progrès de la conscience humaine. Dieu est toujours « UN » et hors du temps des hommes, mais pour réaliser son dessein parmi les hommes tels qu'ils sont, Dieu par son Esprit Saint entre dans le temps des hommes. L'Alliance de Dieu avec l'homme, et notamment avec le Peuple de l'Election, est « UNE » dans son principe et sa fidélité, mais ses formes varient selon une pédagogie qui doit suivre les étapes de maturation des hommes, et qui est souvent bien subtile pour nos intelligences humaines.

Le dialogue entre Judaïsme et Christianisme est suspendu à cette nécessité d'humilité et de modestie des deux côtés. Certes la pérennité d'Israël en dépit des persécutions, et des périls de l'histoire, pose un problème fondamental à la conscience chrétienne, problème qui est au cœur du mystère de l'Eglise. Mais réciproquement, est-ce que la pérennité et le développement du Christianisme devenu la religion la plus nombreuse sur la planète et le témoignage qui a révélé le Dieu « Un » d'Abraham à toutes les nations, est-ce que ce Christianisme ne pose pas un problème lui aussi fondamental pour la conscience juive ? Et réciproquement aussi, est-ce que le développement de l'Islam ne pose pas un problème majeur à la conscience du couple Judaïsme-Christianisme désuni ?

Dans ses données historiques la confrontation permanente du judaïsme et du christianisme demeure un contre-témoignage vis-à-vis du monde sécularisé et vis-à-vis des autres religions alentour, notamment de cet Islam. Comment faire de cette confrontation une manière de cohabitation fraternelle et positive ? Ne faut-il pas, en s'abstenant de toute polémique, dégager leurs identités et leurs vocations respectives ?

Chapitre 5

Identités respectives du Judaïsme et du Christianisme.

Comme il vient d'être dit, il nous faut comprendre que les promesses faites au peuple d'Israël depuis Abraham trouvent leur accomplissement dans le peuple de la Nouvelle Alliance et cependant que l'Eglise ne se substitue pas à Israël. Le Nouveau Testament n'est pas un résumé qui remplace le Premier Testament, un peu comme le Coran prétend remplacer le Premier et le Nouveau Testaments.

Et la pensée chrétienne que ce Premier Testament est dépourvu de sens en dehors de son achèvement, est aujourd'hui abandonnée par le christianisme. La quête de ce sens pour le judaïsme et le christianisme implique de rechercher ce qui fait pour chacun d'eux son identité et sa vocation. Que signifie, par exemple pour le chrétien ce vis-à-vis permanent qu'est le juif ? Et jusqu'à présent, il est difficile à un chrétien de penser le juif tel que ce juif se pense lui-même, mais réciproquement, il est aussi difficile au juif de penser le chrétien tel que ce chrétien se pense lui-même !

Il importe donc de préciser pour chacun d'eux les principes de son identité et de sa vocation.

Identité d'Israël

L'idée de base est que la Révélation, dont il est issu a suivi un processus absolument unique dans l'histoire. D'ordinaire une révélation est transmise et se développe au sein d'un peuple ou d'un ensemble humain qui existe déjà. La genèse du Judaïsme a suivi un cursus opposé à cette norme. Pour lui, la Révélation a précédé et le Peuple, ou plutôt le groupe humain auxquels elle était destinée n'a été constitué, dans le projet divin, qu'ensuite, pour le recueillir, l'assumer, le vivre ... et le transmettre.

Le « Programme », si l'on peut dire, était prêt et l'Eternel a cherché un peuple existant, qui veuille bien l'accepter. Comme indiqué plus haut, la tradition juive explique, à cet égard, que Dieu avait visité et proposé sa Révélation aux 70 nations constituant alors l'humanité, et qu'aucune de celles-ci n'a accepté l'offre divine. L'Eternel a alors constitué de toutes pièces un Peuple Nouveau qui n'existait pas. Il l'a formé en prenant les descendants du clan d'Abraham asservis en Egypte et en y joignant ce que la Bible (Exode 12. 38) nomme : « tout un ramassis de gens » (TOB), ou : « une tourbe nombreuse » (Bible du Rabbinate Français), c'est-à-dire une « avant-garde » des nations païennes.

C'est avec cet ensemble hétéroclite que l'Eternel a fait Alliance au Sinaï, et avec lequel Moïse, au long de péripéties nombreuses et parfois dramatiques a dû s'affronter durant 40 ans, pour le former peu à peu au monothéisme, à une vie religieuse et spirituelle soumise à des règles et des structures précises, à une vie communautaire répondant à une éthique exigeante, etc... Ceci correspond au premier élément de l'identité du judaïsme, à savoir « l'Alliance-Election ».

C'est seulement après ces 40 ans de gestation et de formation dans la matrice du désert, dans cette matrice des épreuves de la faim, de la soif, de la dépendance, du danger permanent représenté par les nations d'alentour, que l'Eternel a jugé ce "Peuple Nouveau-né" capable d'assumer le deuxième facteur essentiel de son Identité, à savoir la « terre de Canaan promise » à Abraham et à ses descendants.

Et le Peuple qui est entré dans cette terre promise avec Josué était deux fois « Nouveau-né » : en effet, il s'agissait d'un peuple non seulement « nouveau » au sens déjà précisé plus haut, à savoir de peuple formé de toutes pièces par Dieu pour ce destin exceptionnel, mais aussi « renouvelé »

totalemment durant ces 40 années, puisque pour prix de leurs révoltes tous les hommes sortis adultes d’Egypte laissèrent leurs os dans ce désert (à l’exception de deux fidèles, Josué et Caleb). Seuls leurs enfants pénétrèrent en Terre Promise et incarnèrent désormais l’Alliance.

L’originalité-singularité fondamentale de l’identité du Judaïsme est d’être unique. On nous pardonnera cette apparente lapalissade ... Mais il n’est pas d’autre exemple comparable sur la terre et dans l’histoire. Ce Peuple titulaire-dépositaire du Judaïsme sait qu’il a été « Elu » pour vivre dans l’Alliance du Créateur de l’univers au milieu des nations et séparé des nations, tout en devant être « bénédiction » pour ces nations. Là, à l’originalité et à la singularité s’adjoint un énigmatique paradoxe entre son identité et sa vocation qui semblent s’opposer ...

Il n’en reste pas moins que les facteurs constitutifs de son « identité » ont été précisés par l’Eternel au désert du Sinaï comme contrepartie de l’Alliance et de l’Election :

« Si vous entendez ma voix et gardez mon alliance, vous serez ma part personnelle parmi tous les peuples, puisque c’est à moi qu’appartient toute la terre, et vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte » (Exode 19. 5-6)

A moins de dévaloriser et d’affadir cette parole de l’Eternel, il faut en mesurer l’immense portée pour ce peuple collectivement dans une première étape, en attendant d’en réaliser les fruits planétaires pour l’ensemble de l’espèce humaine. Comment comprendre des paroles divines aussi denses que celles adressées à cette foule massée au pied du Sinaï : *‘vous serez ma part personnelle’, ‘Un royaume de prêtres’, ‘une nation sainte’*, c’est à dire séparée et différente des autres ? Et ces paroles sont en même temps infiniment complexes, car un prêtre ne l’est pas pour lui-même, mais pour les hommes autour de lui. Il est à la fois mis à part des autres hommes et relié fondamentalement à eux.

Dans l’histoire, Chrétiens et Juifs se sont séparés et heurtés dans des compréhensions multiples et divergentes de leurs identités et de leurs vocations propres. Loin de nous la témérité d’en tenter un inventaire si sommaire soit-il ! Bornons-nous à présenter sur ce sujet la pensée de deux grands spirituels contemporains, tous deux décédés il y a quelques années, l’un Juif, l’autre Chrétien. Ensuite, peut-être pourrions-nous tenter quelques pas de synthèse.

Une pensée juive :

Selon Léon Askénazi : comment le Judaïsme s’identifie-t-il ?

Il s’identifie lui-même généralement comme le « Peuple de la mémoire » ou « Peuple de la Torah ». L’âme de la foi juive est en effet la Torah. Elle était présente, dit la Tradition, auprès de Dieu lorsqu’il créait l’univers et n’a cessé d’être à l’oeuvre depuis lors. Il est intéressant de noter la manière qu’a Léon Askénazi, d’expliquer la genèse de l’identité juive, telle qu’il l’expose dans le recueil de ses enseignements : « La Parole et l’Ecrit » (Albin Michel), p.28 et ss. Selon lui, ...

« ... le Sage de la tradition juive ne pense pas comme un philosophe ou un théologien. Cependant, il ne pense pas non plus autrement que selon la Raison, mais celle-ci n’opère qu’à partir d’un langage qui est celui de l’histoire humaine, dont les Sages d’Israël ont reçu par filiation de la tradition hébraïque, puis judéenne, le sens et la signification. C’est la certitude de cette évidence qui, seule, peut faire de la pensée d’un juif une pensée juive ».

Pour L. Askénazi, (nous avons soin de reprendre quasiment ses propres termes de peur de déformer sa pensée en la résumant) le Judaïsme n’est donc ni une philosophie, ni une théologie, mais ...

« une Sagesse anonyme issue de l’exégèse de l’Ecriture. La référence au contenu de savoir impliqué par cette Ecriture est le critère de contrôle de la pensée propre du Sage juif . Cette Sagesse juive,

issue d'une Ecriture « révélée », passe ainsi, au long des siècles, de maître inspiré en disciple candidat à l'inspiration. Elle se distingue donc du discours du philosophe, lequel parle en l'absence de Dieu ou dans le silence de Dieu, que le philosophe croie ou non en son existence ».

Mais l'Ecriture-Torah identifiée à la « Révélation » a-t-elle été “dictée” au départ à des hommes hébreux, ou seulement leur a-t-elle été « inspirée » à charge pour eux de l'exprimer, de la mettre en forme et de l'insérer dans la culture de leur époque ? Léon Askénazi donne une réponse complexe. Il remarque que la naissance de la pensée philosophique est contemporaine de la fin de la révélation biblique :

« Socrate commence à enseigner, à dégager la pensée grecque de l'univers mythique, quand en Israël le dernier Prophète se tait. Cette époque est celle de l'apparition du « judaïsme » tel qu'il se fonde au temps des maîtres de la Grande Assemblée, singulièrement au temps d'Ezra et Mardochee ... La cause de la naissance du judaïsme est précisément la fin de la Révélation et la façon différente dont cet "événement" affecte l'humanité, en Israël et hors de lui, en Israël par la religion juive fondée par Ezra, et hors d'Israël par la philosophie grecque fondée par Socrate” ».

Ainsi Léon Askénazi expose-t-il sa conception de l'identité juive.

Remarque

Ces propos fondent une certaine identité du judaïsme qui peut surprendre pour de multiples raisons :

Léon Askénazi paraît croire qu'avant Socrate et Ezra, l'homme n'a rien pensé de valable concernant la divinité. Alors qu'est donc devenue, par exemple, la « Révélation » noachique dont les éléments ont été, dit-on, dispersés sur toute la terre par les fils de Noé et ont imprégné toutes les cultures ?

Il semble bien que de notables éléments filtrés par des millénaires de cultures diverses se retrouvent dans les grandes spiritualités orientales si mal connues en Occident. En Grèce les enseignements de Parménide et d'Héraclite, notamment, contemporains des grands prophètes d'Israël (Isaïe, Jérémie, etc.), sont pleins d'apports hindouistes, par exemple : « *L'Etre est éternel et immuable, les changements dans l'univers ne sont qu'illusion des sens* » ou : « *Tout ne change que selon les cycles d'un éternel retour* ».

A notre époque André Neher, philosophe juif de l'Alliance, a été l'auteur d'une ample exégèse du prophète Amos. Il a notamment développé la conviction que l'Alliance conclue par l'Eternel avec les fils d'Abraham a intrinsèquement une portée universelle. Les sept commandements de Noé figurent dans la littérature rabbinique, en particulier dans les enseignements de Maïmonide, et plus près de nous d'Elia Benamozegh. Certes ils ne sont pas directement dans la Bible elle-même. Mais ils ne sont pas confinés pour autant dans le milieu rabbinique. Ils sont présents dans le message universel qui a été celui des grands prophètes, car ils constituent le fondement d'une morale imposée par Dieu à tous les hommes. Cette loi est simple : elle consiste à respecter la personne humaine.

Pour André Neher, la loi noachique est essentiellement une *protection de la personne humaine, elle a une portée cosmique*. La Création tout entière est une Alliance (en hébreu : *berith*). Par elle chaque atome est engagé dans l'alliance divine et acquiert ainsi une valeur. C'est l'affirmation de « *l'Alliance fraternelle* » dont parle le prophète Amos. La conséquence en est que le monde, en tant que création, participe par son histoire à l'histoire même de l'Alliance, exactement comme y participent l'humanité et Israël.

André Neher précise même :

« Israël a la tâche de maintenir l'alliance particulière qui est la sienne, l'alliance mosaïque, afin de réaliser ainsi la mission commune la mission noachique. Telle est la raison pour laquelle, en transgressant la Torah, Juda et Israël ont violé l'exigence première de l'alliance noachique, la sauvegarde de la dignité de la personne humaine, commettant ainsi un péché de la même nature que celui des autres peuples énumérés avec eux dans les chapitres 1-2 du livre du prophète Amos ».

Le texte biblique porte de multiples confirmations de tous ces enseignements. Par exemple, commençant par Noé :

« C'est ici le signe de l'alliance que j'établis entre moi et vous et tous les êtres vivants qui sont avec vous pour les générations à toujours ... »

« L'arc sera dans la nue et je le regarderai pour me souvenir de l'alliance perpétuelle entre Dieu et tous les êtres vivants, de toute chair qui est sur la terre »

(Genèse 9. 12-16)

« Abraham deviendra certainement une nation grande et puissante et en lui seront bénies toutes les nations de la terre » (Genèse 18. 18)

« Les enfants d'Israël partirent de Ramsès pour Succoth au nombre d'environ six cent mille hommes de pied, sans les enfants. Une multitude de gens de toute espèce montèrent avec eux ». (Exode 12. 37)

« Moi l'Éternel, je te garderai et je t'établirai pour traiter alliance avec le peuple, pour être la lumière des nations » (Isaïe 42. 6)

« Avant que tu fusses sorti du sein de ta mère, je t'avais consacré, je t'avais établi prophète des nations... » (Jérémie 1. 5)

Une pensée chrétienne :

L'Information Créatrice selon Claude Tresmontant

Comment identité et vocation sont elles distinctes et unies ? Claude Tresmontant, philosophe, théologien, exégète chrétien contemporain, s'est exprimé sur ce sujet dans un remarquable petit livre : *« La Christologie du Bienheureux Jean Duns Scot »* (Ed. F-X de Guibert 1996). Dans cet ouvrage il réfléchit sur ce que nous pouvons comprendre des processus de la Création, et développe une pensée qui unit en un même élan évolutif l'identité et la vocation du Judaïsme et du Christianisme. Il propose, à cet égard, l'idée originale que : *« dans toute l'histoire de l'univers, de la matière, de la nature jusqu'à l'apparition de l'homme, toute création de nouveauté s'effectue ou se réalise par "communication d'information" »*. Et il poursuit par : *« Au commencement était l'information créatrice. Tout a été créé par elle et sans elle rien n'a été créé »*

Il est évident qu'il y a là une explicitation originale du fameux Prologue de l'Évangile de Jean. Mais, notre auteur va plus loin :

« Jusqu'à l'apparition de l'Homme, l'information créatrice nouvelle était communiquée aux gènes, inscrite dans le patrimoine génétique. Le système continue en ce moment même. Mais quelque chose de nouveau est apparu. Cet être que nos amis paléontologistes appellent avec trop de bienveillance Homo-sapiens-sapiens, est un être foncièrement inachevé. Il va recevoir de l'information créatrice pour pouvoir coopérer activement et intelligemment à son propre achèvement. Mais cette nouvelle information créatrice n'est plus communiquée aux gènes ni inscrite dans le patrimoine génétique. Elle est communiquée à la pensée, à l'intelligence, à la liberté de l'Homme créé et créé inachevé. Elle peut être conservée et transmise par la mémoire, par la parole et par l'écrit... »

Tresmontant voit dans la Révélation abrahamique et ses suites une manière d'Information créatrice et il poursuit :

« Le peuple hébreu n'est pas un peuple choisi arbitrairement parmi d'autres peuples préexistants . Il est une nouvelle étape dans l'histoire de la Création ... C'est à l'intérieur d'une zone germinale qui est le peuple hébreu, que s'effectue ou se réalise progressivement cette communication d'information nouvelle nécessaire pour survivre, continuer et achever l'anthropogenèse. Le peuple hébreu a donc une fonction, un rôle et une place dans l'histoire de la Création... C'est une nouvelle une nouvelle souche, une nouvelle espèce d'humanité, un nouveau phylum. Le peuple hébreu est ce que les naturalistes , zoologistes , paléontologistes appellent un « mutant ».

Et Tresmontant poursuit encore, en disant que ...

« ... à l'intérieur du peuple hébreu depuis Abraham jusqu'à Iohanan, qui plongeait les pénitents dans le Jourdain, la Création se continue. C'est l'humanité nouvelle, et véritable, qui est en formation, celle que le Créateur vise et envisage depuis les origines ou avant les origines de l'univers. C'est l'Homme Nouveau qui est en train d'être façonné ».

Sans doute pourrait-on lire avec cette clé de compréhension la troisième promesse faite par l'Éternel à Abraham :

« C'est en ta descendance que se béniront toutes les nations de la terre » (Genèse 22. 18)

Claude Tresmontant explicite ainsi l'Unité du Plan de Dieu tout au long de son dévoilement progressif à travers le Judaïsme dont le Christianisme paraît, alors, être une manière de bourgeon terminal, par suite d'un complément d'Information Créatrice destinée à mener l'anthropogenèse à son accomplissement. Ce complément est ce que le Christianisme appelle l'Incarnation, qui est l'engendrement de l'Homme Nouveau, conçu dans le Projet divin avant que le monde fût, et incarné par étapes au long de l'immense phylum des Adam de l'histoire humaine ...

Nous reviendrons plus loin sur ce point clé. Pour l'instant constatons que jamais, pour être fidèles à leurs identités respectives, distinctes mais inséparables, et à leurs vocations propres, spécifiques mais vitales l'une pour l'autre, le Judaïsme et le Christianisme n'auraient dû devenir deux religions séparées et encore moins hostiles.

Or, le Christianisme a nié, pire, renié, son identité juive, et le Judaïsme a éloigné de lui dans les brumes du mythe sa vocation messianique ...

Chapitre 6

Vocations respectives du Judaïsme et du Christianisme

L'accomplissement du Plan divin visant la planète terre et l'humanité qu'elle porte, est donc comme en panne et en deuil en raison de ce divorce insensé. Le Judaïsme s'est psychologiquement et spirituellement replié sur son identité, délaissant sa vocation messianique planétaire. Or, Dieu avait dit par la bouche d'Isaïe :

« Je t'établis pour être la lumière des nations et pour porter mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. Ainsi parle l'Éternel, le rédempteur, le Saint d'Israël »
(Isaïe 49.6)

Le Christianisme s'est intellectualisé, sacralisé et désincarné au profit d'une vocation trop souvent et intensément reportée dans l'eschatologie. Et il s'est coupé de ses racines identitaires juives avec des pulsions de persécutions souvent cruelles de néo-paganisme. Car, ce faisant, comme il sera dit plus loin, il s'est notablement paganisé.

La Vocation Juive selon Léon Askénazi

Comment voit-il la vocation du Peuple d'Israël ? Il donne à cet égard des précisions originales, relevées elles aussi dans le même recueil de ses enseignements (p. 333 et ss.) et que nous reproduisons quasiment là encore dans les termes mêmes :

Il rappelle que, selon le Midrash, le nom d'Isaac, fils de la Promesse, comporte en hébreu les quatre lettres qui forment les mots : « *haï* » (vie) et « *qets* » (fin, dans le sens d'achèvement et de finalité). Son nom réunit donc les deux dimensions. Toute la religion d'Isaac est polarisée, dit-il, sur le symbole du « *qets-fin* » comme condition de la messianité, alors que toute la religion des Juifs est polarisée sur la dimension de « *haï-vie* » comme messianique. De là, pensons-nous, l'importance primordiale attachée par le Judaïsme historique aux 613 mitsvot qui règlent les conditions de « *haï-vie* quotidienne ».

Mais le souci du « *qets-fin* » de l'histoire s'est estompé. Et L. Askénazi précise encore :

« ...sur le plan de l'accomplissement de notre vocation de messianité, nous sommes défaillants . Nous en parlons, mais, en fait, nous ne croyons pas que notre devoir soit de faire que s'accomplisse le sens de l'histoire. Nous sommes plutôt les hommes de l'élan de l'histoire que de la réalisation de ce que nous avons projeté de faire de cet élan. Selon le Midrash, il manque donc à l'identité juive - je ne dis pas à Israël - la dimension désespérément messianique qui a été celle de l'Israël antique.»

Remarque

Il y a là, à notre avis, dans le propos du Midrash rapporté par L. Askénazi une confusion entre identité et vocation. Ce qui est dit manquer à l'identité juive concerne en fait la vocation juive. L. Askénazi parle à juste titre de la « vocation de messianité ». C'est bien elle qui a été estompée au long des siècles, durant lesquels, il est vrai, la persécution chrétienne a contraint Israël à se replier en auto-défense sur le seul soin de son identité. Réflexe qui perdure aujourd'hui.

L'histoire a donc été ce que nous savons depuis 19 siècles, aboutissant à l'inhumanité de la Shoah en terre cependant imprégnée de spiritualité chrétienne. Mais, comme indiqué au début de cette réflexion, l'horreur même a commencé à tirer l'esprit chrétien de son assoupissement

concernant sa relation ontologique avec le Peuple Elu. Du côté Juif, ce réveil dans les Eglises est bien venu, mais n'en soulève pas moins aussi certaines réticences : si des dialogues sur les principales questions de fond entre les deux religions commencent à combler les fossés, sur quoi va-t-on établir désormais le particularisme identitaire juif ? D'ailleurs au sein des états majors des Eglises Chrétiennes, vis-à-vis du Judaïsme, des réactions de recul se manifestent là également par rapport aux avancées post-conciliaires. Il apparaît évident que le Marcionisme millénaire n'est qu'enfoui dans les consciences chrétiennes parce que la théologie profonde et les enseignements profonds n'en ont pas été convenablement expurgés, en dépit du courage des derniers Papes. Est-ce là un jugement contestable ? Comme nous allons le voir, il est partagé par des esprits distingués.

La Vocation Juive selon Claude Vigée

Dans un livre récent, intitulé « *Dans le creuset du vent* », le poète juif français bien connu Claude Vigée exprime son admiration pour les propos qu'il relève dans un ouvrage relativement récent du cardinal J.M. Lustiger dont le titre est « *La Promesse* ». Claude Vigée va jusqu'à citer dans son livre de longs extraits de celui du cardinal. Il serait dommage, dans une réflexion comme la nôtre de ne pas faire usage de références de cette qualité. Citons donc le poète, citant lui-même largement le cardinal :

« L'ouvrage dense et éclairant du cardinal J.M. Lustiger, nourri à la source de ses propres souffrances d'enfant juif survivant à la Shoah, revêt aujourd'hui une signification d'importance capitale. Il concerne aussi bien l'avenir problématique des rapports entre les juifs et les chrétiens au début du 3^{ème} Millénaire, que la prise de conscience généralisée, -- après vingt siècles de refoulement ou d'occultation méthodique --, des racines juives toujours actuelles et vivantes, donc spirituellement déterminantes de la foi chrétienne elle-même, saisie dans son foyer de rayonnement le plus intime. Ce livre hors du commun amène au grand jour un débat récurrent trop souvent escamoté, vécu à travers les siècles par une Eglise toujours tentée par la doctrine négatrice de Marcion, dont l'auteur détecte et dénonce la menace restée permanente sous des masques multiples dans le monde occidental contemporain... Le cardinal replace l'histoire de la génération humaine, celle des engendremens de la réalité concrète de l'amour humain, dans l'histoire du salut ... Dans le choix d'Israël ... Dieu fait de l'histoire de la génération humaine une histoire de salut. Tel est l'enseignement décisif que ce livre consacré à la Promesse ne cesse de rappeler au lecteur. Evoquant ses racines juives, assumées avec une émotion empreinte de gratitude, de joie et de dignité, celui qui fut jadis l'enfant Aaron Lustiger, né puis persécuté avec les siens sous le signe de l'Alliance, constate avec une poignante lucidité :

« Nous sommes un peuple différent des nations parce que formé par Dieu pour le servir ... et nous sommes une nation semblable aux autres nations lorsqu'elle réclame roi et pouvoir comme les autres pays du monde ».

Tel est en effet, ajoute Cl. Vigée, un des paradoxes les plus éprouvants de l'élection d'Israël, contradiction inéluctable dans le vécu concret de l'histoire terrestre... Constatant l'énormité du crime d'Auschwitz où sa mère a été gazée parmi des millions d'autres victimes juives innocentes, J.M. Lustiger souligne que la persécution des élus de Dieu n'est pas un crime semblable à tous les crimes que sont capables de commettre les hommes...

Merci à Claude Vigée d'avoir ainsi ouvert notre réflexion et venons-en directement au livre du cardinal, dont nous donnons ci-après de larges extraits .

L'Espérance-Vocation Chrétienne selon le Cardinal J.M. Lustiger

« ... Nous devons croire -- sinon Dieu lui-même paraîtrait incohérent par rapport à sa promesse - que toute la souffrance d'Israël persécuté par les païens en raison de son Election fait partie de la

souffrance du Messie, de même que le massacre des enfants de Bethléem fait partie de la Passion du Christ.

Si une théologie chrétienne ne peut pas inscrire dans sa vision de la rédemption, du mystère de la Croix, qu'Auschwitz aussi fait partie de la souffrance du Christ, alors on est en pleine absurdité. Car la persécution des élus de Dieu n'est pas un crime semblable à tous les crimes que sont capables de commettre les hommes ; il s'agit de crimes directement liés à l'Élection et, donc, à la condition juive... Ce que je viens de dire ne peut être dit et ne peut être pensé que par des disciples du Christ, donc dans leur prière face au Crucifié. Cela n'a de sens que pour les disciples de Jésus crucifié, lesquels, eux-mêmes acceptent de prendre part à sa Passion. Ces paroles font partie du secret du Christ qui n'est confié qu'aux disciples. Et quand ce secret est exposé aux yeux du monde, il provoque la dérision, l'insulte, le crachat, Il est bafoué. Ce secret ne peut être reconnu que dans la foi, car il met en jeu l'idée même que l'on se fait de Dieu. C'est pousser à son comble le scandale de la Passion...Le Christ seul ... peut ouvrir par sa Passion et son obéissance le sens du scandale de Job et attester que le Père est véritablement amour et fidélité.

Pouvoir reconnaître pareille chose, c'est non seulement un secret mais une grâce. C'est la grâce même de la foi et de la fidélité chrétienne. Elle ne peut être vécue que dans la prière de ceux qui croient au Christ, Messie souffrant et caché. Même pour Israël, sa propre souffrance est une énigme. Le chrétien ne peut pas la lui expliquer...

Le massacre et la persécution d'Israël par les païens - il faudra aller jusqu'à dire par les pagano-chrétiens -- sont le test de leur mensonge ou de leur prétendue adoration du Christ. Hérode dit aux scribes : « Donnez-moi toutes les indications pour que moi aussi j'aie l'adorer » (Mt. 2. 8). Il prétend vouloir reconnaître le Messie. Mais en réalité, il fait massacrer les enfants de Bethléem. Il démasque qui il est : un menteur... Et de même on peut dire que l'attitude concrète des pagano-chrétiens à l'égard du peuple d'Israël est le symptôme de leur infidélité réelle au Christ ou de leur mensonge dans leur pseudo-fidélité au Christ. C'est l'aveu involontaire de leur paganisme et de leur péché. En l'occurrence, il s'agit bien d'un péché très particulier, d'un péché qui touche à Dieu.

Si l'on a osé parler de déicide à propos d'Israël et du Christ, il faudrait parler de déicide à propos des peuples dit chrétiens d'Occident et du sort qu'ils ont réservé au peuple juif . Car dans ce cas ce qui s'applique à l'un s'applique à l'autre : refus du Christ tel qu'il se donne, refus de l'élection telle que Dieu la donne. C'est le test du mensonge dans la fidélité à l'égard de Dieu. C'est donc le péché... Quand le Christ dévoile la profondeur du péché, c'est pour le pardonner et le racheter. La conscience chrétienne, c'est à dire celle des disciples du Christ, doit être capable de voir, dans la prière, ce péché commis par des frères, des peuples dont on est solidaire à travers l'histoire. Ainsi seulement la conscience chrétienne unie au Christ, Messie souffrant et caché, pourra porter un pareil crime en priant. On ne peut regarder les bourreaux que d'un seul lieu : sur la croix avec le Christ. C'est ce que fait Marie qui est debout au pied de la croix. Sinon, on fait comme les apôtres: on s'en va, on fuit. Si l'on regarde les bourreaux avec un autre oeil que celui de Jésus , on devient à son tour bourreau.

Le seul lieu où cela soit supportable, quand la grâce en est faite, est de demeurer avec le Christ dans l'attitude de Marie ou du disciple bien-aimé, qui entrent dans le secret du Messie et partagent sa Passion pour le pardon des péchés... Le mystère du Christ couvre d'avance, comme d'une nappe de lumière, toute l'histoire à venir ... Il ne s'agit pas de se mettre à la place des victimes, mais de devenir soi-même part du Christ ... d'entrer soi-même dans la Passion du Christ si l'on y est appelé. Et tout baptisé y est appelé, à sa mesure de grâce ... La vocation chrétienne, au sens le plus fondamental et le plus rigoureux du mot, trouve là une signification d'une force extrême : prendre part à la Passion du Christ qui porte la souffrance de son peuple et travaille à la rédemption du monde.

Cette prière est une prière pour les païens , pour que le pardon du Christ leur soit donné, pour les païens qui peuvent porter le nom de chrétiens, mais qui, s'étant emparé du christianisme pour en faire leur religion, l'ont défiguré. Un père jésuite, missionnaire en Amérique Latine exprimait ainsi

cette défiguration : « Ils ont pris notre Christ, ils en ont fait leur dieu ». L'Eglise, là où elle s'est pratiquement identifiée à un pagano-christianisme, voit celui-ci s'effondrer sous ses propres critiques et perd de vue sa propre identité chrétienne... En face d'elle, il y a Israël qui atteste Israël - et non pas le Christ-. L'Eglise ne peut recevoir le Christ que si elle reconnaît Israël, car le Christ est le Messie d'Israël. L'Eglise doit attester le Christ aux yeux des païens comme aux yeux des juifs, mais elle ne peut l'attester qu'en participant de la condition du Christ qui est crucifiée, cachée, mystérieuse. Et dans la mesure où elle voudrait rejeter d'elle-même Israël comme l'ennemi, c'est en fait son Christ qu'elle refuse.

La position crucifiée et crucifiante de l'Eglise ne peut être vécue que dans l'espérance qui annonce, en ce temps-ci et en ce monde-ci, l'accomplissement déjà réalisé mais encore caché des promesses faites à Israël, enfoui jusqu'à ce que vienne le jour de la manifestation du Fils de l'Homme dans sa gloire. Le péché des pagano-chrétiens, que ce soient les hommes d'Eglise ou les princes ou les peuples, fut de s'emparer du Christ en le défigurant, puis de faire leur dieu de cette défiguration... Leur méconnaissance d'Israël est le test de leur méconnaissance du Christ qu'ils prétendent servir ».

L'Espérance-Vocation Chrétienne est rappelée par le cardinal Lustiger dès le début de son livre (p. 15) qui cite l'évangile de Luc (2. 32). C'est le cantique du vieillard Syméon devant Jésus enfant présenté au Temple :

« Cet enfant est la lumière pour l'illumination des nations ... et pour la gloire d'Israël, son peuple ». L'illumination des nations, est l'axe de la vocation chrétienne. La gloire d'Israël en est l'appartenance identitaire. Il s'agit bien de la participation chrétienne à l'accomplissement de la « Promesse » faite jadis par l'Eternel à Abraham.

Les pages qui suivent cet extrait de Luc dans le livre du cardinal sont d'une exceptionnelle richesse. Nous nous permettons d'en transcrire de larges extraits :

« Quand arrive l'accomplissement de cette espérance, les nations païennes accèdent à l'Election d'Israël et en partagent la grâce ». L'Eglise représente donc en tant qu'étymologiquement « catholique » une totalité, celle des juifs et des païens. « Elle ne peut subsister comme Eglise que dans le mystère de la grâce faite à Israël. Dans ce mystère les païens doivent reconnaître un don qui leur est fait gratuitement. Réciproquement, en découvrant le don fait aux païens, Israël doit reconnaître que ce qu'il a reçu est une grâce et non un dû. Dans ce mystère réciproque de gratuité, l'un sert de témoin à l'autre. Chacun atteste pour l'autre la gratuité absolue du don de Dieu, en même temps qu'il permet de mesurer l'universalité du péché, c'est à dire du pardon de Dieu... Parce que Dieu fait complètement miséricorde à Israël, celui-ci peut découvrir que la même grâce est donnée aux païens ; et dans la mesure où les païens reconnaissent le don gratuit qui leur est accordé d'avoir part au don fait à Israël, la grâce de Dieu se manifeste dans toute sa splendeur».

Nous prenons la liberté d'ajouter que reconnaître les dons reçus de Dieu gratuitement, c'est bien là définir l'essentiel d'une identité. Une carte d'identité, comme un curriculum vitae, retracent ce que l'individu concerné a reçu depuis sa naissance et déjà pour sa naissance, pour être « lui-même ». L'identité est la conscience du passé « reçu ». Tout cela représente de sa part une dette vis à vis des « auteurs de ses jours », c'est-à-dire son Créateur, ses ancêtres, ses parents, tous les êtres qui ont contribué à l'édifier tel qu'il est ...

Il a dès lors la charge de s'acquitter de cette dette, c'est sa vocation, à savoir faire produire à tous ces dons reçus des fruits pour le bien commun. Ce doit être le but et la motivation de sa vie et la conscience permanente qu'il doit en avoir, c'est cela aussi sa « vocation » tendue non vers le passé pour en faire l'inventaire, mais vers l'avenir pour le construire.

Autres Propos de Claude Vigée

Le poète Claude Vigée commentant la pensée du cardinal Lustiger, esquisse ainsi les perspectives qu'il voit s'ouvrir devant un réel dialogue entre juifs et chrétiens :

« En tant qu'aînés de l'Alliance éternelle, nous sommes, dans notre particularité invétérée apparemment irréductible, les porteurs et les co-artisans de la dimension universelle émanant à la fois, pour tous les hommes, de la Jérusalem céleste et terrestre ... La pierre de fondation concrète de ce nouvel universalisme, sera la rencontre entre juifs et chrétiens dans l'espace ouvert de la parole et, plus encore de l'écoute partagée. Je me rends compte de la difficulté d'un tel dialogue, je connais les obstacles que les passions et l'écrasant contentieux historique placent devant nous.

« Je crois que Juifs et Chrétiens ont intérêt à enfin bien se connaître. Ce qui signifie avant tout pour le monde chrétien, au niveau des élites intellectuelles, une étude désintéressée de la riche tradition juïque... Quant à nous, nous devrions adopter une attitude moins défensive, moins crispée, nous initier davantage aux principes fondateurs du christianisme ... il serait bon que nous connaissions enfin les Evangiles, qui font partie intégrante du patrimoine historique, culturel et spirituel du peuple d'Israël, au sens le plus large du terme... Il faut que les élites des deux communautés fassent l'effort de se découvrir mutuellement, de s'ouvrir les uns aux autres dans la double reconnaissance, si riche en bienfaits pour chacun.

« Voilà vingt siècles que le contentieux théologique entre Juifs et Chrétiens élève entre nous un Himalaya de haine et de méconnaissance absurdes. Les deux communautés abusées ont traversé tous ces siècles en se refermant avec dédain l'une à l'autre. Depuis 1946, sitôt l'ère d'Auschwitz terminée, on a vu apparaître de-ci de-là des enseignants juifs et chrétiens ayant le souci d'amorcer le dialogue ... Que ces jumeaux (Esau et Jacob) longtemps ennemis se reconnaissent enfin, comme Abraham, leur aïeul, était « un » face à l'Éternel. Voilà la grande tâche du christianisme et du Judaïsme dans les générations à venir... »

Chapitre 7

Espérances communes au Judaïsme et au Christianisme ?

Pouvons-nous rêver aux temps eschatologiques de la réconciliation judéo-chrétienne ? Redisons-le ici, selon l'apôtre Paul, lorsque tous les païens seront entrés (dans l'Alliance), c'est-à-dire vraisemblablement à la fin des temps, « l'endurcissement d'Israël » prendra fin et « tout Israël sera sauvé ». Faut-il vraiment attendre cette fin des temps ? Ne pourrait-on pas hâter le processus ? Ce qui pourrait y aider, serait dès maintenant de convenir ensemble que notre division fut le fruit des forces du Mal et du péché des hommes.

Alors, la compréhension des desseins mystérieux de Dieu pourrait progresser, et les fidélités « décalées » dont parle souvent Léon Askénazi, se trouveraient recentrées dans la plénitude du Plan divin. Il ne serait dès lors plus envisageable ni tolérable que les deux et même trois grandes religions monothéistes demeurent à ce point séparées.

Le peuple juif est présentement en crise de mutation douloureuse et désorientée. Pour situer son identité dans le Plan de Dieu, il l'adosse à la pratique quotidienne des observances de Moïse. Certes ce ne sont pas de simples gestes ou actions concrètes. Cela monte jusqu'aux niveaux les plus élevés de l'Amour de Dieu et de l'Amour du prochain. Mais cela ne débouche pas nécessairement sur une finalité-vocation. Pendant 19 siècles de diaspora, une finalité a été traduite de façon poignante dans la conscience juive par l'espérance : « *L'an prochain à Jérusalem* ». Aujourd'hui cette finalité est atteinte, mais dans le drame quotidien. L'horizon de plénitude a reculé ...

Quant au Christianisme, lui-même morcelé, il fonde toujours son identité sur la personne du Christ, mais, de quel Christ s'agit-il, se demande le cardinal Lustiger ? Et il suggère une réponse :

« Sous couvert de fidélité à l'Alliance et d'appartenance à l'Alliance, la figure du Christ a souvent servi de prétexte à l'oubli du Père et de l'Unique. L'un des drames de la civilisation chrétienne est qu'elle devient une civilisation athée, tout en prétendant rester chrétienne, c'est à dire qu'elle fait du Christ une figure idolâtrique, un fils sans père -- et donc sans Esprit -- où le seul esprit est l'esprit de l'homme ».

Quant à la vocation chrétienne, elle demeure de conduire les hommes aux fins dernières en prenant part à la Passion du Christ. Mais les chemins terrestres pour y mener sont passablement en friches. Du moins est-on débarrassé des fausses finalités catholiques de monopole du Salut, qui ont trahi le message du Nouveau Testament durant de longs siècles. Les guerres de religions ouvertes entre chrétiens ne sont plus envisageables. Et la plupart des Eglises ont officiellement renoncé à travailler à la conversion des Juifs.

Au fait, une mise en questionnement des identités et vocations des communautés juive et chrétienne fait peut-être partie des desseins du Seigneur, jusqu'à ce que les fractures, blessures et abominations du passé soit prises en compte dans les mémoires, guéries dans les cœurs et réparées dans les relations.

Alors, qu'il soit permis de rêver aux perspectives eschatologiques ouvertes par divers prophètes. De même qu'au-delà des jours le loup habitera avec l'agneau et que le léopard se couchera près du chevreau ... de même il ne sera plus offensant pour aucun des deux frères séparés qu'il entende l'autre lui dire : « Je me reconnais aussi dans ton identité et je me joins à ta vocation, car nous sommes issus du même Père et Il nous attend ».

Rappelons-nous qu'à la charnière des 13^{ème} et 14^{ème} siècles, le fameux rabbin catalan dit LE MEIRI a écrit que la spécificité d'Israël (à l'égard de la relation de l'homme avec Dieu) devait

être ouverte aux chrétiens et aux musulmans, Israël étant, disait-il, un terme générique pour les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans.

Jusque là, ne pouvons-nous vivre côte à côte en progressant dans la connaissance mutuelle, ce qui serait déjà hautement positif ? Mais soyons bien conscients qu'ainsi nous serons toujours installés dans le péché (de division), moins péniblement certes que dans d'autres périodes dramatiques de l'histoire,

Nous aimerions proposer des pistes de dialogue pour que cette espérance devienne une réalité en bénédiction mutuelle. Tel sera le thème de la Deuxième Partie de ce Cahier.

Deuxième Partie

DES REVELATIONS QUI NOUS UNISSENT

ET DES MALENTENDUS QUI NOUS SEPARENT

- Chap. 8 Deux plaidoiries non polémiques
- Chap. 9 Aspects généraux d'un Dialogue
- Chap. 10 Une Nouvelle Alliance ?
- Chap. 11 L'Alliance « Une » et multiforme
- Chap. 12 Les deux formes d'une Unique Alliance sont-elles compatibles ?
- Chap. 13 Différentes conceptions de la Loi
- Chap. 14 Le Péché Originel
- Chap. 15 La Foi ou les Œuvres, Justification et Salut
- Chap. 16 Les Miracles réalisés « par » Jésus et « en » Jésus ?
- Chap. 17 Des convergences fondamentales

Chapitre 8

Deux plaidoiries non polémiques

Oui, pouvons-nous rêver qu'un jour juifs et chrétiens pourront s'asseoir autour d'une même table et réévaluer ce qui les unit et ce qui les sépare ? Il leur faudrait commencer par dédramatiser bien des éléments de leurs conceptions religieuses considérées d'abord comme fondamentales et qu'ensuite les péripéties de l'histoire ont amené à relativiser.

Les exemples abondent à cet égard, tant dans la Première Alliance que dans l'Alliance Nouvelle. Dans la Première Alliance est relaté par exemple un fait a priori surprenant survenu lors du transport sur un char à bœufs, suivant l'initiative de David nouveau roi d'Israël, de l'Arche d'Alliance de Baalé-Juda vers la Cité de David :

« Lorsqu'ils furent arrivés à l'aire de Nacon, Uzza étendit la main vers l'Arche de Dieu et la saisit parce que les bœufs la faisaient pencher. La colère de l'Eternel s'enflamma contre Uzza et Dieu le frappa sur place à cause de sa faute. Uzza mourut là près de l'Arche de Dieu... » (2 Samuel 6. 6)

L'Arche était sacrée, impliquant la Présence de l'Eternel au milieu de son Peuple, et nul hors des Lévites qui en avaient la charge, n'avaient le droit de la toucher, même pour un bon motif. Et l'Eternel lui-même sanctionne la faute par la mort de Uzza ... Comble de sévérité !

L'Arche fut placée par Salomon dans le Saint des Saints du temple de Jérusalem. Mais elle en disparut plus tard dans des circonstances restées incertaines. Selon diverses hypothèses, elle aurait été saisie et emportée à Babylone par Nabuchodonosor lors de la prise et destruction de Jérusalem en 586 avant J.C. Selon d'autres sources elle aurait, à la même époque, été cachée par des prêtres dans un souterrain du Temple où elle se trouverait toujours. D'autres sources prétendent qu'elle a été emportée en Ethiopie, etc.

En tout état de cause, à une certaine date, elle a fait défaut dans le Temple et dans le culte des Juifs. Le général romain Pompée qui s'est emparé de Jérusalem en 63 avant J.C. a attesté que le Saint des Saints du Temple était vide. La Présence de l'Eternel dans ce Saint des Saints était donc manifestée d'une autre manière, c'est-à-dire autrement que par l'Arche d'Alliance.

La conclusion que l'on peut en tirer est que Dieu peut changer, selon les péripéties de l'histoire humaine, le mode de « sacré » par lequel IL se manifeste.

De même dans le Christianisme et dans l'Eglise catholique existent des « absolus » sacralisés, qui se révèlent avoir été de circonstance, c'est-à-dire pour une époque. Jusqu'au Concile Vatican II les laïcs ne pouvaient « toucher » les « espèces consacrées » dans l'Eucharistie. C'eût été sacrilège... Depuis le Concile, des laïcs sont couramment invités à participer à la distribution de ces espèces aux fidèles lors des offices. Il en a été de même pour les objets du culte.

Il apparaît donc prudent de ne pas attribuer une nature pérenne à bien des caractères religieux considérés à une certaine époque comme « essentiels ». Et, dans la relation entre juifs et chrétiens, ceci pourrait relativiser considérablement des incompatibilités héritées des traditions respectives.

Dans cet esprit, nous retenons les écrits d'un juif américain décédé en 1987, Hershel MATT qui a été rabbin de la Synagogue de Princeton (New Jersey). Il a rédigé dans la Revue JUDAÏSME , XXIV, 1975, une analyse très complète du Christianisme. Il a formulé à son endroit les appréciations que sa foi juive lui suggérait, et ce, de façon très objective, c'est-à-dire dénuée d'a priori polémique. Son analyse nous est apparue constituer un excellent schéma de dialogue. A

son exposé réparti par thèmes, nous répondons ce qui nous semble s'imposer pour réduire autant que faire se peut les incompréhensions et malentendus qui séparent nos deux Confessions.

Nous donnons donc maintenant à notre rédaction la forme d'un dialogue également par thèmes entre Hershel MATT et l'Association C.OE.U.R., éditeur du présent Cahier. Concernant Hershel MATT les textes ci-après sont des « citations textuelles » résumées de son étude.

Chapitre 9

Aspects généraux d'un dialogue

H.MATT

La relation qui existe entre judaïsme et christianisme est, sur le plan théologique, fondamentalement ambiguë. Celle qui existe entre les juifs et les chrétiens, pris individuellement, est, sur le plan psychologique, presque inévitablement ambivalente. Et celle qui existe entre communautés juives et communautés chrétiennes a été, au cours de l'histoire, si souvent marquée par la persécution chrétienne, la terreur juive, l'hostilité, la suspicion et la défiance mutuelles, qu'elle en est devenue intrinsèquement problématique. Il ne faut donc pas s'étonner qu'au long des âges, juifs et chrétiens n'aient pour ainsi dire, jamais été à même d'envisager réellement ou d'explorer de façon fructueuse ce en quoi consiste la véritable nature de leurs relations. Notre époque peut bien, en vérité, être la toute première où une telle question et étude soient possibles. Et si, en ce qui nous concerne, nous disposons d'une chance quelconque de résoudre les problèmes et de dissiper l'ambivalence, elle repose sur la nécessité de clarifier cette ambiguïté de base.

C.OE.U.R.

La question nous paraît en effet très bien posée. Elle peut servir pour les deux partenaires comme base d'un véritable dialogue. Clarifier tout d'abord la nature de l'ambiguïté théologique, de l'ambivalence psychologique sur le plan des relations individuelles, mesurer l'étendue de l'influence et l'impact du passé sur la qualité du dialogue et de son avenir.

H.MATT

Le cœur de l'ambiguïté existant dans la relation entre judaïsme et christianisme consiste dans la double réalité de leur similitude et de leur différence.

Les similitudes sont nombreuses et fondamentales; elles découlent de l'acceptation commune des Ecritures hébraïques comme étant Ecritures Saintes; ainsi en est-il de l'affirmation commune d'un Dieu Créateur qui a formé l'univers par Sa volonté, et créé l'homme à Son image; qui a fait alliance avec les enfants d'Israël et les a rachetés de l'esclavage; qui a révélé Sa parole et Ses volontés au Sinai; qui donne ses commandements aux hommes, les juge, les récompense et les punit, et qui les pardonne lorsqu'ils se repentent véritablement; qui entend leurs prières et qui leur répond; qui promet une ère messianique de jugement et de rédemption.

Face à de si importantes similitudes, nous faut-il affirmer que les deux religions ne constituent, en fait, que deux variantes de la même, et que les différences ne portent que sur des détails mineurs? Cette affirmation nous devient impossible dès lors que nous commençons à examiner les différences: d'un côté, le Christ et son Eglise universelle; de l'autre, le Peuple d'Israël et la Loi. Il est certain que la dualité inhérente à la relation entre judaïsme et christianisme - aussi déconcertante qu'elle soit - doit être maintenue: les deux types de foi sont en même temps, et fondamentalement similaires, et fondamentalement différentes!

C.OE.U.R.

Voulons-nous vraiment qu'il n'y ait pas de différences entre « les deux religions » ? Nous avons chacun notre identité : le judaïsme « Le Peuple d'Israël et la Loi » et le christianisme « Le Christ et son Eglise universelle ».

C'est une constatation importante, mais pour aller plus loin nous avons besoin d'examiner en quoi consiste cette « double réalité de notre similitude et notre différence ». Le premier exemple qui s'impose pourrait être celui de la personne du Christ : Pour qui scrute le Nouveau Testament, le Christ s'est présenté comme l'initiateur d'une nouvelle manière d'être juif. Ce sont

les traditions établies après lui qui ont construit une nouvelle doctrine et une autre religion. Aujourd'hui encore, dire dans l'Eglise que Jésus est né juif et qu'Il est resté Juif est une constatation risquée qui nous expose à une incompréhension totale.

D'ailleurs, les différences entre foi juive et foi chrétienne sont-elles fondamentales ou surtout culturelles et dues aux péripéties passionnelles de l'histoire ? La division ainsi exposée entre Juifs et Chrétiens repose apparemment sur une formulation discutable des spécificités respectives. Caractériser le Judaïsme par : « le peuple d'Israël et la loi » oublie la vocation universelle de bénédiction des nations dans la descendance d'Abraham (Genèse 12.3 et 22.18). Et caractériser le Christianisme par : « le Christ et son église » passe à côté d'un point essentiel. Là aussi l'accent est mis sur l'identité de ce Christianisme. Il manque sa vocation, elle aussi universelle, qui est d'annoncer et d'ouvrir aux hommes l'accès au Royaume des cieux, c'est-à-dire la Résurrection et la Vie Eternelle esquissées dans le livre de la Genèse.

Si on ré-intègre ces deux facteurs de vocation à l'un et à l'autre, le Christianisme devient complémentaire incontournable du Judaïsme. Il apparaît une étape de plus dans le dévoilement progressif du Plan de Dieu de Création-Salut. De même qu'ont été Abraham après Noé, Moïse après Abraham, les Prophètes après Moïse. Ainsi apparaît Jésus après tous ceux-là. Et il n'est pas le dernier des envoyés de Dieu. il sera, dit-on, suivi lui-même d'un autre envoyé celui là revêtu de Gloire à la fin des temps, Aucune étape ne rend obsolètes la ni les précédentes. Judaïsme et Christianisme ont tous deux, sur ce point, méconnu le Plan de Dieu les concernant. Sans le Judaïsme le Christianisme n'a pas de racine. Sans le Christianisme, le Judaïsme compromet la venue de ses fruits en en limitant le bénéfice au seul peuple d'Israël, alors qu'Abraham avait reçu la promesse que ce bénéfice en « bénirait » aussi toutes les nations de la terre. Nous avons, à cet égard, rappelé plus haut (p. 48-50) les enseignements du philosophe André NEHER sur la portée cosmique et universelle de l'Alliance conclue entre l'Eternel et les fils de Noé et d'Abraham.

De plus, les deux spécificités énoncées ci-dessus pour les séparer, sont encore discutables :

- D'un côté, pour ce qui concerne le Judaïsme, on sait que, depuis l'an 70, Israël n'a plus de Temple, ni de Sacerdoce. Le judaïsme est rabbinique depuis Yavné, radicalisant la mutation intervenue sous Esdras après le retour de l'exil à Babylone, c'est-à-dire bien avant même la venue du Christ. Ceci implique que l'élaboration lente et progressive de la Loi-Torah-Talmud est le fait d'une Institution humaine.
- De l'autre côté, pour ce qui concerne le Christianisme, la situation n'est peut-être pas identique, mais néanmoins totalement parallèle. Le refus des autorités du Temple de reconnaître la messianité de Jésus a laissé l'Eglise primitive de Jérusalem des premières générations en faiblesse croissante devant la masse pagano-grecque des fidèles de la diaspora pour la compréhension du message de Jésus et des apôtres, tous juifs. Ce premier message de l'Eglise de Jérusalem a donc été porté à l'intérieur de la spiritualité et de la culture juives manifestées par le Nouveau Testament. Mais, par la suite, toute l'élaboration de la foi-doctrine-Loi chrétienne a été le fait des Pères de culture grecque largement imperméables aux structures de pensées de la spiritualité juive de ce Nouveau Testament. De là est venue la configuration d'une liste de dogmes étrangers aux sources juives de cette foi chrétienne issue du même Nouveau Testament. La caractéristique du Christianisme est donc, comme celle du Judaïsme, d'être le fait d'une Institution humaine.

Certes ces deux Institutions ont été et sont encore chacune de leur côté « inspirées ». Cela ne veut pas dire que Dieu doive être Lui-même tenu pour « caution-responsable » de toutes leurs initiatives... ! Les péripéties de l'histoire de chacune de ces deux Institutions depuis 3.000 ans pour l'une et 2.000 ans pour l'autre témoignent de la fragilité humaine et des nécessaires patience et miséricorde divines, magnifiquement rappelées dans Ezéchiel :

« Ce n'est pas à cause de vous que j'agis, maison d'Israël, mais bien à cause de mon saint nom que vous avez profané... »
(Ez. 36. 22)

Et cela ne s'est pas arrêté avec l'exil à Babylone. Curieusement, la prise en charge de l'élaboration de la Loi par l'Institution du Judaïsme coïncide avec la cessation affirmée du

Prophétisme. Dieu est réputé avoir cessé de parler par des prophètes après Malachie. La Parole est désormais aux sages et aux rabbins. Même scénario dans l'Eglise. Les prophètes ont été rapidement réduits au silence, le prophétisme s'avérant incompatible avec la culture hellénistique des Pères de l'Eglise, et l'autorité du magistère.

L'Institution Chrétienne s'est crue pendant 19 siècles en situation de pouvoir faire la leçon à l'Institution Israël et même de se substituer à elle dans le Plan de Dieu. Mais le Judaïsme d'aujourd'hui encore, auquel la Torah tient lieu d'Institution, écarte de sa route, et de sa vocation messianique le Christianisme et d'une manière générale les nations, comme l'a dit, de manière enveloppée, le rabbin Léon Askénazi dans ses Enseignements que nous avons déjà cités plus haut (p. 46). Mais qu'il faut redire ici :

« ... si sur la plan de la culpabilité, nous sommes innocents, sur celui de l'accomplissement de notre vocation de messianité, nous sommes défailants. Nous en parlons, mais en fait, nous ne croyons pas que notre devoir soit de faire que s'accomplisse le sens de l'histoire. Nous sommes plutôt les hommes de l'élan de l'histoire que de la réalisation de ce que nous avons projeté de faire de cet élan. Selon le Midrash, il manque donc à l'identité juive - je ne dis pas à Israël - la dimension désespérément messianique qui a été celle de l'Israël antique. (Enseignements Tome 1 p. 133)

Cet Israël antique, n'est-il pas celui initié par Abraham et souvent oublié depuis Moïse ? Ceci expliquerait pourquoi dans leurs enseignements Jésus, et après lui Paul, se réfèrent à Abraham bien plus souvent qu'à Moïse. Cependant l'Eternel a souvent rappelé au peuple de l'Election sa vocation universelle. Longtemps après, précisant la mission des Prophètes, l'Eternel rappelle leur vocation universelle, notamment à Jérémie :

« Je fais de toi un prophète pour les nations ».
(Jérémie 1. 5)

Il ressort de tout cela que la distinction des caractéristiques du Judaïsme et du Christianisme formulée en termes brefs par H. MATT devrait être ré-examinée au fond.

Chapitre 10

Une Nouvelle Alliance ?

H.MATT

Pourquoi y aurait-il nécessité d'une nouvelle Alliance et d'une nouvelle révélation ?

A supposer, même, qu'il me soit possible d'admettre ce doublet, qu'en est-il si cette seconde Alliance, cette seconde révélation comporte des affirmations non incluses dans ce qui, pour moi, constitue l'Alliance originelle (par exemple, l'affirmation selon laquelle Dieu était dans le Christ, celle que le Messie est venu), et si elle rejette quelque élément qui, en revanche, y est inclus (par exemple, que la Loi d'Israël est toujours en vigueur, qu'elle constitue, pour Dieu, un moyen de transmission parfaitement adapté de sa Parole et de Son amour) ? Comment cette seconde Alliance peut-elle avoir la même validité ? Le christianisme affirme cependant que son Alliance avec le même et unique Dieu est de valeur égale - sinon même supérieure - à l'Alliance propre à Israël !

Dois-je donc, en tant que juif croyant, nier l'affirmation chrétienne et récuser au christianisme une complète validité pour ne lui reconnaître qu'une validité partielle ? (« Ce qui est vrai dans le christianisme n'est pas nouveau, et ce qui y est nouveau n'est pas vrai »). Ou bien existe-t-il une autre approche possible des deux types de foi qui permette de concilier la prétention de chacune d'elles à l'entière validité ?

C.OE.U.R.

Cette approche est très intéressante pour ce qui concerne le christianisme. Car les interrogations qui y sont posées du côté juif ramènent le dialogue au fond de sa difficulté : savoir se mettre à l'écoute de ce que le partenaire du dialogue exprime à notre égard et comment il définit sa propre identité en comparaison avec la nôtre, telle qu'il la perçoit. En lisant cette affirmation (que Dieu dans la Torah a déjà tout donné ...) le chrétien entend : « *pour nous les Juifs, il n'y a aucun intérêt de connaître la personne du Christ ni de prendre connaissance de son enseignement* ».

C'est pour cela qu'il faut, poser les questions de base. Tout d'abord, quelles sont les vérités existentielles du judaïsme et du christianisme ? Ces deux vérités auxquelles fait l'allusion H. MATT sont elles similaires ? Ont-elles une racine commune ? Et, si oui, où se trouve cette racine ?

Deuxièmement, il faut poser la question de la réalité de l'Alliance initiée par Dieu, suite à la question de l'auteur : *Pourquoi, alors, y aurait-il nécessité d'une nouvelle Alliance et d'une nouvelle révélation ?*

Serait-t-il, en effet, envisageable pour les Juifs que le Dieu d'Israël ait éprouvé la nécessité d'un renouvellement de l'Alliance conclue au Sinaï, ou d'une prolongation de cette Alliance en vue ...

- d'un côté, d'une conversion profonde de son peuple. Le don de la Loi-Torah n'a pas suffi pour maintenir le Peuple Elu dans la fidélité. L'envoi de Prophètes et de châtiments divers a été nécessaire et efficace,
- et de l'autre, d'un élargissement de son Alliance unique, conclue initialement avec le peuple d'Israël, à toutes les nations de la terre selon la promesse donnée à Abraham ? (Le pape Jean-Paul II a refusé d'employer le terme « *L'Eglise est la Nouvelle Israël* » et il a proposé à sa place le terme : « *l'Eglise, c'est Israël élargie* ».)

Une fois une telle éventualité prise en considération par les Juifs croyants, on pourrait peut-être examiner, d'abord chacun dans sa communauté et après lors de séances communes, le fondement des affirmations incluses dans cette l'Alliance prolongée et renouvelée. Car il existe

dans la tradition de l'exégèse rabbinique le terme « *Hiddush* » (de la racine « *Haddash* » =nouveau) , qui décrit le renouvellement des affirmations déjà existantes, en les considérant d'une manière nouvelle, pour raviver leur vigueur, comme on taille une vigne pour qu'elle donne plus de fruits. Mais sa racine reste la même et sa sève coule encore plus librement dans ses veines. Ce type de méthode exégétique est utilisé par Jésus de Nazareth, au sein de sa communauté, nous en avons preuve dans les pages de l'Évangile.

L'Application de la méthode du « *hiddush* » dans les évangiles pourrait être sujet d'une étude explosive que contient, la phrase clé écrite par H. MATT : » *Ce qui est vrai dans le christianisme n'est pas nouveau, et ce qui y est nouveau n'est pas vrai* ». Mais en grec aussi la nuance est à faire, comme nous l'avons déjà souligné plus haut (p. 43-44), entre les deux adjectifs signifiant « nouveau », à savoir « *kainos* » exprimant « *le même renouvelé* » et « *néos* » qui traduit : « *un autre* ». Dans le Nouveau Testament parlant de l'Alliance « nouvelle », c'est toujours « *kainos* » qui est écrit.

D'ailleurs, toute la Bible montre que Dieu ne révèle ses plans que peu à peu, selon une pédagogie progressive au fur et à mesure de l'évolution de la conscience de l'homme. Il n'a pas dit les mêmes choses à Adam, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, etc. Et il est revenu sur tout cela par les Prophètes pour éclairer, nuancer, redresser, etc... Moïse proche de sa mort a annoncé la venue après lui d'un autre Prophète semblable à lui, pour poursuivre son œuvre de médiateur entre Dieu et son Peuple. Jérémie 31.31 a annoncé de la part de Dieu la conclusion d'une Alliance Nouvelle, différente de celle conclue avec leurs pères lors de la sortie d'Égypte ... Déclarer que Dieu a tout dit au Sinaï, et qu'il n'y a plus aucune révélation à attendre, revient à interdire à Dieu de parler, ou à se promettre de ne plus écouter.

Alors, à quoi correspond la prière d'Israël : *Shema Israël* ? Doit-on la traduire par : « Désormais écoute tes rabbins ? Ils parlent à la place de Dieu ! » Ce n'est pas une plaisanterie. Léon Askénazi a déclaré qu'à partir de Malachie (2400 ans), Dieu ne parle plus par les prophètes. Toutes les hiérarchies religieuses monothéistes sont également tentées par le même besoin de faire taire Dieu et de se substituer à Lui. Peut-être est-ce depuis lors que les hommes sont incités à se massacrer entre eux au nom du même Dieu ...

Chacune des deux communautés, constatant l'existence de l'autre, devrait faire acte d'humilité et se dire qu'elles sont toutes deux, avec l'identité et la vocation qui sont propres à l'une et à l'autre, un même peuple humain en marche vers l'accomplissement du Plan de Dieu, et ayant mission d'y entraîner peu à peu tout le reste de l'humanité. Chacune des deux communautés par son existence même est la preuve vivante de l'inaccomplissement, à ce jour, du Plan de Dieu, lequel Plan n'est à nos yeux et à nos intelligences que progressivement dévoilé. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps.

La communauté juive répugne à ce genre d'humilité spirituelle. Et l'Église des premiers siècles s'est prise pour le « Royaume » descendu du ciel et a tenté d'imposer sa foi et ses conceptions de toutes choses à tout le reste de l'humanité, dans une uniformité doctrinale impérialiste, qui a fini, selon l'exemple et le châtement de la tour de Babel, par conduire à son éclatement en de multiples nations chrétiennes et églises ennemies. Et, c'est seulement depuis peu que l'Église romaine a renoncé à proclamer et à enseigner : « *Hors de l'Église Catholique romaine, pas de salut* ».

Le scrupule du rabbin H. MATT, se demandant s'il peut, ou doit, reconnaître au christianisme une « entière validité » nous semble hors de propos. Le Christianisme, comme le Judaïsme, ne bénéficie dans le Plan de Dieu que d'une « *validité de cheminement* » au long d'une route montante et pénible, dont nous savons surtout, car c'est cela la quintessence de la foi, qu'elle vient de Dieu et mène à Dieu, c'est à dire que nous sommes sur la bonne route... Devant l'immense part de mystère qui subsiste, sur le point de savoir où nous en sommes sur cette route, soyons humbles ... mais pleins de foi, c'est-à-dire de confiance.

H. MATT

Pourquoi l'Alliance avec Israël ?

Le désir originel de Dieu - ainsi que le montre clairement la Torah - était que les hommes, étant créés à son image, puissent non seulement distinguer le bien du mal, mais encore choisir uniformément le bien, réalisant ainsi la volonté de Dieu tout en contribuant à leur propre bien-être véritable. Les récits bibliques du jardin d'Eden et de Caïn et Abel sont des paraboles qui montrent comment l'espérance de Dieu s'est trouvée démentie ; d'où le Déluge et l'Alliance avec Noé et la nouvelle humanité. Mais les hommes se sont à nouveau montrés pécheurs (comme en témoigne le récit de la Tour de Babel), refusant à leur tour d'accepter l'autorité de Dieu, oublieux eux aussi de sa Parole, prêts eux aussi à défigurer l'image selon laquelle ils avaient été créés.

C.OE.U.R.

Voilà un excellent résumé de l'histoire biblique des Alliances, qui ne sont au total qu'une seule et même Alliance renouvelée et confirmée. Ajoutons seulement à ce que dit le rabbin H.MATT, que l'Alliance du Sinaï a été conclue par Dieu non seulement avec les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob-Israël, mais aussi, comme déjà rappelé plus haut, avec « *tout un ramassis de gens montant avec eux* » qui s'étaient donc joints aux Hébreux lors de la sortie d'Égypte sous Moïse (Exode 12. 38). Le Peuple dit d'Israël qui reçoit l'Alliance et la Torah au Sinaï comporte donc en son sein, dès le départ une avant-garde des nations, lesquelles ne viendront en masse dans ladite Alliance que 1300 ans après, à l'appel des disciples du Christ. Voilà encore qui confirme la progressivité d'accomplissement du plan de Dieu.

C'est alors que Dieu fait alliance avec Abraham, choisissant de ce fait un homme particulier et sa descendance, se limitant pour ainsi dire à une famille du genre humain, procurant à Abraham une descendance ainsi qu'un enseignement, des exigences et une discipline particulières (« afin qu'il demeure dans les voies du Seigneur, en agissant selon le droit et la justice »). Et cela, non pas au détriment de tout le reste de l'humanité ou par négligence à son égard, mais au contraire pour son plus grand bien (« par toi seront bénies toutes les nations de la terre »). Au Sinaï, l'Alliance a été renouvelée et confirmée avec tout le peuple d'Israël, appelé à constituer un «royaume de prêtres et une nation sainte», à servir de lumière de Dieu et de témoin pour les nations, ainsi que le déclareront ultérieurement les prophètes et cela, jusqu'au jour où tous reconnaîtront le seul vrai Dieu.

Il est à noter que, voulant justifier l'Alliance, H. MATT déroule le Plan de Dieu de la Genèse sautant directement du Jardin de l'Éden à Caïn et Abel puis à Babel. Il a ainsi passé sous silence la description de la transgression, ses conséquences, l'expulsion du Jardin de l'Éden, la tunique de peau, les séraphins postés pour interdire à l'homme désormais l'accès à « l'arbre de vie » aliment de la vie éternelle etc.

C'est la démarche usuelle juive qui minore la transgression, sachant bien que le Christianisme va au contraire insister sur tout cela pour expliquer la venue du *Messie souffrant-homme de douleur*, messenger de Dieu pour la grande expiation, la résurrection et donc la ré-ouverture au bénéfique de l'humanité tout entière de l'accès à cette vie éternelle. C'est l'habituel jeu de cache-cache entre juifs et chrétiens. Chacun ne retient dans son exégèse du texte biblique que ce qui lui convient et délaisse le reste ou l'interprète en innovant à sa convenance. Par exemple, pour réparer cette transgression le Christianisme a développé une théologie de l'incarnation selon une vision étrangère au Nouveau Testament.

D'autre part H. MATT conteste qu'il soit besoin d'une Nouvelle Alliance. En fait, il n'est aucunement question entre Judaïsme et Christianisme de « nouvelle » Alliance ni de « nouvelle » révélation, à moins d'attribuer indûment à cet adjectif « nouvelle » le sens de : « une autre » (*néos*).

En fait, l'Écriture rapporte la Parole de Dieu :

« Je conclurai avec la communauté d'Israël et la communauté de Juda, une nouvelle alliance. Elle sera différente de l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères ... Je déposerai mes directives au fond d'eux-mêmes, les inscrivant dans leur être, je deviendrai Dieu pour eux et ils deviendront un peuple pour moi ». (Jérémie 31. 31)

On ne peut imaginer une novation plus radicale, que celle annoncée par Dieu, via Jérémie, dans la conclusion d'une « nouvelle » Alliance et dans la transmission-perception des directives divines destinées à Israël. Mais, les rabbins de la Septante ont bien utilisé pour traduire « nouvelle », l'adjectif grec « *kaïnos* » qui signifie « le même renouvelé » et non pas l'autre adjectif grec « *néos* » qui signifierait aussi nouveau, mais dans le sens de « un autre ». Et lorsque le Nouveau Testament parle de « nouvelle » Alliance en Jésus-Christ, c'est toujours sans aucune exception, l'adjectif « *kaïnos* » qui est employé par le rédacteur (ou le traducteur) en grec d'origine.

Si l'Eglise, au cours des siècles a élaboré ou laissé se diffuser les doctrines bien connues du rejet d'Israël par Dieu et de la substitution de l'Eglise à Israël comme un autre Peuple Elu, si pendant des siècles la Première Alliance a été déclarée abolie par le Christianisme et à son profit, c'est là un crime contre la vérité biblique et une désobéissance radicale à l'égard du texte même du Nouveau (*kaïnos*) Testament. Mais l'Eglise vient de reconnaître ses fautes et d'en manifester publiquement son repentir.

Dans ces conditions, la question ainsi posée par le rabbin H. MATT concernant une « Alliance Nouvelle » est coutumière du Judaïsme, mais non fondée.

De plus, H. MATT déclare que pour lui cette seconde Alliance-révélation est « autre » puisqu'elle comporte des affirmations non incluses dans l'Alliance originelle :

« **Dieu était dans le Christ** »

...et

« **le Messie est venu** ».

Voyons d'abord la première objection ; elle concerne l'affirmation : Dieu était dans le Christ :

H. MATT conteste cette affirmation parce qu'il la reçoit comme l'a proclamée la tradition théologique chrétienne issue des Pères de l'Eglise de culture grecque. Ceux-ci prisonniers de toute la philosophie néoplatonicienne, ont longuement médité sur « l'être » de toutes choses, y compris sur « l'être » de Dieu. Et ils ont assimilé « l'être de Jésus » et « l'être » de Dieu. Or, jamais Jésus, ni les auteurs du Nouveau Testament ne se sont exprimés sur « l'être » de Dieu, et en cela, ils sont demeurés radicalement de culture et spiritualité juives. Que dit à cet égard la spiritualité juive ?

Le livre de la Genèse souligne que l'homme, seul de tous les « vivants » est créé « à l'image et selon la ressemblance de Dieu », puis précise que l'Eternel « souffla dans les narines d'Adam une haleine de vie (hébreu : neshamah) et l'homme devint un être vivant ». Les multiples sens du mot neshamah « haleine, souffle, vent, esprit » dans la langue hébraïque de la Bible conduit la majorité des penseurs hébreux à reconnaître que le Créateur a « investi-incarné » en l'homme, seul parmi toute la Création, une part de sa divinité, de sa présence-puissance divine.

C'est dans ce sens que tout homme est « fils de Dieu » et que Dieu ne cesse de rechercher l'homme pour nouer et maintenir l'Alliance avec lui, au point de lui avoir confié la mission inouïe de « garder et cultiver le Jardin » (Genèse 2.15) en Son Nom et de « nommer les vivants » (Genèse 2.19-20), c'est à dire de poursuivre-accomplir l'œuvre même de la Création. C'est, devant cette question, l'étonnement d'H. MATT qui est étonnant !

Est-ce « l'Être » propre de Dieu qui a été « investi-incarné » parmi les hommes ? Mystère. Qui peut l'affirmer ou le nier ? Dieu demeure radicalement Transcendant et inconnaissable dans son « Être » Tout ce que l'on peut affirmer est qu'à chaque instant Dieu se « manifeste » parmi les hommes. C'est ce que traduit le concept hébreu de la « *shekhina* ». Son seul Nom que Dieu ait révélé à Moïse devant le buisson ardent est : « *Je suis-serai avec toi, avec vous* ». Pour l'homme, Dieu est donc « Relation » et Il l'est avec tout homme, et même avec chaque homme en particulier. A Moïse, également, Il se présente comme le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob... Car Dieu a une relation spécifique avec chacun.

Pourquoi se scandaliser alors si le Christianisme affirme que Dieu était dans le Christ. L'étonnant et le scandaleux même serait que, par exception au sein de toute l'espèce humaine, il n'y soit pas ! La seule précision indispensable pour caractériser la position unique du Christ à cet égard est qu'en lui la « Présence-Manifestation divine » est ... en plénitude.

C'est ce qu'écrit l'apôtre Paul :

« *Il a plu à Dieu de faire habiter en lui (Jésus) toute la plénitude ...* » (Colossiens 1. 19)
« *en lui (Jésus) habite corporellement toute la plénitude de la divinité* »(Colossiens 2. 9)

Et par surcroît de précision Paul emploie le verbe « *habite* » parce qu'écrivant en grec à des fidèles de culture grecque, il pense en hébreu et qu'en hébreu le verbe « *habiter* » est « *shakhan* » de la même racine que « *Shekhina* ».

De fait, à chaque instant de l'histoire biblique, Dieu se manifeste dans les hommes qu'il a choisis comme jalons d'accomplissement de son Plan. En chacun, selon la mission dont il est investi, Dieu se manifeste de façon spécifique.

Le Nouveau Testament lui aussi est plein de ces manifestations de la Présence-puissance de Dieu manifestée dans des hommes, dans le Christ en particulier. Ce n'est là nulle concession à de quelconque anthropomorphisme ou idolâtrie. Citons quelques textes de ce Nouveau Testament à cet égard : Sans mentionner expressément le mot hébreu « *Shekhina* », puisque nous n'avons hélas ce Nouveau Testament qu'en grec, c'est la réalité spirituelle de cette Présence-Puissance de Dieu manifestée dans des signes, des événements, des hommes, qui est perceptible dans ce texte du Nouveau Testament, sans que Dieu sorte de sa Transcendance absolue : Par exemple :

C'est l'annonce par l'ange Gabriel à Marie du choix de Dieu sur elle pour être la mère du Messie. Toute la perspective de l'incarnation est là entre les lignes.

De l'enfant à naître l'ange dit :

« *Il sera grand et sera appelé fils du Très Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son père ... L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint et sera appelé Fils de Dieu* ».
(Luc 1. 26 à 38)

La réalité de la *Shekhina* est présente dans tous les termes suivants : l'ange - cet ange est Gabriel mot qui signifie en hébreu : Puissance de Dieu - L'Esprit Saint viendra ... la Puissance du Très Haut te couvrira de son ombre (nuée)

Comme, indiqué plus haut, les Pères grecs des premiers siècles de l'Eglise et les Conciles christologiques de Nicée, Constantinople, Ephèse, Chalcédoine, etc. ont ignoré ces textes bibliques, y compris ceux du Nouveau Testament, comme étant pour eux prisonniers de la culture juive et incompatibles avec leurs propres fibres culturelles et philosophiques grecques.

Ces Pères grecs ont donc enseigné que « Jésus-Dieu » est descendu du ciel. Il est vrai que l'expression « descendu du ciel » figure dans le Nouveau Testament, mais c'est du langage inspiré des Livres bibliques tardifs dits « sapientiaux », par exemple le Livre des Proverbes. Il

faut interpréter ces mots « descendu du ciel » comme un langage imagé, pour parler du Christ comme on a parlé de la Sagesse, venue du ciel. Si on l'interprète « à la lettre », on décrit l'arrivée sur terre d'un « avatar », du genre de Krishna dans la mythologie hindoue, (presque d'un extra-terrestre) et on fait en Jésus, sortir Dieu de sa Transcendance. Et, ce faisant, on sort soi-même du monothéisme ...

Le célèbre Philon d'Alexandrie, juif érudit, contemporain du Christ et des Apôtres, voulant expliquer aux grecs païens ce qu'était le Dieu des Juifs, s'est servi du concept du *Logos* de la philosophie grecque, qui est une personnification-divinisation de l'harmonie de l'univers. Et il a dit qu'à côté du Dieu Un d'Abraham, il y a un *Logos*, qu'il a appelé « deutéros théos » = dieu N° 2.

Les Pères grecs de l'Eglise, plutôt que de lire et retenir St.Paul, ont trouvé ce *Logos* dans Philon d'Alexandrie, ils ont sauté sur l'aubaine et dit : Le Christ c'est le vrai *Logos* « deutéros théos » Dieu N°2. en grec, et Tertullien, Père de l'Eglise latine, écrivant en latin, (vers 170/180) l'a appelé « *deum secundum* ». C'est même lui, dit-on, qui est l'inventeur du mot *trinitas* = trinité, mais avec une signification totalement différente de celle adoptée ensuite par la doctrine chrétienne traditionnelle. En effet, c'est ce même Tertullien qui a précisé qu'il s'agissait d'une « *trinitas* » de trois « *persona* ». Or, à l'époque, « *persona* » signifiait le « *masque de l'acteur* », ce qui ne montre de lui qu'une apparence, un rôle joué, et nullement sa « *personne* », c'est-à-dire son « être » personnel véritable. Lorsqu'au long des siècles le mot « *persona* » changeant de sens a été traduit par « *personne, individu* », la formule de Tertullien nous a fait sortir du monothéisme !

Mais, on comprend que les Juifs de l'époque, et les évêques chrétiens de provenance juive en sautaient en l'air d'horreur. Les Juifs voyaient là une confirmation au bon droit de leur opposition à ce Messie-là et, comme déjà dit plus haut, les évêques chrétiens de provenance juive ont décliné l'invitation de participer au Concile de Nicée en 325 (dont la tradition chrétienne garde le Credo du même nom). Ils auraient voté contre....et à Nicée, Constantin voulait l'unanimité contre Arius... ! Or, à cette époque, ce que l'empereur voulait n'était guère discutable ...

En fait, l'opposition entre cette formulation de la divinité en Jésus-Christ et l'enseignement textuel du Nouveau Testament correspondait à un fossé culturel et sémantique entre les modes de pensée grecs des premiers Pères de l'Eglise et les fibres spirituelles des premiers rédacteurs juifs de ce Nouveau Testament. Soucieux de respecter la tradition établie par les Conciles, les siècles suivants de chrétienté ont perpétué ces clivages. Mais si, aujourd'hui, un Juif examine le problème au fond, il serait bon qu'il retienne ce que disent non pas la tradition dévoyée, mais les textes du Nouveau Testament. Des auteurs chrétiens contemporains ont commencé à réintroduire leur interprétation selon les fibres hébraïques. Citons par exemple le Père Frédéric Marlière :

« En clair, et bien que Jésus-Christ soit « venu parmi nous », en notre horizontalité existentielle, ce n'est pas le Verbe, rigoureusement parlant, qui est descendu dans sa nature humaine, mais c'est elle (en sa réalité ontologique) qui a été élevée à la verticalité divine. L'incarnation est donc une assumption qui exalte la nature humaine à un tel point de perfection qu'elle en est divinisée. (livre : "Et leurs yeux s'ouvrirent" p. 234)

Ce texte du Père Marlière colle exactement à la christologie de l'évangéliste Luc et de l'apôtre Paul. Celui-ci, apporte dans ces versets déjà cités de l'Épître aux Colossiens (chap 1 : 19 et chap.2 : 9 – cf p 92) deux précisions capitales concernant l'initiative de Dieu de faire habiter sa *Shekhina* en Jésus :

Paul précise qu'elle habite en Jésus « corporellement ». Ceci souligne que Jésus n'est pas une âme-Dieu dans un corps-homme, mais que la *Shekhina* divine investit la totalité de la personne de Jésus. S'il n'en était pas ainsi, Jésus serait un « avatar » à l'image des manifestations terrestres des dieux de l'Olympe ou du Krishna de la mythologie hindoue. Jésus, lui, est une

« incarnation » vraie de Dieu, par *Shekhina*. C'est parce que celle-ci concerne son « corps » aussi, que ce corps est appelé à la résurrection. Pour Krishna, purement dieu-âme et esprit dans un corps purement humain et temporaire, il n'est pas question de résurrection ! Un dieu n'a que faire d'un corps d'homme dans le Panthéon des dieux !

Lorsque Paul, comme indiqué plus haut, précise également que la *Shekhina* habite Jésus « en plénitude », il signifie que l'Incarnation en Jésus rejoint ce qui est dit d'Adam au livre de la Genèse. Paul, d'ailleurs, qualifie Jésus de « Dernier Adam » (1 Corinthiens 15. 45) et dans ce rapprochement, ce qui distingue le « Premier Adam » du « Dernier Adam », c'est finalement qu'en ce dernier, l'investissement de la *Shekhina* est « en plénitude ». C'est cela qui fait du Christ le Prototype de l'Homme Nouveau prêt à être non seulement à l'image, mais réellement et pleinement selon la ressemblance de Dieu.

Si les grands Conciles ont posé comme fondement de la foi chrétienne que Jésus est « *vrai Dieu et vrai homme* », encore faut-il discerner comment on doit comprendre cette formule :

- Soit selon le mode de pensée grec, tel que l'a retenu l'immense majorité des chrétiens aujourd'hui encore, c'est à dire, en fait, comme un « avatar » divin (« vrai Dieu par son esprit-âme et vrai homme par son corps »), ce qui légitime le refus juif de reconnaître un tel Messie,
- Soit selon les fibres spirituelles hébraïques du Nouveau Testament, c'est à dire comme le résultat d'une *Shékhina* manifestée en plénitude dans la totalité de la personne de Jésus, esprit, âme et corps. C'est, à notre avis, cette dernière acception de l'Incarnation qui correspond à la pensée de culture hébraïque de tout le Nouveau Testament.

Il reste à répondre à la deuxième objection de Herschel MATT : Le Messie est-il venu ?

Le rabbin H. MATT conteste que le Messie soit « venu ». Ce refus est respectable, bien sûr. La motivation d'un tel refus juif est généralement que le désordre, la violence, le mal subsistant sur la terre depuis 20 siècles attestent que l'ère messianique n'est pas encore commencée, puisque les Prophètes ont décrit le Messie attendu comme l'envoyé de Dieu qui vient établir l'ordre et l'harmonie au sein de toute la création : le juif attend donc la résurrection des morts, le rassemblement de tout Israël sur sa terre, la reconstruction du Temple de Jérusalem, le jugement définitif, la véritable communauté humaine, en un mot, l'établissement du Royaume et de la Royauté de Dieu sur terre. Des auteurs du Talmud ont même ajouté que ce Messie serait alors habilité à modifier totalement la Loi.

Face au chrétien qui affirme que le Messie est venu, le juif doit-il insister sur le fait qu'il ne l'est pas ? Comment le christianisme peut-il répondre à ce défi ?

Non pas en rejetant comme inexacte la description juive de l'ère messianique, car il partage cette vision.

Certainement pas non plus en soutenant que cet accomplissement messianique est d'actualité ! Mais il est plutôt devant cette question du judaïsme : si une deuxième venue du Messie est nécessaire, quel était donc le but et le sens de la première il y a 2000 ans ?

La réponse chrétienne est qu'en la matière, la motivation juive confond l'ère messianique et la Parousie-fin du monde, du moins de ce monde-ci.

C'est cette Parousie et non le début de l'ère messianique que les Prophètes ont décrit comme le retour de l'harmonie, notamment Isaïe :

“Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira ...” (Isaïe 11. 6)

Jésus, qui a initié en sa personne le début de l'ère messianique, a bien prévenu ses disciples que ce serait, au contraire, un temps de tribulations majeures et de grande détresse sur toute la terre :

“...on se dressera nation contre nation et royaume contre royaume, il y aura en divers endroits des famines et des tremblements de terre. Et tout cela sera le commencement des douleurs de l'enfantement ... alors un grand nombre succomberont. Ils se livreront les uns les autres, ils se haïront entre eux ... De faux prophètes surgiront en foule et égarent beaucoup d'hommes ... mais celui qui tiendra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ...”
(Matthieu 24. 7 et ss.)

Le temps de l'harmonie générale ne viendra qu'après (... à la fin), c'est à dire lors du retour, cette fois en gloire du Messie, selon la foi chrétienne, et lors de la venue du Messie selon la foi juive. Alors seulement se lèvera l'aube de l'harmonie.

C'est sans doute sur cette venue ou non du Messie en la personne de Jésus de Nazareth que le malentendu est le plus patent et total entre les fois juive et chrétienne. Il y a cependant une possible vision commune entre les deux communautés. Elle est ouverte par l'enseignement de nombreux maîtres d'Israël qui ont discerné deux Messies, l'un « fils de Joseph », Messie envoyé au contact des nations païennes, qui est finalement souffrant et vaincu, l'autre « fils de Juda » auquel est confiée l'exemplarité du Peuple Elu, et qui conduira à l'harmonie globale du monde. Il apparaît bien que pour le judaïsme comme pour le christianisme l'ère messianique est partagée en deux séquences totalement différentes, la première marquée, pour reprendre l'expression de St. Paul, par les « douleurs de l'enfantement » (Romains 8. 22) différente de la seconde. Cette seconde est encore à venir dans ses manifestations visibles ...

Pourquoi y a-t-il deux séquences ? Nous avons déjà répondu plus haut à cette question lorsque nous avons distingué la Justification et le Salut.

Les conséquences de la Transgression originelle de l'homme devaient être d'abord effacées sur le « sol maudit » et dans la « tunique de peau » par une première mission messianique réparatrice et expiatoire, dans l'obéissance et l'humilité, effaçant la désobéissance et l'orgueil du premier couple humain. Ce fut la mission, la pré-mission pourrait-on dire, du Messie souffrant dont parle aussi le prophète Isaïe (chap.53). Et, facteur essentiel, la mort devait être vaincue et éliminée par le miracle de la résurrection ré-ouvrant à l'humanité l'accès au Jardin de l'Eden. C'est là le long et complexe processus de la Justification dont nous reparlerons plus loin de façon précise au chap.15, qui précède et débouche sur la Vie Eternelle-Salut en Dieu.

La deuxième venue du Messie, celui-là de Gloire et triomphant, a été initiée en Jésus ressuscité au matin de Pâque. Elle se trouve désormais manifestée pleinement au bénéfice de l'humanité tout entière qui est ainsi appelée elle aussi à la résurrection et à la ré-intégration dans le Jardin de l'Eden retrouvé, au-delà de la mort biologique, vaincue mais après avoir été franchie.

Cet « au-delà de la mort » a bien été compris par Paul lorsqu'il écrit : « nous avons été sauvés, mais c'est en espérance » (Rom 8.24).

L'Alliance « Une », et multiforme

H. MATT

Mais qu'en est-il de ceux qui, au sein des nations se sentant attirés par cette lumière et cet exemple, ont immédiatement souhaité rejeter les idolâtries et immoralités du paganisme pour accueillir, sans plus attendre, « le joug du royaume des cieux » et « demeurer dans la voie du Seigneur » ? Une telle évolution était-elle possible, un tel pas était-il permis ? On trouve de claires indications - pour une part, dans les Ecritures hébraïques et, en des proportions plus grandes, dans le Nouveau Testament et les écrits qui lui sont contemporains - qu'il était non seulement possible et autorisé à des non-Israélites de s'adjoindre à la Communauté d'Alliance d'Israël, mais que beaucoup le faisaient effectivement (Il est prouvé qu'à certains moments, des efforts missionnaires ont même été entrepris par les juifs). En fait, selon les estimations - peut-être exagérées - de certains historiens, il y a eu jusqu'à 10 % des habitants de l'Empire romain qui étaient juifs !

Se convertir au judaïsme, ne se bornait pas uniquement, toutefois, à affirmer sa foi personnelle en YHVH, seul Vrai Dieu d'Israël, mais impliquait de devenir membre du Peuple d'Israël et d'accepter la discipline de tout le régime de sainteté de vie qui était celui d'Israël, ce qui incluait la circoncision, la kashrut, le shabbat, etc... Tous ceux qui se sont sentis attirés par la lumière de la Torah n'ont pas éprouvé la capacité de prendre un engagement aussi complet. C'est ainsi qu'il arriva, vers le tournant de notre ère, qu'à ceux qui devenaient pleinement membres de la Maison d'Israël, vinrent s'en ajouter d'autres en nombre considérable, qui, renonçant à leurs modes de vie païens, devenaient des « craignant-Dieu ». Mais, bien que l'on ait pu évaluer à des centaines de milliers ceux qui s'approchèrent du judaïsme de l'une ou l'autre de ces façons - soit par une conversion complète, soit en acceptant quelque chose de moindre - ils n'en constituaient pas moins, évidemment, seulement une petite part de l'humanité.

Ce que proclame la foi chrétienne est qu'à ce tournant de l'histoire - il y a environ deux mille ans - le même Unique Vrai Dieu, qui s'était depuis longtemps révélé au Peuple d'Israël, prit la décision - ou avait pu la prendre depuis longtemps - de se révéler dans « l'Événement du Christ », établissant ainsi la « Nouvelle Alliance ». C'est à travers cette « Nouvelle Alliance », établie dans le Christ que - selon la foi chrétienne -, Dieu a désormais rendu accessibles à toute l'humanité sa parole et ses voies, son amour et son pardon, le salut et la rédemption véritable

C.OE.U.R.

Nous partageons cette analyse d'H. MATT. Il est vrai que la grande majorité des « pagano-chrétiens » venus au Christianisme à l'appel de l'apôtre Paul prêchant dans les synagogues de la diaspora, étaient des « craignant-Dieu » convertis au Dieu Un d'Abraham, et priant à la synagogue locale avec les fidèles juifs. Ces « pagano-juifs » nouveaux venus restaient non soumis à toutes les observances de Moïse. Devenant « pagano-chrétiens » à l'appel de Paul, ils sont donc devenus des « Christiani » sans devenir préalablement Juifs.

Ceci veut dire qu'ils avaient été admis dans un premier temps au sein du monothéisme juif, sans devenir juifs. Leur Torah était une version allégée de la Torah juive. Cet allègement consenti aux « pagano-juifs » par les responsables des synagogues juives leur a été ensuite maintenu une fois devenus « pagano-chrétiens » par l'Eglise-mère lors du premier Concile de Jérusalem au printemps 51 (Actes 15). Le Judaïsme de cette époque a donc montré une souplesse remarquable

dans le vécu de la foi, pour privilégier l'essentiel, c'est-à-dire la conversion au Dieu Un d'Abraham. Et l'Eglise de la première génération a fait de même. Pourquoi, alors tant de rigidité par la suite pour considérer ce qui est « essentiel » dans le Judaïsme et le Christianisme ?

H. MATT

Comment un juif croyant peut-il répondre à cette affirmation chrétienne centrale que Dieu a décidé en Jésus d'étendre l'Alliance, et une Alliance modifiée, à l'ensemble de l'humanité ?

Il peut paraître évident qu'un juif, comme tel, ne puisse pas retenir ce qui, pour le christianisme, est vérité. Les textes et la tradition de la Torah lui apprennent que l'Alliance de Dieu avec Israël est irrévocable ; l'appropriation personnelle qu'il fait des événements centraux du passé de son peuple (il expérimente sans cesse la libération de l'esclavage, reçoit sans cesse la Torah) lui permet de savoir que cette Alliance est vraie ; son expérience quotidienne personnelle, lui fait savoir que cette Alliance est suffisante. Ce que les Chrétiens proclament comme advenu dans le Christ, les juifs l'avaient déjà accueilli plus de deux mille ans avant que le Christ proclamé par les chrétiens n'apparaisse. Le Christ ne correspond à aucune attente du Juif. Comment alors un juif pourrait-il reconnaître la validité du message chrétien ?

Et cependant, est-il impossible à un juif croyant d'admettre que ce qui, pour un juif n'est pas nouveau - même si cela le concerne - puisse contenir une certaine nouveauté lorsque d'autres en sont destinataires ? Est-il impossible à un juif d'accepter, conformément aux enseignements de Rosenzweig et Herberg, qu'une forme nouvelle de l'Alliance que Dieu a conclue avec Israël soit maintenant rendue accessible au reste de l'humanité ? Cette nouvelle (forme de l'unique) Alliance serait établie avec le même unique Dieu d'Israël ; ceux qui y entreraient en acceptant le Christ (personnification unique d'Israël) se trouveraient par là, en lien avec le Peuple d'Israël, tout en constituant une forme d'Israël « dénationalisée », non reliée au peuple, indépendante de sa particularité (Les chrétiens se désignent parfois comme le « Nouvel Israël » ou « l'Israël spirituel »). Le rôle de ce nouvel Israël (nouveau rameau) serait d'aller jusqu'aux extrémités de la terre pour répandre la Nouvelle Alliance (sa nouvelle forme) - la Torah dénationalisée du Seigneur - et donc, dans le Christ, d'amener tout le genre humain au Dieu d'Israël. Le rôle du peuple d'Israël des origines (« Israël selon la chair ») serait de continuer d'être une identité à part, marquée par une séparation sainte, en demeurant fidèle à l'Alliance (la forme d'Alliance) originelle, et en continuant de servir de modèle vivant de communauté sainte : une communauté de droiture et de justice, d'amour et de compassion véritables.

C.OE.U.R.

La présentation du Christianisme comme “nouvelle forme” de l'Alliance par Rosenzweig et Herberg est très acceptable comme base de meilleure compréhension entre les deux communautés. Mais l'insistance juive à qualifier le Christ, dans la pensée chrétienne, comme “personnification unique d'Israël” ne correspond plus à l'état d'esprit de la majorité des chrétiens d'aujourd'hui. Sans doute y a-t-il eu du vrai dans ce sens au cours des premiers siècles de chrétienté où la Première Alliance était lue et sa finalité annexée par l'Eglise en une typologie impitoyable qui récupérait tout Israël au profit d'un christocentrisme radical. Là aussi, nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Ne faisons pas des erreurs de jadis, largement reconnues et désavouées par l'Eglise contemporaine, un obstacle au dialogue qui commence timidement de nos jours.

Là encore on peut s'étonner des hésitations d'H. MATT à admettre que puissent co-exister plusieurs formes de foi dans le même « Dieu Un », sans que ces formes se regardent comme étrangères, voire hostiles l'une à l'autre. Le Judaïsme du début de l'ère chrétienne admettait bien des prosélytes « craignant-Dieu » au sein de leurs synagogues. Pourquoi cette épuration radicale au profit du seul courant pharisien à Yavné et depuis ?

C'est là une question que H. MATT et le Judaïsme contemporain n'abordent pas : à quelles conditions, la souplesse d'accueil et de conception de « l'essentiel » des Synagogues de jadis pourrait elle revivre aujourd'hui ? Voilà une question dont il faut débattre si l'on veut parler d'un vrai dialogue entre les deux Confessions.

L'établissement de relations pacifiques entre Judaïsme et Christianisme depuis la Shoah est, certes une immense avancée, mais si l'on prend au sérieux les évolutions des intégrismes violents et revanchards, qui se développent dans le monde actuel, ladite avancée demeure fragile

...

Les deux formes de l'Unique Alliance sont-elles incompatibles ?

H. MATT

Ici se situe la clef de ce mystère phénomène de similitudes et de différences fondamentales qui existent entre le christianisme et le judaïsme. Un examen attentif permet de constater que toutes les différences véritables qui existent entre eux (différences majeures ou mineures, évidentes ou subtiles) dérivent fondamentalement de leur diversité de rôles dans le dessein de Dieu, et de leur différence de situation dans le monde.

Un ensemble fondamental de différences dérive directement de la diversité de nature existant entre les deux instruments de la révélation : dans un cas, le Peuple d'Israël, garant de la Torah ; dans l'autre, la Personne du Christ, incarnation unique d'Israël et de la Torah. A travers ces instruments respectifs, le judaïsme et le christianisme affirment que Dieu a fait connaître sa parole, sa volonté et ses voies, les moyens dont il dispose et même sa présence insaisissable (« j'habiterai au sein d'Israël » ; « Dieu était dans le Christ »).

Dans les deux cas, les bénéficiaires de la révélation sont constitués en communauté, par cette révélation-même. Toutefois, la nature de la communauté, et la façon dont on y pénètre, varient de façons significatives. Dans le cas du judaïsme, les membres sont normalement nés dans la communauté de l'Alliance (à l'exception de convertis occasionnels) comme le sont aussi, par conséquent, leurs frères, leurs sœurs et leurs cousins. La communauté juive a donc une base ethnique ; ce sentiment très vif du « nous », est quasi familial ; le modèle de sainteté juive comporte en permanence une référence et une dimension corporatives. Dans le cas du christianisme, du fait que les membres de la communauté d'alliance s'identifient les uns aux autres et à Dieu dans la personne du Christ, l'identité religieuse, bien qu'elle soit aussi corporative, tend à être plus individualisée et privatisée - et le sont donc également la vie de prière, le sens du péché, le désir du pardon, la certitude du jugement et de l'amour de Dieu et la vision du salut.

Il en est de même aussi de l'espérance d'une vie après la mort. Pour le juif, c'est à travers la Torah que les fondements de cette espérance sont donnés au peuple d'Israël ; l'accomplissement de cette espérance est conçu comme un moyen de justification et de rédemption d'Israël ; et le lieu de cet accomplissement est identifié à la Terre (peut-être au sens large) d'Israël. (La vision des ossements desséchés du livre d'Ezéchiel se révèle extrêmement juste lorsqu'elle décrit la résurrection de quelques individus comme une image de la vie nouvelle du Peuple). Pour le chrétien, cette espérance - fondée dans la résurrection de la Personne du Christ - tend à mettre l'accent sur sa résurrection individuelle.

C.OE.U.R.

Certes, il est vrai que la relation du chrétien avec Dieu est plus "privatisée et individuelle" que ce n'est le cas dans le Judaïsme. Il y a dans l'esprit même de la Nouvelle Alliance une novation indiscutable sur ce point.

Dans son premier enseignement public, que mentionne l'Évangile, Jésus s'adressant à la Samaritaine (Jean 4) fait de chaque être humain non seulement un destinataire de l'Eau Vive (Esprit Saint) mais même une fontaine jaillissante de cette Eau Vive, c'est-à-dire un propagateur-dispensateur de cette Eau Vive dans son environnement de vie, jusque dans la vie éternelle. De plus Jésus déclare que le culte à rendre à Dieu désormais est « en esprit et en

vérité ... car Dieu est Esprit », non plus dans un temple, ni par la médiation d'un Sacerdote ministériel, car tout être humain est réputé sacerdotal. Et Jésus promet tout cela à cette femme qui n'est pas juive, et qui est de mœurs dissolue. C'est bien là une novation révolutionnaire dans des sens multiples : intériorisation, individualisation et internationalisation de l'Alliance et de la relation personnelle et intime de l'homme avec Dieu ; et, accès de tout homme de bonne volonté au pardon de Dieu. Le parcours ainsi tracé devant l'homme ne le désaxe en rien de ses devoirs terrestres d'ordre moral, mais ce parcours implique désormais une « métamorphose radicale » du Vieil Homme (individuel) en Homme Nouveau, qui implique, mais aussi transcende immensément, la seule « rectitude morale ».

Personne n'est en droit de dire que le Nouveau Testament incite à négliger les devoirs moraux de la vie présente au profit d'une vie future. Dans son discours dit du "jugement dernier" relaté par Matthieu (25 :31 & ss.), Jésus centre tous les critères d'admission dans le « Royaume des Cieux » sur le comportement moral de l'homme au milieu de ses semblables durant sa vie terrestre. Il n'y a même parmi ces critères aucune mention de théologie, de dogmes, d'observances, de « bondieuseries » d'aucune sorte. Mais, il faut bien comprendre que tout le comportement « moral » visé par Jésus, est celui d'après Pentecôte, c'est à dire qu'il est placé dans la mouvance indispensable de l'Esprit Saint-secours permanent – Eau Vive de Dieu. C'est en ce sens que ledit comportement moral est présenté par Jésus comme préparant l'homme et le qualifiant pour son accession à une « vie future » bienheureuse dans le Royaume.

Si la pratique chrétienne ultérieure a longtemps hypertrophié le souci de la fin des temps et de cette vie future, aux dépens des impératifs de la vie présente, c'était là une déviation contraire à l'esprit authentique du Nouveau Testament. Mais cette déviation provient aussi durant les premières générations chrétiennes de l'évaporation rapide de « l'effet-Pentecôte ». Tout cela est à interpréter prudemment car tout ce commentaire est fondé sur Matthieu 25 :31 ; or ce texte de Jésus vise les « nations ». Pour les bénéficiaires de la révélation initiée en Abraham les conditions de l'accès au salut seront plus exigeantes. Et cette exigence est évoquée par Jésus dans son discours des Béatitudes que l'on peut considérer comme étant une version des « Dix Paroles pour les temps de la fin ». Si dans la méditation et l'exigence de vie et de foi, on monte suffisamment haut, les querelles de position et de prétentions entre Juifs et Chrétiens deviennent dérisoires, parce que d'ordre surtout « culturel », et non spirituel !

Mais, il semble bien qu'une déviation symétrique soit intervenue dans le Judaïsme, ainsi que le signale le rabbin Léon Askénazi, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut , (pp.53-54) mais il faut le redire ici. Dans le Livre qui rassemble son œuvre ("La Parole et l'Ecrit" p. 334), il distingue, parmi les responsabilités qui incombent à Israël, celle qui concerne la vie de tous les jours (en hébreu : *hai*) sous le regard de Dieu, et celle qui vise « l'exigence pour la fin des temps » (hébreu : *qets*). Et il ajoute :

"...je veux dire par là que notre messianité n'est pas sincère. Nous en parlons, mais en fait nous ne croyons pas que notre devoir et notre responsabilité soient de faire que s'accomplisse le sens de l'histoire. Nous sommes plutôt les hommes de l'élan de cette histoire, que de la réalisation de ce que nous avons projeté dans cet élan".

Dans la ligne de cette messianité, que le rabbin L. Askénazi souligne comme passablement négligée par Israël, il faut rappeler, que la pédagogie de l'Eternel est évolutive. Comme nous l'avons déjà dit, il n'est pas exact que la révélation de la Torah a été complète dès l'origine au Sinaï. Il n'en a été donné alors que ce que le Peuple Elu pouvait assimiler en cet état d'enfance spirituelle où il était après sa sortie d'Egypte et qui a donné tant de soucis à Moïse durant les 40 ans du désert. Nous l'avons déjà mentionné également, le thème de la résurrection des morts, par exemple, n'a été révélé que très longtemps après (au 3^e. siècle avant l'ère nouvelle), et son développement a occasionné bien des péripéties entre clans juifs. C'est précisément parce que le Peuple Elu a trop circonscrit sa vocation selon le « *hai* » de la vie quotidienne, qu'il a négligé, et selon L. Askénazi néglige encore aujourd'hui, le « *qets* » de la fin des temps.

Or, c'est précisément cette préparation de la venue des temps de la fin qui est l'âme de la messianité. Et c'est le cœur de la foi chrétienne, que la conclusion de la Nouvelle Alliance en Jésus-Christ est justement axée sur la signification de la mort et de la résurrection des morts. Sans doute Israël dédaigne cette messianité de Jésus de Nazareth parce qu'il donne à l'ère messianique une finalité essentiellement terrestre (« *haï* »), alors que les morts ressuscités réabondent le Jardin de l'Eden dont Adam et Eve furent chassés pour prix de la Transgression et soumis désormais à la mort ... temporairement. Car l'Eternel, sanctionnant par la mort cette transgression, n'a pas retiré à l'Homme son privilège de vocation finale à la Vie Eternelle. Bien sûr, cette Nouvelle Alliance n'est pas une « autre » Alliance. C'est la Première et unique Alliance qui se poursuit, sous des formes renouvelées et qui ne sont pas elles aussi sans des péripéties historiques navrantes. La source en est principalement la division entre Judaïsme et Christianisme, celui-ci se coupant de ses racines, et celui-là compromettant la venue de ses fruits ...

Conceptions différentes de la LOI

H. MATT

Un deuxième ensemble de différences se rattache à « la Loi ». Ce mot « loi » comporte des sens différents, et si nous voulons évaluer les différences alléguées entre judaïsme et christianisme à l'égard de « la Loi », il importe d'opérer des distinctions entre eux.

Le mot loi, dans le sens de « loi rituelle » - kashrut, circoncision et shabbat, par exemple - qui sert à rappeler constamment l'Alliance que Dieu a établie avec son Peuple Israël, et permet de distinguer ce peuple des autres peuples de la terre, ne serait, bien évidemment, pas approprié pour désigner le Nouvel Israël qui doit rassembler tous les peuples. (Le mot « ot » - signe -, lorsqu'il est employé en lien avec la circoncision et le shabbat, et le mot « kadosh » - mis à part, parce que saint - lorsqu'il est employé en lien avec le shabbat et la kashrut, contiennent tous deux le sens de consécration, non seulement au sens habituel de sainteté, mais aussi dans le sens de préparation et de distinction. D'après cette première utilisation du terme « loi », il est, par conséquent, juste d'affirmer que « La Loi » établit une différence significative entre judaïsme et christianisme. (Le christianisme a, bien entendu, défini peu à peu son propre ensemble de lois rituelles qui servent à distinguer les chrétiens, des non-chrétiens).

C.OE.U.R.

Lorsque Israël se compare aux autres peuples et s'en distingue, il rend compte de son Election et il est dans la vérité biblique. Mais lorsque son comportement paraît indiquer que ce monopole de l'Election est interprété comme une supériorité sur les autres peuples, il oublie l'avertissement que Dieu lui a donné au départ lui rappelant qu'il n'a pas été choisi parce qu'il était le plus nombreux ni le meilleur des peuples.

Et lorsque le rabbin H. MATT met en avant la « sainteté » du Peuple d'Israël pour le distinguer du Peuple Chrétien-Nouvel Israël, comme si ce dernier n'était qu'une quelconque nation-goy parmi les autres composant l'humanité, il nie l'identité de ce Nouvel Israël au nom de l'identité du Peuple Elu-Israël. Certes, le rabbin pourrait valablement dire que ce serait là justice et renvoi de l'ascenseur ... ! Mais, si c'est bien ce que le rabbin H. MATT laisse transparaître entre les lignes, il serait triste, que Judaïsme et Christianisme ne puissent encore et toujours établir chacun leur identité propre qu'en niant ou récupérant celle de l'autre. Le monde païen de notre siècle a tant besoin de leur part d'un témoignage positif convergent, sinon commun...

De plus, nulle part dans ce texte du rabbin H. MATT on ne trouve un rappel de la vocation d'Israël qui soit nettement autre chose que le souci de maintenir son identité. ... A vrai dire, entre chrétiens, il a fallu les drames de l'histoire contemporaine pour que les diverses Eglises, celle de Rome notamment, commencent à émerger de leurs querelles identitaires, dans une amorce de cheminement œcuménique. On était alors loin de la vocation et du commandement d'amour fraternel donné par Jésus.

Mais, il y a une autre remarque à faire concernant l'importance identitaire attachée par le Judaïsme à la loi « rituelle » (Kashrut, circoncision, et à la plupart des mitsvot). Il est parfaitement logique qu'Israël y attache une importance majeure, puisque comme le dit le rabbin L. Askénazi, la foi juive est surtout orientée vers les impératifs de la vie quotidienne (*hai*) dans la fidélité à l'Alliance du Sinaï. Mais Paul, l'apôtre des Gentils, a perçu, qu'en Jésus Christ

ressuscité, la vocation des chrétiens était surtout tendue vers la préparation des temps de la fin (*qets*). Il parlait de l'intuition que par leur foi en Jésus-Christ et par la grâce de Dieu, les païens sur toute la planète étaient à la fois intégrés par adoption (ou greffe) dans l'Alliance, et admis « en espérance » dans le Royaume des cieux dès cette vie terrestre, pour une vie éternelle.

L'apôtre a donc pris l'initiative de dispenser de toute loi rituelle de ce genre les païens venus au Christ. Ce faisant, il était dans la logique du Nouveau Testament de rendre à Dieu un culte en esprit et en vérité. Si l'Eglise de l'histoire, comme le note le rabbin H. MATT, a elle-même défini son propre ensemble de lois rituelles, cela répond sans doute à des nécessités variées liées aux temps, aux lieux et aux cultures, aux habitudes ancestrales ... et à la difficulté de comprendre d'emblée ce que signifie ce culte « en esprit et en vérité ».

Et, de fait, la Chrétienté a rétabli des temples et des sacerdoce ministériels après la destruction du Temple de Jérusalem en l'an 70. Or, nous l'avons rappelé plus haut, répétons-le ici, Jésus avait dit à la Samaritaine :

« ...l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne (Garizim) ni à Jérusalem que vous adorerez le Père ... Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ... Dieu est esprit »
(Jean 4. 21)

H. MATT

En ce qui concerne la loi, au sens de « loi morale », les deux types de foi s'accordent pour affirmer son caractère essentiel à une vie de sainteté. Cependant, il est souvent affirmé que, dans leur façon d'aborder la loi morale, les deux types de foi se montrent radicalement différents.

Le judaïsme - dit-on - se caractérise par le fait de souligner la crainte que l'homme doit avoir du châtiement, du fait de son échec constant à se conformer aux « tu feras » et aux « tu ne feras pas », inlassablement répétés ; ce judaïsme, dit-on aussi, est donc tourmenté par la funeste préoccupation d'une « moralité livresque », faite de droits et de devoirs, et par une casuistique de détails relatifs au permis et au défendu. Par un contraste pénétrant - dit-on toujours - l'insistance chrétienne porte sur l'amour : l'amour de Dieu pour l'homme, celui de l'homme pour Dieu, et celui de l'homme pour autrui. Pour une grande part, une telle opposition est ridiculement (et indélicatement !) fautive. D'une part, les Ecritures hébraïques contiennent aussi des quantités de passages qui concernent cet amour en trois directions ! En fait, l'origine de l'enseignement chrétien sur l'amour se trouve précisément dans les Ecritures juives !. D'autre part, le Nouveau Testament insiste fortement sur certains « tu feras » et « tu ne feras pas », pour souligner, au moins aussi fortement que le fait le judaïsme, leur caractère absolu et obligatoire, ainsi que les dures conséquences de leur violation ou de leur mauvaise réalisation. De plus l'une des branches principales du christianisme se caractérise par un ensemble de lois canoniques très développé et par toute une tradition d'interprétation casuistique.

En ce qui concerne la loi au sens de « légalisme » - il est parfois affirmé que l'insistance du judaïsme - à la fois dans le domaine de la loi rituelle et de la loi morale - porte sur une adhésion stricte à la seule lettre de la loi, une observation pointilleuse de choses secondaires, une réalisation machinale et automatique ; ceci par opposition avec une insistance chrétienne sur l'esprit de la loi et sur une intériorité respectueuse. Cette soi-disant différence, comme la précédente, est fondamentalement fautive ; elle constitue même davantage une caricature du judaïsme qu'elle n'en est une caractéristique. Dans ses principes généraux, le judaïsme insiste sur l'importance de la kavanah, c'est-à-dire de l'orientation du cœur vers l'accomplissement amoureux des commandements divins et la joyeuse réalisation de la volonté de Dieu. Sur le plan de la pratique, les chrétiens connaissent sans doute - tout comme les juifs - le danger d'une prière mécanique et les rites devenus routiniers

Il est encore un sens du mot « loi » sur lequel judaïsme et christianisme sont sensés différer : la loi au sens de « justice sociale », de « loi et ordre ». Y a-t-il un fondement à l'opinion largement répandue selon laquelle le judaïsme juge de la stabilité et de la viabilité d'un ordre social en fonction

de la loi, prise à elle seule, tandis que le christianisme considère comme suffisante la simple pratique de l'amour parmi ses membres ? En ce qui concerne le christianisme, il est vrai, une fois encore, que les premiers chrétiens, persuadés du retour imminent du Christ, et de la dissolution que le Messie opérerait de tout gouvernement humain, pouvaient se permettre, sur un court laps de temps, de « rendre à César ce qui était à César », en se préoccupant seulement de l'annonce de l'Évangile et en dépendant des ressources de leur communauté d'amour. Au fur et à mesure qu'a diminué l'espérance d'un prompt retour, les chrétiens en sont, malgré tout, venus à accepter la nécessité d'un gouvernement et d'une justice exécutive qui aient un fondement solide.

C.OE.U.R.

Oui, ce que dit le rabbin H. MATT est vrai : cette perspective chrétienne d'un retour proche du Christ n'a pas duré longtemps. Par exemple lorsque l'empereur Constantin a reconnu officiellement l'Église, il a soumis celle-ci à ses propres lois. Il n'y a donc plus dans ce genre de problème de différence nette entre judaïsme et christianisme. Et l'État d'Israël depuis 1948 expérimente qu'il y a un abîme entre une morale inscrite dans la Loi de l'Alliance et les impératifs de la gestion d'un état moderne parmi les autres nations, dans la violence et l'anarchie contemporaine.

Le Péché Originel

H. MATT

Une autre question constitutive, dit-on souvent, de la différence capitale qui existe entre judaïsme et christianisme, est la croyance dans le péché originel. Le christianisme est, - dit-on - pessimiste par nature sur la question de l'être humain, parce qu'il estime, et même souligne, que tous les êtres humains subissent le poids et la souillure du péché originel d'Adam et d'Eve et sont, par conséquent, sous l'esclavage du péché. Le judaïsme, en refusant cette doctrine - dit-on aussi - demeure, par nature, optimiste.

Jusqu'à quel point cette opposition est-elle juste ?

On ne peut nier le fait que certaines formulations chrétiennes de la doctrine du péché originel dépeignent véritablement tout être humain comme voué au péché. D'autres formulations opèrent toutefois une distinction significative : aucun être humain n'éprouve, théoriquement le besoin de pécher ; mais, en pratique, tous les êtres humains que nous connaissons pèchent. Chaque moment de la vie se présente à l'homme avec la possibilité théorique d'éviter le péché ; cette possibilité s'avère, toutefois, une « possibilité impossible ». Que le christianisme authentique opère ou non cette distinction, il est certain que le judaïsme authentique la fait : puisque tout homme est à l'image de Dieu, chacun est doté d'une réelle liberté de choisir entre le bien et le mal, c'est-à-dire d'éviter le péché : en réalité, toutefois, « il n'est pas d'homme juste sur toute la face de la terre qui vive et ne pèche pas », et « le cœur de l'homme incline vers le mal dès sa jeunesse, ce n'est que mal tout au long du jour (ou, chaque jour) ». Ainsi que l'explique Buber, chacun pèche « non parce que, mais comme Adam a péché ».

L'insistance sur cette « inclination au mal » (yezer hara), sur sa puissance, sa constance, son universalisme et son omniprésence, son caractère insidieux, a été très importante dans la tradition juive, même si dans l'enseignement juif contemporain, ceci est souvent méprisé et, consciemment ou inconsciemment, largement censuré. Et cependant, malgré toute son insistance sur le yezer hara, le judaïsme n'a pas succombé au désespoir au sujet de l'humanité - parce qu'il a souligné que l'humanité n'est pas dans l'obligation de succomber au yezer hara ! -. Le judaïsme a enseigné que le même Seigneur qui a créé chez l'homme la tentation du mal a pourvu Israël de l'antidote contre cette tentation: la Torah. Grâce à la Torah, l'inclination humaine au bien (yezer hatov) peut se trouver nourrie et fortifiée. Grâce à la Torah, la personne peut, non seulement apprendre ce qui est bon, mais être fortifiée pour l'accomplir. La vie dans la sainteté et la droiture - les bonnes actions faites avec une intention pure - bien qu'elle ne soit pas garantie par l'étude de la Torah, demeure, en principe, une possibilité véritable.

Grâce à la Torah, qui ne contient pas seulement la parole de Dieu, mais en contient la présence et procure la force qu'il donne, les hommes peuvent être délivrés de la puissance qui les incline vers le péché. Et même si quelqu'un succombe momentanément au yezer hara, il peut - en se servant des ressources de la Torah - se retourner vers Dieu dans le repentir (t'shuvah) ; et s'étant vraiment repenti, il est purifié du péché et le pardon lui est accordé.

C.OE.U.R.

Le Judaïsme considère la désobéissance d'Adam et d'Eve comme un incident de parcours mineur, qui a certes éloigné l'homme de Dieu mais non Dieu de l'homme. L'exégèse biblique par

le Judaïsme est décidément bizarre. Il lui arrive de tirer d'un mot apparemment anodin des conséquences cosmiques. Et en cette matière, le livre de la Genèse offre une profusion énorme de précisions sur les répercussions catastrophiques de cette révolte de l'homme des origines, mais pour le Judaïsme, c'est peu de choses, cela ne trouble pas sensiblement le déroulement du Plan de Dieu !

Or, voici ce qui apparaît dans la Genèse comme conséquences de cette transgression originelle :

« j'ai pris peur , car j'étais nu et je me suis caché »
(Genèse 3.10)

dit Adam à Dieu qui l'appelle. Cette nudité fondamentale n'est pas seulement corporelle et superficielle. C'est tout l'être d'Adam (et d'Eve) qui est dégradé, « l'image de Dieu » n'est pas effacée mais devient à jamais incapable de lui devenir « ressemblante ». Le corps d'Adam et Eve, tiré de la poussière du sol de lumière au Sixième Jour de la Création, s'est-il volatilisé ? Le texte ne le dit pas, mais le fait est que Adam se sent « nu »

Dieu dit au serpent :

« Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les bestiaux et toutes les bêtes des champs ... »
(Genèse 3.14)

Le serpent est maudit parmi tous les vivants sur lesquels Adam avait jusque là pouvoir, ayant reçu la mission de "nommer" chacun (Genèse 2. 19-20). Les rôles sont maintenant inversés, C'est ce vivant-Serpent qui a pouvoir sur Adam (et Eve).

Et ce pouvoir maléfique va être durable. Dieu parle au Serpent de sa descendance et de celle de la femme :

« Je mettrai l'hostilité entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci te meurtrira la tête et toi tu la meurtriras au talon ». (Genèse 3.15)

Des jeux de mots variés sont visibles à la fin du verset. La « tête », (racine en hébreu : *Rosh*) du Serpent peut être comprise comme « principe », donc en l'espèce est suggéré : « le principe du Mal ». qui sera meurtri. Nous ne sommes pas là devant un événement d'ordre « moral », mais « métaphysico-spirituel » Autre jeu de mot : « talon », (en hébreu racine *akev*) : correspondent à cette racine des dérivés multiples qui signifient aussi : *pas, trace, embuscade, saisir par le talon , supplanter, tromper, retenir, retarder, empêcher, pervers, trompeur, etc.*

Comment passer sous silence que cela laisse entendre qu'entre la descendance du Serpent et celle de la femme, c'est désormais non pas une certaine inclination au mal possible (comme le suggérait la présence au milieu du « Jardin » de l'arbre de la connaissance du bien et du mal), mais qu'il s'agit d'une guerre permanente et violente, avec une hypothèque consentie au Serpent par Adam-Eve sur leur personne et s'étendant, au dire même de Dieu, à la descendance...

De plus, pourquoi Dieu dit-il que la « tête-principe » du Serpent sera meurtrie par la descendance de la femme et non pas par la descendance du couple Adam et Eve ? C'est là, à notre sens, un sous-entendu capital : la « tête-principe » du serpent sera un jour meurtrie par la descendance d'une femme et non celle d'un couple humain, ... ce qui annoncerait la conception virginale du Messie.

La dégradation physique du corps humain va se traduire de plusieurs manières : par les enfantements pénibles de la femme, et par une domination de l'homme sur la femme. (Genèse 3.16)

« Le sol sera maudit à cause de toi ». Il en résultera que l'homme n'en tirera son pain qu'avec peine et de façon aléatoire. (Genèse 3.17)

Mais cette dégradation physique conduit également à la mort biologique, pour le couple Adam-Eve et tous leurs descendants jusqu'à nous. C'est ce que précise le texte :

« Le Seigneur Dieu l'expulsa du Jardin de l'Eden ... et Il mit à l'orient du Jardin de l'Eden les Chérubins qui agitent une épée flamboyante pour garder le chemin de l'arbre de vie »
(Genèse 3 .24-25)

Remarque

Selon un parallélisme qui n'est pas fortuit, au matin de Pâque, devant le tombeau vide du Christ, deux hommes en vêtements étincelants accueillent les femmes et leur disent : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est pas ici, il est ressuscité... » (Luc 24. 5-6)

L'Evangile de Jean (20. 12) précise que sont là au tombeau vide deux anges vêtus de blanc. Marc écrit qu'il s'agit d'un jeune homme vêtu d'une robe blanche (16. 5). Matthieu parle d'un ange descendu du ciel, dont l'aspect est comme l'éclair et le vêtement blanc comme la neige ... Ce sont les chérubins de la Genèse qui ne barrent plus de l'épée flamboyante le chemin de l'arbre de vie. Au contraire, ils annoncent qu'en Christ la résurrection est accomplie et désormais ré-ouverte la voie vers la vie éternelle.

Il faut considérer encore d'autres conséquences cosmiques et catastrophiques de la Transgression: on peut penser qu'étant chassés du Jardin de l'Eden, Adam et Eve vont devoir vivre dans l'environnement des « champs » où sont les animaux. Ils ne bénéficient donc plus de la proximité des quatre fleuves qui sont mentionnés en Genèse 2.10 à 14, dont on peut penser qu'ils n'étaient pas là comme simples ornements et agréments du Jardin de l'Eden, mais comme sources et structures de vie. (le chiffre 4 n'est pas n'importe lequel dans la pensée juive, dans l'Ecriture Sainte ... et même dans la science astro-physique moderne !)

Les animaux créés au départ herbivores, deviennent par la suite pour la plupart carnivores : force est de reconnaître qu'il existe une « chaîne alimentaire » où, à chaque niveau, existent des prédateurs vis-à-vis du niveau inférieur. Dans cette chaîne, la mort et le carnage sont à chaque échelon. Si l'Eternel était l'auteur de cela, aurait-il pu dire au terme du Sixième Jour :

« ... voici, cela était très bon ... » (Genèse 1. 31)

Est-il raisonnable d'imaginer et défendable de dire, que ce désaxement fondamental (métaphysique, ontologique, cosmique, biologique, zoologique, psychologique, spirituel, etc ...) de la Création par rapport à celle qui était sortie « très bonne » de cette même Parole du Créateur au terme du Sixième Jour, puisse être réparé par la seule obéissance de l'Homme aux préceptes d'une Loi morale quelle qu'elle soit ? Est-ce qu'il n'est pas plus raisonnable de penser qu'il fallait un acte de la miséricorde gratuite de Dieu, une intervention directe de sa part pour la « re-Création » de cette création fondamentalement abîmée... et de la « re-création » d'un « Homme Nouveau » susceptible, lui et la descendance humaine, d'émerger du pouvoir de la mort. Ce n'est pas là, contrairement au propos de H. MATT, être « pessimiste », c'est au contraire mettre son espérance en une perspective de Résurrection-Salut-Vie Eternelle enthousiasmante, même si elle est soumise à des processus qui sont le mystère de Dieu.

Car, il y a, à cet égard, un dernier point capital à soulever dans le texte de la Genèse. Avant de les chasser hors du Jardin de l'Eden ... :

« Le Seigneur fit pour Adam et sa femme des tuniques de peau et les en revêtit »
(Genèse 3.21)

Adam et Eve devront vivre désormais « nus » dans un environnement hostile, qui n'est plus celui issu de la poussière du « sol de lumière » du Jour Un. Dieu a pris soin de revêtir leurs corps de lumière d'une "tunique de peau" tirée de ce sol maudit, tunique protectrice certes, mais à la fois opaque et vulnérable et, comme celle des animaux, soumise à la mort biologique. Est-ce là une condamnation de l'homme à perpétuité ? La Genèse ne s'exprime pas directement sur ce point, mais suggère de multiple manière qu'il y aura ultérieurement un « rétablissement ».

On sait qu'avant la transgression l'Éternel avait soufflé dans les narines d'Adam, et de lui seul parmi toutes les créatures, l'haleine de vie qui en avait fait un « être vivant ». Le mot « haleine » en hébreu signifie aussi : « souffle, respiration, vent, esprit ». Le souffle divin ainsi reçu est en fait « l'Esprit » de Dieu investi en l'homme, lui conférant une part de divinité et le préparant-destinant à participer à la vie même de Dieu et donc à une vie éternelle. Et il n'y a aucune contradiction entre cette destination d'immortalité et l'avertissement donné par Dieu d'une perspective de mort en cas de transgression concernant l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Le livre de la Genèse n'annonce pas directement une possible « résurrection » de l'Homme mais fournit les éléments de la solution. Ce qui sera mortel en l'Homme est cette « *tunique de peau* ». Ce qui reste promis à l'immortalité est le « *corps de lumière* » de l'homme, non détruit après la transgression, mais au contraire revêtu-recouvert-masqué-protégé par la tunique de peau. Le Plan de Dieu à cet égard comporte donc pour l'homme, dès l'origine, la perspective d'une résurrection étant précisé qu'il ne s'agit pas de la revitalisation du corps de peau après sa mort biologique. Ce dont il est question est la libération du corps glorieux de son enfouissement sous ladite tunique de peau, laquelle se révélera alors bien comme temporaire dans l'attente d'une « rédemption-recréation » par la miséricorde de Dieu.

Et c'est dans la totalité de son être, esprit, âme et corps (glorieux retrouvé) que l'Homme sera appelé à la vie éternelle. A noter qu'il y a, là aussi dans ce texte hébreu de la Genèse 3. 21, un jeu de mot sémantique entre les mots « lumière » et « peau », jeu de mot intraduisible en français. Il n'est donc pas fortuit que ces deux mots soient mis en dialectique dans le texte de la Genèse.

Autre problème soulevé entre judaïsme et christianisme concernant ce « péché originel », c'est celui de son caractère « transmissible » ou non. Le judaïsme estime qu'une faute est personnelle et qu'elle ne saurait donc être héréditaire. Le christianisme peut répondre que ce n'est pas la faute d'Adam et Eve qui est « transmise » à leur descendance, mais les conséquences.

Et le livre de la Genèse, on vient de le voir, comporte ces versets :

« L'Éternel dit au serpent : puisque tu as fait cela, tu seras maudit ... Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité ... »
(Genèse 3. 14-15)

L'inimitié avec le serpent est bien transmissible, de part et d'autre. L'exclusion du Jardin de l'Eden est héréditaire, de même la tunique de peau, la dureté du travail de la terre, le passage inéluctable par la mort biologique. Rien de tout cela n'est remédiable par la simple obéissance aux commandements de la Torah... Il faut bien une véritable re-Création, d'un Homme Nouveau, dans un environnement autre et inimaginable.

Le processus de cette re-Création constitue l'essentiel de la révélation biblique. Elle a pris la forme d'un rétablissement progressif et souvent difficile au long des âges de l'Alliance entre Dieu et l'homme. Remarquons que l'Alliance-Election d'Israël rétablie en la personne d'Abraham est depuis lors héréditaire au profit de ses descendants. Si une « Alliance » est héréditaire, pourquoi une « rupture d'Alliance », comme celle qu'a constituée la transgression d'Adam et Eve ne le serait-elle pas ?

Ceci nous a conduits au problème du processus difficile du rétablissement de la relation entre Dieu et l'humanité et de la rédemption.

La Foi ou les Œuvres, Justification et Salut ...

H. MATT

« La purification », le « pardon » et la « délivrance du péché » nous conduisent à un autre contraste allégué entre les deux traditions : le contraste entre la foi et les œuvres. Dans le christianisme, prétend-on, l'unique clef du salut est la foi en Jésus-Christ. Dans le judaïsme le fondement de l'espérance, prétend-on toujours, est la réalisation individuelle d'actions justes, l'accomplissement fidèle des commandements de Dieu.

En fait un contraste radical de ce genre correspond à une véritable déformation des deux types de foi. Le judaïsme n'enseigne pas qu'une personne puisse compter sur l'approbation ou le châtiment de Dieu du seul fait de ses actes. Le christianisme n'enseigne pas le salut de l'homme en Christ du seul fait de sa foi et sans tenir compte de son mépris ou non des commandements de Dieu et son éventuel repentir. En réalité, il est bon nombre de formulations chrétiennes qui soulignent que la conduite de l'homme est le signe de sa foi véritable, mais il en est encore certaines qui insistent sur le fait que le véritable pardon des péchés, obtenu par la mort et la résurrection du Christ s'adresse aux pécheurs repentants et qu'il n'est efficace que s'ils reconnaissent leur péché avec contrition.

C.OE.U.R.

Avec les nuances voulues, dont il faut lui savoir gré, le rabbin H. MATT évoque le contraste entre la « purification », le « pardon » et la « délivrance du péché » nous conduisant à un autre contraste allégué entre les deux traditions : le contraste entre la foi et les œuvres. Dans le christianisme, prétend-on, l'unique clef du salut est la foi en Jésus-Christ. Dans le judaïsme le fondement de l'espérance, prétend-on toujours, est la réalisation individuelle d'actions justes, l'accomplissement fidèle des commandements de Dieu.

Cette manière de poser le problème cumule toute une pyramide de malentendus. Ceux-ci sont d'ailleurs à l'origine de querelles très anciennes non seulement entre judaïsme et christianisme, mais aussi entre chrétiens de confessions différentes. Et la source de tous ces malentendus et querelles est la confusion généralement faite par les uns et les autres entre Justification et Salut. Si on assimile l'une à l'autre, si on confond ces deux réalités spirituelles, liées mais distinctes, alors on se condamne à errer dans des impasses et des disputes sans fin.

L'apôtre Paul a amplement écrit sur ce sujet, notamment dans son Epître aux Romains (chap. 3), et il distingue soigneusement Justification et Salut. Lorsqu'il parle de la « foi », c'est pour affirmer qu'elle est essentiellement la clef de la Justification. Pour lui le problème du Salut est tout autre, et là, il considère aussi bien les « œuvres » que la foi comme clef du Salut. Encore Paul précise-t-il à l'intention des Gentils qu'il a mission d'évangéliser, que les « œuvres » dont il s'agit sont, pour l'essentiel, les œuvres de compassion et de charité fraternelles vis à vis du prochain et non pas les « œuvres de la Loi » (c'est à dire les observances de Moïse).

Il nous faut donc analyser les deux réalités spirituelles en question. Et, pour ce faire, repartons de l'Acte Créateur lui-même selon la Genèse.

Dieu a créé toutes choses à partir de son Être propre. Il a notamment créé l'Homme de façon totalement spécifique, c'est à dire : « à son image et selon sa ressemblance » et Il a « soufflé

dans les narines d'Adam l'haleine de vie... » (divine). Il y a donc en l'Homme une dimension divine, non seulement dans son origine, mais aussi dans sa destination ultime. Car le propre de « l'haleine divine » est de conférer à l'Homme, seul parmi toutes les créatures, la promesse d'une vie éternelle, comme celle de Dieu !

Mais le Créateur, par l'Acte Créateur, a établi entre Lui et l'Homme une distance ontologique nécessaire pour que l'homme soit libre durant son parcours terrestre et non suspendu comme un pantin aux ficelles d'un Seigneur « Tout-Puissant ». Cette distance correspond à ce que nous appelons la Transcendance de Dieu.

Toutefois, l'Homme-Adam a usé de sa liberté pour rompre le pacte qui le reliait à son Créateur. Il s'est donc alors exclu lui-même du Plan divin de Création-Salut. Et même peut-on dire, il a mis en panne le projet divin...

Mais le Créateur a prévu une voie de retour, la « *Teshuva* ». Si répondant à une proposition de Dieu de renouer le pacte, l'Homme accepte de « revenir », le Projet divin reprend son cours. C'est ce qui est arrivé avec Abram, païen babylonien. Dieu s'est révélé à lui, lui a fait des promesses : une descendance (or, Abram et sa femme étaient trop âgés pour procréer), une terre (ils étaient nomades apatrides) et la bénédiction en leur descendance de toutes les nations de la terre. Abram a eu « foi » dans ces promesses si invraisemblables qu'elles pouvaient lui apparaître. . Le livre de la Genèse l'exprime ainsi :

« Abram eut foi dans le Seigneur et, pour cela, le Seigneur le considéra comme juste ».
(Gen.15. 6)

En témoignage de sa « foi », Abram a été « justifié » par Dieu. Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est qu'en faveur d'Abram et de sa descendance, les conséquences de la désobéissance d'Adam et Eve paralysant l'initiative divine de « Salut » ultime en Dieu, ont été effacées, les unes sans tarder, les autres à terme. La route s'est donc trouvée libre devant la marche d'Abram et de ses descendants vers ce Salut. C'est cela la « Justification » c'est à dire le rétablissement du pacte-Alliance avec Dieu, ouvrant à l'Homme toutes les conséquences, immédiates et eschatologiques, du "retour". Toutes les conséquences ou presque, car il en reste une encore à venir : St. Paul le dit : le dernier ennemi qui sera vaincu, c'est la mort (biologique) (1 Corinthiens 15.26).

Mais alors, qu'est le Salut par rapport à la Justification ? Prenons la comparaison avec un itinéraire sur une autoroute, en manière de parabole : La Justification est l'admission à franchir le péage d'entrée sur l'autoroute. Le Salut est, comme suite à une conduite adéquate sur ladite autoroute, la bonne arrivée à destination. Et le fruit de cette bonne conduite et de cette bonne arrivée, est le partage de la vie divine éternelle, dans un au-delà des jours. Si on confond Justification et Salut, on prend la Justification pour une « assurance tous risques » de Salut. Mais alors, on se trompe. Ce n'est pas parce qu'on est admis (ré-admis) sur une autoroute qui mène là où on veut aller, que l'on est assuré d'y parvenir. Encore faut-il que la "conduite" de chaque jour soit conforme au code de la route et aux impératifs d'une éthique élémentaire en la matière, c'est-à-dire aux modalités de l'Alliance avec Dieu. Et c'est là, en vue de l'accession au Salut futur, que les « œuvres » quotidiennes de l'Homme, œuvres de charité et de compassion, sont d'une importance primordiale. Le chrétien lit cela avec une profusion de précisions dans le discours de Jésus sur le Jugement Dernier, relaté par Matthieu (25. 31 à 46).

Le « père » de la Justification est Abraham, justifié pour prix de sa « foi » dans les promesses de Dieu. A noter que lorsque Jésus vient recevoir le baptême de Jean le Baptiste dans le Jourdain, il prononce des paroles qui ouvrent cette même voie de « Justification » au bénéfice de l'humanité tout entière.

A Jean le Baptiste qui hésite à le plonger dans le Jourdain, Jésus répond :

« Laisse faire maintenant, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice »
(Matthieu 3. 15)

Lorsque les rabbins de la Septante ont traduit en grec le livre de la Genèse, ils ont choisi comme qualificatif appliqué à Abraham déclaré « juste pour prix de sa foi » “, l’adjectif grec « *dikaïos* ».

Dans l’Evangile de Matthieu, qui nous a été transmis en grec, le mot « *justice* » ci-dessus prononcé par Jésus est le substantif « *dikaïosunè* », qui appartient à la même racine que « *dikaïos* ».

La Première Alliance initiée en Abraham et l’Alliance Nouvelle renouvelée en Jésus, constituent bien une seule et unique Alliance de « *Justification* ».

On y entre par la foi.

Les miracles réalisés « par » Jésus et « en » Jésus... ?

H. MATT

Personne ne nie, bien entendu, le fait que des récits de miracles se trouvent dans les Ecritures hébraïques; mais - affirme-t-on - les miracles ne jouent pas un rôle central dans le judaïsme, et le fait de croire en eux ne constitue pas un dogme. En fait - affirme-t-on aussi - le judaïsme est dépourvu de dogmes. Ceci est certainement vrai en un sens : le refus d'adhérer à une croyance quelconque (aux miracles, par exemple) - ou même le refus de toute croyance - ne remet pas en question le statut de membre du judaïsme, comme ce serait le cas en bon nombre d'Eglises chrétiennes. En ce sens, on peut affirmer que le judaïsme, à la différence du christianisme, n'est pas une religion dogmatique, ou reposant sur des croyances. Cependant, au sens où il fait partie des éléments centraux du modèle de foi traditionnelle, le miracle est aussi important dans le judaïsme que dans le christianisme !

Ces éléments - qui sont la foi en Dieu, comme Créateur de l'homme et de l'univers, comme Sauveur d'Israël, comme donateur de la Torah et des commandements - constituent autant de pivots dans le judaïsme traditionnel que le sont l'incarnation et la résurrection dans le christianisme. Les miracles relatés dans l'Ecriture et dans la tradition post-biblique, sont accueillis par les traditions diverses du judaïsme (comme par celles du christianisme) avec divers degrés de littéralité et d'autorité; mais le principe selon lequel Dieu peut réaliser - soit directement, à travers ses propres actes, soit indirectement à travers l'une de ses créatures (y compris les hommes) - tous les actes qu'il veut (à l'exception de ceux qui le mettraient en contradiction avec lui-même) est fortement affirmé par toutes les versions authentiques du judaïsme. (S'il ne le pouvait pas, Il ne serait pas le Dieu de la Torah).

Mais notons bien: ceci signifie que, du point de vue du judaïsme, même les miracles qui sont dits avoir été réalisés par Jésus, dans le Nouveau Testament, comme la guérison des « incurables », la multiplication des pains, la marche sur les eaux, sont théoriquement possibles. Le judaïsme, loin de les renier, se doit d'insister sur le fait que Dieu puisse les accomplir !

La question de savoir si Dieu, non seulement pouvait, mais a effectivement réalisé ces miracles de Jésus, constitue, bien entendu, un autre problème; mais à cette autre question encore, un juif croyant, se situant sur le plan de la foi juive, n'est pas obligé de répondre « non ». Il existe, en effet, des parallèles à ces miracles du Nouveau Testament dans la Bible hébraïque; ils sont dépeints comme étant l'œuvre de Dieu par l'intermédiaire d'hommes tels que Moïse, Aaron, Elie et Elisée. En outre, on dispose au cours des siècles - y compris du nôtre - de nombreux exemples d'événements, totalement inattendus, auparavant considérés comme impossibles, contraires à ce que l'on tenait comme faisant partie des immuables « lois de la nature », et qui, cependant, ont bien eu lieu. Ils sont perçus comme miracles dès lors qu'il est possible d'y distinguer la puissance, la sagesse et l'amour de Dieu à l'œuvre à notre égard. Le fait que de tels miracles aient pu avoir été réalisés par Jésus ne nécessite pas le refus d'un juif croyant.

Mais une question beaucoup plus fondamentale se présente à présent, qui pourrait sembler constituer une différence capitale entre le judaïsme et le christianisme : la question, non pas des miracles réalisés par Jésus, mais des miracles réalisés en Jésus; non pas de ce qui est dit de ses actes mais de ce qui est dit de son être. Nous parlons maintenant de ces questions tout à fait

centrales et particulières à la foi chrétienne que sont la conception virginale, l'incarnation, la résurrection, le salut apporté par le Christ, et la Trinité. C'est sur ces points que porte, de façon certaine, la séparation entre les deux types de foi. Il semble évident d'affirmer qu'aucun juif ne peut adhérer à ce type d'affirmations chrétiennes et demeurer juif.

Il faut donc poser comme base l'impossibilité pour un juif d'affirmer de tels miracles. Mais est-il, pour autant, dans la nécessité de les renier ? Nous posons à présent, à propos de ces miracles qui constituent le cœur de la foi chrétienne, la même question que celle que nous nous sommes déjà posée deux fois auparavant: le fait que la foi juive n'affirme pas qu'il s'agisse là de vérités nécessite-t-il qu'il les affirme comme erreurs ?

Comme on peut le déduire de la discussion précédente relative aux miracles qui sont dits avoir été faits par Jésus, un juif croyant n'a pas nécessairement besoin de renier le fait que ces miracles aient été réalisés dans le Christ - du moins dans leur forme visible, extérieure. La possibilité théorique que Dieu puisse (si telle est sa Volonté) permettre qu'il y ait conception sans médiation humaine, ou que les morts vivent à nouveau, n'est pas contredite mais affirmée par la foi juive. (Le fait que, dans l'avenir, Dieu ressuscitera les morts à la vie n'est pas seulement affirmé dans plusieurs passages des Ecritures hébraïques, mais encore souligné comme un « article de foi » fondamental, dans le Talmud : « Celui qui affirme que l'on ne peut déduire de la Torah qu'il y aura résurrection des morts ne peut avoir part au monde à venir »). L'historicité de telles questions, elle-même, ne nécessite pas de refus de la part du juif croyant. Après tout, si les morts ont été rendus à la vie à l'époque d'Elie et d'Elisée, pourquoi cela n'aurait-il pas pu arriver au temps de Jésus ? Mais on néglige par là, bien entendu, la question des miracles qui constitue le centre du christianisme. Il s'agit non seulement de leur possible occurrence, mais de leur signification, non de leur manière d'être extérieure mais de leur signification intrinsèque, non de leur caractère empiriquement vérifiable, mais de leur authenticité religieuse.

La question de savoir si « c'était Dieu qui, dans le Christ, réconciliait le monde avec Lui-même », celle de savoir si Dieu (le Père, Première « Personne de la Trinité »), à travers le Fils (Son Fils unique, seul engendré, Seconde personne de la Trinité) - et, depuis la Pentecôte, par le Saint-Esprit (Troisième personne de la Trinité) - a réellement apporté amour et pardon, lumière et vérité, salut et rédemption, la clef et le salut de la vie éternelle, cette question donc n'a, pour le juif, aucun sens et il est, par conséquent, impossible à un juif d'y répondre, que ce soit par l'affirmative ou par la négative ! Le plus qu'un juif puisse faire - et même si ce « plus » représente moins que ne le voudraient certains chrétiens, il signifie pourtant plus que ne le voudraient certains juifs - c'est de reconnaître que, dans la vie d'innombrables hommes et femmes qui professent le Christ, la puissance et la présence de Dieu apparaissent évidentes.

C.OE.U.R.

Prenons successivement tous ces « miracles en Jésus » qui font partie de la foi chrétienne :

- La conception virginale de Jésus : La plupart des Juifs et même un certain nombre de chrétiens, même parfois des théologiens "historico-critiques" à l'excès, ne croient pas que Jésus ait été conçu du Saint Esprit et rangent cela parmi les mythes ! Mais, se demande-t-on comment Adam a été créé ? La Genèse répond : Dieu modela de la poussière du sol (Adamah) et en fit tous les vivants, dont l'homme. Mais Il a créé celui-ci « à son image et selon sa ressemblance » puis il « souffla dans les narines d'Adam son haleine de vie (divine). Et Adam devint un être vivant » (d'une vie désormais immortelle). Pour créer Adam tel qu'il est, Dieu a donc soufflé son haleine de vie dans les narines d'une créature humaine faite de poussière. Pour créer l'homme-Jésus, Dieu a envoyé son « Souffle-Esprit » dans le sein d'une fille d'homme-fille d'Israël, Marie de Nazareth. C'est le récit de Luc 1.

Jésus a donc été créé selon un processus qui n'est pas différent, dans son principe, du processus utilisé pour Adam. Il suffit de considérer que l'Israël du temps de Marie constitue une Nouvelle Adamah préparée de longue date, dès Abraham. Si on veut considérer ce processus comme « mythique », il faut aussi regarder la création d'Adam comme un mythe-fable. Est-ce qu'un juif croyant est prêt à cela ? C'est à lui de répondre.

- l'incarnation : Nous avons déjà répondu en détail sur ce point concernant l'affirmation par le rabbin H. MATT du refus juif d'admettre que « Dieu soit en Jésus-Christ ». Cette « incarnation » enseignée selon la théologie chrétienne traditionnelle largement prisonnière de la philosophie et de la mythologie grecques, est effectivement impossible à admettre par un juif. Mais si cette « incarnation » est pensée selon la réalité spirituelle hébraïque de la *Shekhina*, son caractère inadmissible pour un juif disparaît. Il reste au juif d'admettre le fait ou non, c'est un autre problème d'option libre de foi. Mais cela ne heurte plus l'impératif juif de respecter la Transcendance absolue et l'unicité absolue de Dieu.

- la résurrection : Il y a le plus souvent en matière de résurrection un malentendu, même entre chrétiens. La résurrection du Christ est totalement différente des retours à une vie terrestre d'êtres humains mentionnés dans la Bible, Première Alliance et Deuxième Alliance. Comme le rappelle le rabbin H. MATT à la fin de son étude, il y a diverses résurrections de ce genre accomplies par Dieu par le ministère d'Elie, d'Elisée, etc. Le rabbin reconnaît qu'un juif peut très bien admettre que Jésus (et sans doute ses disciples) aient pu accomplir, grâce à Dieu, de telles œuvres.

La résurrection de Jésus a une tout autre portée. On ne peut le comprendre que si on repart du livre de la Genèse, du récit de la faute originelle, et que si l'on admet qu'elle a eu des conséquences cosmiques et catastrophiques sur la création et tous les aspects de la vie de l'Homme-Adam et de ses descendants. En particulier, il faut retenir comme essentiel le verset de Genèse 3.21, rarement commenté par les rabbins comme par les ministres d'Eglise. Ce verset mentionne les « tuniques de peau » que fit Dieu et dont il revêtit Adam et Eve avant de les expulser du Jardin de l'Eden. Cette tunique est, en fait, un corps de matière opaque et mortel dont l'Eternel recouvre et protège le corps de lumière originel. C'est "contenu" dans ce corps opaque et mortel que tout homme naît, vit et ... meurt. Ce fut le cas, bien sûr, de Jésus lui-même né de Marie. Lorsque le Christ est ressuscité au matin de Pâque, cela veut dire que son corps opaque et mortel a été volatilisé et que Jésus est réapparu, à tous ceux auxquels il s'est montré, avec son corps de lumière « glorieux ». C'est pourquoi aucun d'eux ne pouvaient le reconnaître. Car avec des "yeux de chair", on ne peut reconnaître un "corps glorieux". Ceci veut dire que la « résurrection de la chair », objet de notre foi, intervient immédiatement après la mort biologique. Et ce que nous qualifions de « résurrection » est, en fait, le « dévêtissement » de la « tunique de peau » dont le corps de lumière originel se trouvait « revêtu » et qui en est libéré pour la vie éternelle, puisque c'est bien dans les narines de ce corps de lumière originel, qu'a été soufflée l'haleine de vie divine.

- le salut apporté par le Christ : Nous avons déjà réalisé une première approche de cette vision chrétienne du Salut en répondant plus haut au rabbin H. MATT (cf. n/chap.15)

Il est évident que, si l'on minore l'effet destructeur catastrophique de la faute originelle sur l'harmonie de l'ensemble de la Création, on se dispense par là même d'avoir à envisager la nécessité d'une réparation à la fois physique et métaphysique de l'univers et de l'Homme (Tiqqun). Réparation d'une ampleur telle qu'elle ne peut émaner que d'une initiative divine spécifique, véritable « re-Création » de l'harmonie générale. Si l'on contourne le problème de cette « réparation », jusqu'à en nier la nécessité, cela revient à considérer que, pour parvenir à l'accomplissement du Plan de Dieu, on peut se contenter d'un itinéraire à la portée des forces humaines, itinéraire fait à la fois de repentance (Teshuva) et d'obéissance aux commandements moraux de la Torah. Mais alors, demeurent sans explications et sans suites tous les aspects destructeurs mentionnés dans le récit de la Genèse, et que nous avons énumérés plus haut (cf.n/chap.14)

La vision chrétienne de la « réparation » peut être résumée comme suit en citant l'apôtre Paul :

« Quand est venu l'accomplissement du temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et assujetti à la loi ... »
(Galates 4. 4)

Ce Fils, est le projet « d'Homme Accompli » conçu par Dieu dès (avant) la Création du monde. Jésus est l'homme en qui Dieu a choisi (Election) d'incarner ce Projet-Fils. Et le processus de cette incarnation, nous l'avons expliqué plus haut (p.88) en réponse au rabbin H. MATT qui contestait que Dieu soit dans le Christ. Notamment nous avons cité les versets de Luc, de l'Épître aux Colossiens et un extrait du livre du P. Marlière. En résumé, disons pour reprendre la synthèse de Paul que Dieu a manifesté (*Shekhina*) en l'homme juif Jésus de Nazareth toute la plénitude de sa divinité (y compris corporellement). Ce Jésus, totalement homme et totalement investi de la divinité par l'onction de l'Esprit Saint, incarnait donc « l'Homme Nouveau » des temps de la fin, premier-né de la Création Nouvelle chargé par Dieu d'annoncer le grand pardon du Père à toute l'humanité, à travers une adoption générale dans l'Alliance conclue en avant garde avec le seul Peuple d'Israël.

Une annonce de ce genre n'allait pas sans risques majeurs pour l'envoyé de Dieu qui en était le héraut. Jésus, quels que soient ces risques a été fidèle à sa mission et, selon l'expression de Paul (Philippiens 2. 5 ss.) n'a pas utilisé *toute la plénitude de la divinité* investie en lui (Colossiens 2.9) pour céder à la tentation de « se faire l'égal de Dieu » et d'échapper ainsi aux risques ... Il a donc opté pour l'humilité dans l'obéissance, réparant-rachetant l'orgueil-désobéissance du Premier Adam tenté lui aussi de « se faire l'égal de Dieu ». Le Père a donc, dans sa liberté souveraine, décidé « d'élever souverainement » Jésus (résurrection) et lui a conféré « le *Nom qui est au dessus de tout nom* » (Glorification-exaltation à la face de toute la Création visible et invisible de la nature divine de l'Homme-Jésus). Ce sont les explications de Paul en Philippiens.

Et Paul prend soin d'ajouter : « ... *afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre* ». Toute la Création est ainsi concernée et partie-prenante à cette Glorification de Jésus. Le Plan de Salut de Dieu est accompli. Et pour qu'on ne prenne pas le Christ pour une idole, Paul précise aussitôt que tout cela est ... « *à la gloire de Dieu le Père* ». (Philippiens 2.11)

La Trinité : C'est en ce concept théologique que réside le plus grand fossé et le plus grand malentendu entre chrétiens et juifs. Et c'est aussi à partir des multiples manières d'approcher le mystère qu'il recouvre que se sont élevées les plus grandes querelles, hérésies, exclusions, excommunications et persécutions entre chrétiens.. Le point de départ dans l'interprétation des premiers Pères de l'Eglise semble être ce verset de Matthieu rapportant une parole du Christ peu avant son Ascension :

« Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc. De toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et de l'Esprit Saint ».
(Matthieu 28. 19)

Ces paroles de Jésus, sont un envoi en mission par Jésus-Fils, mort et ressuscité, pour annoncer le Salut du Père à toutes les nations et l'effusion de l'Esprit Saint sur toute chair, selon la prophétie de Joël. Elles caractérisent l'étendue de cette mission « à toutes les nations ». Et cette mission vise à achever d'accomplir dans les réalités terrestres le témoignage de ce Salut « accompli » en espérance par Jésus sur la croix.

Ce verset de Matthieu a donc été retenu pendant des générations comme rappelant la mission des disciples. Mais avec l'amenuisement progressif de l'élément juif dans l'Eglise, la majorité de culture grecque à partir des 3^e. et 4^e. siècles a peu à peu pris à la lettre les mots : « *au nom du Père et du Fils et de l'Esprit Saint* » et les a compris comme une définition théologique de l'Essence divine.

Rappelons-le, le premier théologien qui a formulé le mot « *trinitas* » dans la seconde moitié du 2^e. siècle semble être Tertullien Mais, Tertullien, Père latin, a compris qu'il s'agissait d'un seul Dieu en trois "*personnes*" (latin : *persona*). Mais "*persona*" en latin désignait à l'époque, le

masque des acteurs de théâtre, donc une “apparence”, un rôle joué, une fonction remplie, et non pas une identité personnelle. Ceci rejoint ce que signifie en hébreu le concept de « *Shekhina* » normalement traduit par « manifestation ». En l'espèce Tertullien aurait voulu dire que la puissance divine s'est « manifestée » parmi les hommes sous trois formes particulières ... Comme nous l'avons déjà souligné précédemment, lorsque le mot latin « persona » a changé de sens au cours des siècles ultérieurs, pour signifier « *un individu à identité personnelle* », la formule de Tertullien est sortie du monothéisme.

D'autres auteurs avaient énoncé ainsi ce qu'ils entendaient par Trinité : « *Toute gloire est rendue au Père par le Fils dans la puissance du Saint Esprit* ». De même que le verset de Matthieu était un « envoi en mission », celle-ci est une proclamation kérygmatisque, non pas une définition théologique de l'essence divine. Car aucune intelligence humaine ne peut comprendre l'Être de Dieu, donc ne peut le définir.

Des convergences fondamentales

H. MATT

Même si des contrastes allégués sont considérés comme grossièrement exagérés et largement invalides, néanmoins ne demeure-t-il pas vrai que, dans la manière dont ils considèrent la vie et le monde, le judaïsme et le christianisme sont fondamentalement différents ? Est-il inexact que, là où le judaïsme met l'accent sur ce monde, le christianisme le met sur l'autre monde ? Le judaïsme ne souligne-t-il pas ce qui est corporel et matériel, tandis que le christianisme insiste sur le spirituel ? Le judaïsme n'exalte-t-il pas le rationnel, et le christianisme le mystique ? Et toutes ces différences, prises simultanément, ne constituent-elles pas une différence fondamentale et définitive ?

Il faut admettre que, puisque le christianisme à ses débuts - comme nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer plusieurs fois - attendait le proche retour du Christ et l'établissement rapide du royaume messianique, bien des tendances ci-dessus indiquées l'ont, aux origines, effectivement, caractérisé. Quel besoin y avait-il de se préoccuper de l'histoire (plus que du gouvernement), du bien-être physique et du soutien économique, du mariage et de l'engendrement, des problèmes de ce monde alors que la fin de l'histoire et le début d'un nouveau monde, qui devait inclure une humanité nouvelle, était à portée de la main ? Un esprit et un mode de pensée très semblables ont caractérisé ces moments occasionnels de l'histoire juive où l'on croyait la venue du Messie imminente.

Depuis cette période ancienne du christianisme, néanmoins, ces prétendus contrastes entre les deux types de foi se sont réduits à de légères différences d'insistances et de ton: ceci, à l'exception de l'opposition entre le corps et l'âme, entre le matériel et le spirituel. Il est vrai, sur ce point, que le christianisme a souvent été soumis aux influences de la mystique et de la philosophie grecques qui tendaient à dénigrer, à nier et à supprimer tout l'ordre corporel, sexuel et matériel. Souvent, cependant, le christianisme est demeuré fidèle à l'acception hébraïque d'un être corps-et-âme - ou, plus exactement - à son affirmation de la valeur, de l'unité et du caractère sacré de toute la personne. Il est vrai aussi, toutefois, que des influences étrangères se sont également introduites dans le judaïsme, y apportant une tendance - parfois étendue - à l'ascétisme, à la mortification de la chair, et une sérieuse dichotomie entre le corps et l'âme.

En ce qui concerne l'opposition entre ce monde et l'autre monde, le judaïsme - bien qu'il ait, comme nous l'avons vu, accordé parfois plus d'attention que le christianisme à l'établissement et au maintien d'un ordre social juste - s'est véritablement montré tout autant concerné, dans la période post-biblique, par le monde à venir que par le monde présent. (« Ce monde est comme l'antichambre du monde à venir; préparez-vous dans cette antichambre, afin de pouvoir entrer dans la salle du festin »). Et le christianisme, en dépit de son grand souci de la « cité du ciel » s'est montré, la plupart du temps, lui aussi profondément préoccupé par la condition terrestre des individus et des groupes.

La plupart du temps, les deux types de foi n'ont pas perdu de vue ces deux mondes, partageant la conviction que ce monde est irremplaçable, en tant qu'il constitue le lieu et le temps où s'exerce la lutte pour la sainteté, et que le monde à venir est tout aussi irremplaçable comme lieu et temps où l'on assume pleinement les conséquences des fidélités et infidélités dont a été marquée cette lutte. Les deux types de foi ont aussi affirmé - et ont fourni les « moyens » - d'un aperçu et d'un avant-goût, en ce monde et en cette vie, de ce qui nous est réservé en pleine mesure dans la vie du monde à venir.

Pour ce qui est de l'opposition entre «rationnel et mystique», la situation dans les deux traditions de foi est pratiquement identique; toutes deux comportent des enseignements et des enseignants rationalistes, tout comme elles en comportent des mystiques. Si l'on considère, toutefois, les courants principaux du judaïsme et du christianisme authentiques, on découvre qu'ils font tous - de manière explicite ou implicite - la triple affirmation suivante :

- a) la raison humaine est l'un des premiers moyens dont Dieu ait doté l'homme pour comprendre, d'une part, l'enseignement et le dessein de Dieu, et d'autre part, son rôle et sa tâche d'homme, au sein du monde;*
- b) la raison humaine, à elle seule, ne peut jamais saisir l'ampleur de la création de Dieu, la sagesse et la grandeur de Ses chemins - ni assurément pas la profondeur de Ses pensées ou la nature de Son être.*
- c) néanmoins, Dieu accorde à l'homme - par une dimension de la connaissance qui est au-delà du rationnel - la possibilité de percevoir quelque chose du mystère et du miracle que représentent Sa création, Sa révélation et Sa rédemption.*

C.OE.U.R.

Tout cela est vrai et nous ne pouvons qu'approuver cette position.

Cela ne devrait-il pas inciter les deux Confessions à rétablir une harmonie de comportement et de relations au sein de ce monde d'aujourd'hui qui a tant besoin à la fois de faire face aux impératifs de la vie concrète des hommes et des nations, et de préparer les fins dernières, ce « *qets* » dont parlait le rabbin Léon Askénazi ?

Un dialogue fructueux

Notre entretien posthume avec le rabbin H. MATT (décédé en 1987) touche à sa fin.

Nous avons beaucoup apprécié son objectivité et son absence d'esprit polémique. Nous regrettons toutefois qu'en dépit de bien des convergences relevées dans son étude entre judaïsme et christianisme, le rabbin ait conclu qu'il est impossible à un juif authentique de recevoir les grandes options de foi du chrétien.

Alors, nos lecteurs pourraient bien se demander en quoi il était utile de consulter ce rabbin dans notre recherche des racines juives de la foi chrétienne, puisque, finalement nos deux voies sont divergentes. Il nous faut donc ajouter quelques commentaires :

1/ Les convergences relevées par H. MATT sont importantes. Elles dénotent une origine commune des deux Confessions, nous avons le même Père et comme l'a dit Jean Paul II les juifs sont « *les frères aînés* dans la foi » des chrétiens.

2/ H. MATT est représentatif d'un courant du judaïsme contemporain, parmi beaucoup d'autres courants, et il y a 20 siècles le judaïsme de l'époque du Second Temple en comportait également beaucoup qui se distinguaient chacun par des options importantes. Dans la diaspora occidentale où le Peuple juif a été dispersé entre temps, des évolutions très notables sont intervenues, souvent, nous l'avons souligné au passage, à la fois pour résister à la compétition du christianisme auprès des nations de la terre, et par le fait de contacts en diaspora avec des cultures locales multiples.

Le christianisme, lui aussi, a grandement évolué dans ses articles de foi du fait notamment de son inculturation radicale et rapide dans la culture grecque dominante autour de la Méditerranée gréco-romaine des premiers siècles de l'ère nouvelle. Ce qui apparaît aujourd'hui comme des incompatibilités entre les deux religions est souvent le fruit d'interprétations humaines développées au long des générations. Les hiérarchies des deux côtés soutiennent que leurs « traditions » sont « inspirées », et donc également « Paroles de Dieu » authentiques, au même titre que les Ecritures Saintes Bibliques. Une telle dispersion de croyances et de vécu au sein de chacune des deux religions, et entre elles, est-elle raisonnable ? Présente-t-elle le positif d'une estimable « diversité », qu'il faudrait regarder comme une richesse ?

L'objet sous-jacent du présent Cahier est notamment de poser la question et d'esquisser des voies de réponses plausibles.

3/ La motivation essentielle de ce Cahier est de renouer avec les racines juives de la foi chrétienne. Mais dans la dispersion que nous avons soulignée, où sont-elles ces racines ? Dans quelle Confession, au sein de quel courant et dérivé de courant rechercher ces racines ? Comment ne pas se perdre dans ce labyrinthe ? Peut-on dégager de tout cela un « centre de gravité » d'un judéo-christianisme authentique ?

Nous allons nous efforcer de tracer quelques pistes de réponses plausibles à cet égard.

Troisième Partie

LES RACINES JUIVES DE LA FOI CHRETIENNE : OÙ SONT-ELLES ?

- Chap.19 Judaïsme et Christianisme, «extrinsèques» ou «intrinsèques» l'un à l'autre ?
- Chap. 20 Le Labyrinthe philosophico-théologique des formulations chrétiennes
- Chap. 21 Le concept de l'Incarnation :
- Chap. 22 Vers une dérive métaphysique du Christianisme
- Chap. 23 La Boite de Pandore du Christianisme
- Chap. 24 Efforts d'orthodoxie
- Chap. 25 Arius - Les Conciles de Nicée-Constantinople
- Chap. 26 Nestorius - Le Concile d'Ephèse...
- Chap. 27 Eutychès - Le Concile de Chalcédoine
- Chap. 28 Conclusion ou bilan ?

Judaïsme et Christianisme : « extrinsèques » ou « intrinsèques » l'un à l'autre ?

Le pape Jean Paul II a déclaré lors de sa venue à la Synagogue de Rome le 13 Avril 1986 que la religion juive n'est pas « extrinsèque » à la foi chrétienne, mais que, d'une certaine manière, elle est « intrinsèque » à notre religion. La pérennité d'Israël constitue pour le christianisme un problème intérieur qui touche à l'essence intime de l'Eglise, tant que le dessein de salut de Dieu n'est pas « achevé ».

C'est laisser entendre, qu'en suscitant du sein de son Peuple Elu une étape « nouvelle-renouvelée » de l'Alliance en Jésus de Nazareth, l'Eternel avait un projet qui se réalise progressivement et que s'il y a eu, comme dit le livre de la Genèse, un « *bereshit bara...* » à l'origine, il y avait dans la pensée de Dieu le projet d'un « accomplissement » final. Car tout incite à penser que l'ensemble de la Création est présentement en état d' « inachèvement ».

C'est, semble-t-il, ce que suggère dans le Judaïsme le Midrash Rabah qui présente l'Eternel, exposant à son environnement Son Projet, sous forme de 7 jalons de la Création qu'il a décidé d'initier :

Ces jalons dénotent à l'évidence une continuité dans le Projet :

1. Le *Jardin de l'Eden* est l'environnement-itinéraire de déroulement du Projet,
2. Le *Trône de Gloire* est la demeure de l'Eternel et sans doute la dimension d'accomplissement du Projet,
3. Le *Saint des Saints* serait le signe de la Présence cachée de l'Eternel accompagnant l'Homme au long de l'itinéraire,
4. La *Torah* est le lien-participation à la vie divine qui unit l'homme à son Créateur au long de cet itinéraire,
5. La *Géhenne* est conséquence du risque incontournable que comporte ce lien, lequel est une relation avec l'Eternel où l'homme est libre et non assujéti. Elle implique que la Création comporte une « force-pesanteur » négative face au Projet et qui en permanence impose à l'homme la nécessité de choix entre « relation » et « rupture de relation » avec l'Eternel,
6. La *Teshuva* signifie qu'en cas de rupture du lien-relation par le fait de l'homme une voie de retour lui sera toujours ouverte,
7. Le *Nom du Messie* atteste que, quels que soient les péripéties de l'itinéraire et du comportement de l'homme, une intervention-onction divine particulière conférée par l'Eternel à l'homme conduira à l'accomplissement final du Projet.

On ne peut imaginer que l'exercice par l'homme de sa liberté puisse se traduire par une mise en échec définitive du Projet divin. C'est sans doute ce que traduit cette parole de miséricorde de l'Eternel transmise à son Peuple pécheur par Ezéchiel lors d'une séquence particulièrement dramatique de l'histoire d'Israël, qui est son exil à Babylone :

« Ce n'est pas à cause de vous que j'agis de la sorte, maison d'Israël, c'est à cause de mon saint nom que vous avez profané parmi les nations où vous êtes allés. Je sanctifierai mon grand nom ... et les nations sauront que je suis l'Eternel, dit le Seigneur, l'Eternel, quand je serai sanctifié par vous sous leurs yeux... »
(Ezechiel 36. 22ss.)

La fidélité retrouvée d'Israël après ses fautes apparaît bien nécessaire à l'édification spirituelle des nations au milieu desquelles vit le Peuple Elu.

De même, l'Israël d'aujourd'hui peut-il se désintéresser des nations ? La pérennité et la diffusion du Christianisme parmi celles-ci depuis vingt siècles ne supposent-elles pas un Projet de l'Eternel qui interroge la foi d'Israël ?

Et dans le prolongement de cette interrogation, la naissance et la vigueur de l'Islam depuis le septième siècle, nouveau développement donné à la révélation monothéiste, ne mettent-elles pas en question le comportement séculaire du Judaïsme et du Christianisme divisés ?

Le Labyrinthe philosophico-théologique des formulations chrétiennes

Deux auteurs contemporains vont nous aider à nous repérer dans le labyrinthe des formulations théologiques chrétiennes opérées par les Pères de l'Eglise du 2^e au 6^e siècles. Nous avons rappelé plus haut dans l'Introduction au présent Cahier, l'évolution des événements de l'histoire qui ont progressivement séparé puis dressé l'une contre l'autre les deux Confessions juive et chrétienne sur un plan politique et social, d'abord, puis en ont fait deux religions rivales se reniant l'une l'autre. Il nous faut maintenant analyser les péripéties et motivations intimes de ce divorce sur le plan des croyances, c'est-à-dire de l'interprétation par l'une et l'autre de la même « révélation » biblique et abrahamique. Les deux auteurs en question sont :

- Claude Tresmontant, universitaire philosophe, exégète helléniste et hébraïsant (1925-1997) bien connu, qui dans son livre « *Les Malentendus Principaux de la Théologie* » (Ed. Œil 1990) a retracé les clivages culturels et théologiques qui ont modelé la foi de l'Eglise selon les voies de la philosophie néo-platonicienne.

- Frédéric Lenoir, né en 1962, auteur de nombreux livres de spiritualité, exégète du judaïsme, du christianisme, du bouddhisme, etc. auteur de pièces de théâtre, directeur du magazine « *Le Monde des religions* ». L'un de ses ouvrages est : « *Comment Jésus est devenu Dieu* » (Ed. Fayard 2010), qui retrace l'itinéraire théologique du divorce entre judaïsme et christianisme.

Nous allons puiser chez ces deux auteurs beaucoup d'éléments précieux, qui vont nous permettre d'explicitier le processus de ce divorce des deux messages en question, issus cependant d'une même révélation, mais formulés et interprétés dans des cultures et langues différentes et malaisément compatibles.

Cl. Tresmontant, dans l'Avant-Propos de son livre mentionné ci-dessus, énonce quatre malentendus principaux de la Théologie :

- Sur la foi. Le malentendu est sa conception irrationnelle, sa dissociation d'avec l'intelligence, la connaissance, la certitude. ... C'est une corruption.
- Sur l'incarnation. Nombre de chrétiens s'imaginent qu'elle implique une modification, une aliénation en Dieu. En fait, il n'en est rien.
- Sur la théologie trinitaire. Un très grand nombre de chrétiens s'imaginent aujourd'hui que les trois personnes de la sainte Trinité sont trois individus. C'est une hérésie trithéiste rejetée par l'Eglise depuis les origines.
- Sur le péché originel. Nombre de chrétiens professent aujourd'hui une conception typiquement gnostique de la Chute originelle. Or le christianisme depuis les origines a combattu la Gnose éternelle et multiforme.

Concernant la foi, le débat est relativement simple. Ce concept de foi en hébreu est « *émounah* », ce qui signifie la « *connaissance-intelligence-certitude* » de la vérité issue de la révélation biblique. Ce fut la « foi » d'Abraham. L'équivalent dans la pensée des grands classiques grecs, de Platon et d'Aristote, est le mot « *pistis* ». Mais c'est là seulement une croyance aléatoire séparée de la connaissance et de l'intelligence. L'union de la foi avec l'intelligence et la connaissance est alors traduite par le mot grec « *épistèmè* », qui correspond à la certitude scientifique et rationnelle.

Mais, chez St. Paul la « *pistis* » a changé de sens et de contenu. Elle réalise l'union en question de la foi-croyance, avec l'intelligence et la connaissance, car elle est fondée sur la vérité de la révélation de Dieu confirmée dans le Christ.

Remarque

Il n'empêche que l'un des tout premiers Pères grecs de l'Eglise, Clément d'Alexandrie (150-216) a donné sa définition de la « *pistis* » : « *la certitude qui résulte d'une démonstration* ». Et c'est selon cette option substantiellement philosophique de la foi, opposée à celle de Paul, que la doctrine chrétienne a finalement été élaborée au long des générations suivantes, notamment comme nous le verrons plus loin, à travers la succession des Pères et des grands Conciles des 2^e au 6^e siècles.

Les autres points de malentendus soulevés par Cl.Tresmontant et Frédéric Lenoir sont plus complexes et font l'objet des chapitres suivants

Chapitre 21

Le concept de l'Incarnation

A/ Une ambiance extérieure délétère ...

Qui est Jésus ? Voilà une question empreinte de mystère depuis 20 siècles. Clément d'Alexandrie, Père de l'Eglise du 2^e siècle, a écrit que le Galiléen n'est pas un homme ordinaire. L'annonce de sa venue par les Ecritures, les prodiges qu'il a accomplis, sa résurrection d'entre les morts, puis ses nombreuses apparitions vivantes, etc. tout cela prouve qu'il n'est pas un simple mortel. Mais le déclarer Dieu pose problème, si on ne veut pas remettre en question le monothéisme.

Les premières générations de l'Eglise s'en sont bien gardées. Le Nazaréen n'était pas un second Dieu, ni un dieu parmi d'autres comme ceux qui peuplaient l'Olympe et le Panthéon des Grecs et des Romains. D'ailleurs la plupart des philosophes grecs depuis Platon et Aristote se sont mis en quête d'une divinité unique.

Ceci dit, les titres donnés à Jésus par ses contemporains ont abondé : Fils de l'homme, Fils de Dieu, fils de David, Seigneur, Messie, roi des Juifs, etc. Mais chacune de ces appellations avait des sens différents pour les Juifs et pour les païens. Et surtout ce titre de Messie déjà fréquent parmi ses proches et la foule juive de son vivant, mis en doute lors de sa Passion (comme le prouve l'abattement des disciples d'Emmaüs) a pris de l'ampleur après sa résurrection.

Tant que la majorité dans l'Eglise demeure judéo-chrétienne, c'est-à-dire jusqu'après la destruction du Temple et de Jérusalem en 70, Jésus est vu comme un homme envoyé par Dieu pour une mission exceptionnelle de transformation-accomplissement du monde, mais en aucun cas il n'est considéré comme Dieu. Il est vrai que dans la littérature talmudique, le Messie attendu par Israël est compris de multiples façons qui vont de la condition simplement humaine à des états de nature plus spécifiquement spirituels qu'on pourrait qualifier d'intermédiaires entre la nature divine et la nature humaine. Mais cela reste dans le sillage des livres bibliques sapientiaux qui ne font que traduire par un mode d'expression hellénisé la diversité de conceptions du monothéisme hébreu (comme, par exemple, pour la Sagesse dans le livre des Proverbes. Et en aucune manière ce Messie n'est fait l'égal de Dieu.

Par contre, lorsqu'après 70, l'Eglise-mère juive se trouve dispersée hors de Jérusalem et du territoire d'Israël parmi les pagano-chrétiens de la diaspora, les vues portées sur la nature intime du Christ se complexifient de façon croissante ... et dangereuse ! Cette tendance est favorisée par l'ambiance culturelle environnante dans cette diaspora.

Chez beaucoup de penseurs chrétiens de culture grecque le Christ est vu un peu comme Héraclès, (Hercule dans le Panthéon romain), un héros devenu « dieu ». Il est fils né des amours de Zeus et d'une mortelle, Alcmène. Jésus n'est-il pas engendré par l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire par Dieu Lui-même, en une mortelle, Marie de Nazareth. Quelle différence ? Dans ce contexte de culture grecque il est habituel de considérer selon la mythologie traditionnelle que les dieux de l'Olympe peuvent prendre occasionnellement un corps humain pour venir se manifester de manière visible parmi les hommes.

Le livre des Actes des Apôtres (14. 8) cite cet épisode de la venue de l'apôtre Paul et de son compagnon Barnabas à Lystres ville d'Asie Mineure. Paul dans la rue guérit un infirme de naissance. La foule de culture grecque crie au miracle et prend Paul et Barnabas pour Hermès et Zeus faisant à la ville l'honneur d'une visite. Et cette foule se met en devoir de célébrer un sacrifice d'animaux en hommage à ces dieux. Paul, bien sûr, détrompe cette foule.

Semblables manifestations de dieux dans un corps humain parmi les hommes existent également dans la mythologie de l'Hindouisme. Krishna, par exemple, est né comme un homme pour donner un message aux hommes, il a donné ce message, puis il est mort et est retourné dans la sphère céleste des divinités. Pour Krishna, il n'est pas question d'une résurrection après sa mort. Un dieu n'a que faire d'un corps d'homme lorsqu'il retourne dans le Panthéon des dieux ! Krishna est présenté comme un esprit-dieu investi pour un temps limité dans un corps-homme. Ce n'est pas une « incarnation » authentique. Krishna n'est pas une incarnation, mais un « avatar » de dieu, ce qui est tout différent.

Et puis, vers la fin du 1^{er} siècle les empereurs romains, tels Domitien (qui régna de 81 à 96) se déclarent eux-mêmes divins. Or, Jésus est tellement plus qu'un empereur romain. Alors pourquoi pas lui aussi dieu ?

A cet environnement de la culture-mythologie grecque s'ajoute la diffusion grandissante des Gnosés de source juive, et orientale, qui troublent les consciences chrétiennes et souvent les penseurs de l'Eglise, en dépit des efforts des autorités ecclésiastiques pour en préserver les baptisés.

B/ Au sein même du Nouveau Testament

Dans cette recherche-analyse de la personne de Jésus un écrit va jouer dès le premier siècle un rôle déterminant et même révolutionnaire, le Quatrième Evangile, dit « de Jean ». Oui, rôle révolutionnaire car, comme indiqué plus haut, un texte primitif de cet Evangile de Jean rédigé de très bonne heure après la mort et la résurrection du Christ a fait l'objet d'une double évolution :

- Ce texte primitif reflétait comme toute la société juive de l'époque une certaine hellénisation de la pensée suite au contact de plus de deux siècles avec Alexandre le Grand et ses successeurs. Cette hellénisation est visible dans les livres bibliques dits « sapientiaux » notamment les livres des Proverbes et de la Sagesse, mais elle ne caractérise que les modes d'expression de la pensée, sans syncrétisme de cette pensée avec la philosophie grecque. Mais, lorsque la majorité des baptisés dans l'Eglise devient pagano-chrétienne de culture grecque, à partir des années 80, ce texte primitif de Jean est interprété de façon progressivement syncrétiste.
- Simultanément, des ajouts sont introduits dans cet Evangile de Jean, porteurs d'options philosophiques néoplatoniciennes. Le tout va imprégner la pensée des Pères de l'Eglise dans leurs développements théologiques et christologiques

De là, le grand nombre d'exégèses qui ont été faites au long des âges pour clarifier l'enseignement profond de l'ensemble de cet Evangile. De nos jours, la diversité des opinions reste abondante. Comme indiqué plus haut, on ne sait pas de façon évidente quel en est l'auteur, ni la date, ni le lieu de sa rédaction, et pas davantage la vision qu'il a voulu donner de la nature humano-divine du Christ.

Avant même de poser la question : Qui est Jésus ? on est donc amené à se demander : Qui est ce « Jean », auteur du Quatrième Evangile. Traditionnellement le disciple « Jean » fils de Zébédée, petit pêcheur du lac de Tibériade en est considéré comme le rédacteur.

Mais, dans l'entourage de Jésus, n'y a-t-il qu'un seul « Jean » ? Est-il le même que celui qui est parfois désigné comme le « *disciple que Jésus aimait* ». Curieux anonymat ! N'est-ce pas le même que celui, également non-nommé, qui est désigné seulement par ces mots : « *l'autre disciple connu du Grand Prêtre* » (Jean 18.16), qui dans la nuit de la Passion a introduit Simon-Pierre dans la cour du Grand Prêtre ... Ce ne peut être le petit pêcheur de Tibériade, qui n'avait pas de telles relations avec les Hautes Autorités du Temple.

C'est peut-être même le prêtre du Temple, un « cohen » dont nous avons déjà parlé. Ceci expliquerait que l'Evangile de Jean rapporte des délibérations du Sanhédrin tenues à huit-

clos...(Jean chap. 8) et des déclarations de Jésus sur lui-même et sa mission, que l'on ne trouve dans aucun autre évangile ... ?

A bien analyser cet Evangile, il apparaît fait de séquences très diverses par le style, la culture sous-jacente, le contenu, les épisodes concrets relatés. Il n'est pas comme le sont les trois Synoptiques, ce qu'on pourrait appeler une « chronique » du ministère de prédication de Jésus, en quelque sorte un « journal de bord » du groupe de Jésus et des ses disciples. Il est un enseignement sur la personne intime de Jésus, le seul évangile où Jésus explique lui-même qui il est, sa relation exceptionnelle au Père, sa mission de conduire les hommes vers le Royaume de la Vie Eternelle. C'est un document théologique.

Et sa théologie elle-même est diverse. Le fameux Prologue est de style hellénisé et d'inspiration sapientielle. La suite du texte est d'une tout autre facture, comme si les auteurs, la date de rédaction et l'ambiance religieuse entourant la facture des différentes parties étaient multiples. Certains passages s'avèrent particulièrement bien des ajouts tardifs, c'est-à-dire des années 80 ou 100, tels par exemple le dernier chapitre (21), ou les versets 11. 35-36 et 20. 30-31

Mais d'autres passages confirmeraient une rédaction précoce. Par exemple, vers la fin du 1^{er} chapitre, un message est « codé » dans le texte, message qui ne peut être compris que par des fidèles de culture juive. Donc ce message a été rédigé très tôt après la mort du Christ et la résurrection du matin de Pâque, c'est-à-dire lorsque la majorité dans l'Eglise était encore juive. Voici en résumé quel est ce message « codé » :

Jean 1. 29 : « Le lendemain ... » On est donc au « jour 2 », après la veille, « jour 1 »

Jean 1. 35 : « Le lendemain ... » Donc « jour 3 »,

Jean 1. 43 : « Le lendemain ... » Donc « jour 4 »,

Jean 2. 1 : « Trois jours après ... » Donc « jour 7 ».

Ces précisions de dates, apparemment inutiles dans cet Evangile de Jean, sont la reproduction de dates semblables données à l'époque dans les « Targums ». (Ainsi étaient dénommées les traductions-interprétations en araméen des textes de la Bible hébraïque pour les juifs fréquentant les synagogues des provinces, Galilée notamment, qui ne parlaient pas l'hébreu.) Et la succession des dates en question figuraient dans les Targums relatant le cheminement des hébreux sortis d'Egypte avec Moïse et arrivant au pied du Sinaï pour recevoir l'Alliance avec l'Eternel. Ce message « codé » dans l'Evangile de Jean voulait donc rappeler discrètement aux Juifs des premières générations chrétiennes qu'ils étaient bénéficiaires en Christ d'un renouvellement de l'Alliance du Sinaï.

Il est alors impossible que ce message « codé » ait été écrit tardivement dans les années 80 à 100, alors que les judéo-chrétiens dispersés dans la diaspora, étaient devenus très minoritaires dans l'Eglise. Il en est de même d'une grande partie du chapitre 8 du même Evangile rapportant l'épisode de Jésus confronté aux Autorités du Temple, le Sanhédrin, à propos de la femme adultère, et du procès de Jésus qui s'ensuit et qui se conclut par un long plaidoyer de Jésus pour lui-même, expliquant sa relation spécifique au Père, sa mission, l'axe de sa Bonne Nouvelle... Tout cela tenu à huit clos et rapporté avec une grande précision concernant les procédures du Sanhédrin et les péripéties de la comparution de Jésus, ne peut avoir été rapporté que par un membre du Sanhédrin au besoin lui-même prêtre du Temple, bien sûr jamais nommé, comme indiqué plus haut. Ce témoignage confidentiel ne pouvait être consigné par écrit que sur le moment et non en 80 ou 100.

La conclusion qui semble s'imposer de ces faits est bien que le texte qui nous est parvenu de ce Quatrième Evangile est le produit de rédactions successives. Un texte primitif a dû être commencé, peut-être du vivant même de Jésus (c'est la pensée de Mme. Genot-Bismuth, exégète, dans son livre : « *Un homme nommé Salut* ») et par un ou des témoins oculaires et rédacteurs de culture juive.

Chapitre 22

Vers une dérive métaphysique du Christianisme

Frédéric Lenoir, dans son livre cité plus haut (cf. page 153) a remarquablement retracé l'itinéraire de la dérive subie par la pensée théologique chrétienne rapidement immergée, on pourrait dire engloutie, dans le bain culturel de la philosophie grecque, lorsque la majorité dans l'Eglise est devenue pagano-chrétienne.

Nous ne pouvons que nous inspirer de cet auteur pour récapituler les principales étapes de ladite dérive, tout en recommandant à nos lecteurs de se reporter au livre lui-même de Frédéric Lenoir, d'une grande précision dans le déroulement des évolutions.

Comme nous venons de le voir, il semble bien que cette dérive ait été amorcée par la diffusion de ce même Evangile de Jean, lequel commence par le Prologue axé sur la métaphysique grecque du *Logos*, concept traduit en français par « *Verbe* ». L'évangéliste assimile ainsi Jésus au *Verbe éternel de Dieu*. Qu'est donc ce *Verbe, Parole* en français et *Logos* en grec ?

Le concept du *Logos* a été forgé au 4^e siècle avant notre ère par Héraclite d'Ephèse, lequel y voyait non pas tant la « *Parole* » elle-même que la « *Raison créatrice de sens* ». Chez ses successeurs philosophes, le *Logos* va signifier davantage la *Rationalité qui gouverne le monde*. Et la passerelle, qui va introduire ce concept dans la pensée pagano-chrétienne, s'appelle Philon d'Alexandrie. Ce juif hellénisé, contemporain du Christ et de la première Eglise de Jérusalem s'était donné pour tâche de présenter aux penseurs païens de son temps le Dieu Un d'Abraham. D'une immense culture tant philosophique grecque néo-platonicienne que biblique, ce Philon a assimilé le *Logos* à la pensée et à la parole de Dieu, disant que là est l'image de Dieu la plus ancienne de toutes les choses intelligibles.

Mais Philon s'est inspiré aussi du Livre biblique de la Sagesse où il est dit que Dieu a créé le monde à partir de sa parole et a formé l'homme avec sa sagesse. Philon a donc puisé d'une part dans ce Livre biblique de la Sagesse et d'autre part dans celui des Proverbes. Certains propos de Philon apparaissent étranges de la part d'un juif. Est-il demeuré fidèle au monothéisme radical ? La réponse est aléatoire tant les formulations qu'il emploie sont complexes, voire ambiguës. Car Philon présente ce *Logos* auprès de Dieu et il le qualifie de « *deutèros théos* », c'est-à-dire en grec : « dieu N° 2 »

Remarque

En tout état de cause, les idées de Philon ont constitué une immense source d'inspiration pour les Pères de l'Eglise, tant grecs que latins, à la recherche d'un statut divin pour le Christ. Jésus a été assimilé par eux au « *Logos fait chair* » et souvent considéré par les pères de l'Eglise comme « *deutèros théos* » ou, en latin, « *deum secundum* », c'est-à-dire « dieu N°2 » !

Le Prologue de l'Evangile de Jean peut donc être lu et compris de deux manières :

- Ou bien selon le mode de pensée juive dit « sapientiel ». Dans ce cas le Prologue présente Jésus comme un porte-parole inspiré et envoyé de Dieu, ou comme investi d'une puissance manifestée en lui par Dieu. Il est alors comme la Sagesse du Livre des Proverbes, manifestant la puissance-sagesse de Dieu, mais personnification seulement imagée et fictive de Dieu et nullement un « *deutèros théos* » ou un « *deum secundum* », « *dieu N°2* ». Le livre des Proverbes figure toujours dans le canon biblique du judaïsme et n'est aucunement suspect de déroger au monothéisme.
- Ou bien selon la philosophie néo-platonicienne. Ce Prologue énoncerait alors que Jésus est plus qu'un porte-parole-envoyé de Dieu, mais qu'il « est » cette « *Parole* ». Une

Parole précédant la naissance du monde, puisque c'est avec elle que Dieu a pu créer l'univers.

Répondant à ce deuxième sens peuvent être cités les passages suivants figurant dans l'Evangile de Jean, mais pas dans les Synoptiques. Jean le Baptiste déclare à la foule parlant de Jésus : « *Avant moi, il était* » (Jean 1. 15). Or le Baptiste était l'aîné des deux. Jésus lui-même lors de sa comparution devant le Sanhédrin affirme lui-même : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis* » (Jean 8. 58). Dans la « Prière Sacerdotale » ouvrant sur sa Passion, Jésus s'adressant à Dieu dit : « *Tu m'as aimé avant la fondation du monde* » (Jean 17. 24).

Sont-ce là des paroles authentiques du Baptiste et de Jésus, ou sont-ce des « ajouts tardifs » à l'Evangile de Jean opérés, en diaspora vers 80 ou 100, par les communautés pagano-chrétiennes de l'obédience de Jean l'Evangéliste et de culture grecque ? La question de leur interprétation reste ouverte dans l'esprit de bien des exégètes.

Mais il ne faut pas manquer de rappeler d'autres passages du Nouveau Testament qui plaident en sens contraire : la grâce d'être dans le Projet de Création de l'Eternel dès avant cette Création n'est pas le monopole du Christ. Il est le privilège de tout homme adhérent au Christ. Ainsi s'exprime Paul au début de son Epître aux Ephésiens :

« ... *C'est ainsi qu'Il (Dieu) nous a élus en lui (Christ), dès avant la fondation du monde* »
(Ephésiens 1. 4)

D'autre part, dans la même Prière Sacerdotale, Jésus parlant à Dieu lui dit :

« *Et maintenant, Père, glorifie-moi, auprès de toi, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût* »
(Jean 17. 5).

Si Jésus présente cette prière, c'est qu'il sait bien que l'homme qu'il est, depuis sa naissance en Israël et de Marie, est une « créature » de Dieu. Il ne partage plus la Gloire même de Dieu. Et c'est là que nous approchons du problème capital que soulève le mystère de l'incarnation.

Sans doute, avant la fondation du monde, c'est-à-dire avant que ne naissent l'Espace et le Temps qui sont ceux de notre Cosmos, tous les éléments du Projet de Création étaient en Dieu, dans l'« Esprit » de Dieu, dans l'« Absolu » de Dieu, et partageaient « Sa Gloire ». C'est ainsi que le conçoit le Judaïsme pour la Torah, ou la Sagesse et que le Christianisme du Nouveau Testament en témoigne pour le Verbe, la Parole.

Mais lorsque ces mêmes Verbe ou Parole de Dieu sont incarnés dans la Création issue des Six Jours de la Genèse, les êtres humains qui en sont investis manifestent par leur mission et leurs charismes la puissance divine dont ils sont les porte-parole, mais ils n'en sont pas moins des « créatures » de Dieu. Cette réalité spirituelle est signifiée dans le Judaïsme traditionnel par le concept de la *Shekhina* fréquemment présent dans la Première Alliance comme dans l'Alliance renouvelée en Jésus-Christ.

Rappelons d'un mot que la tradition juive désigne par là, depuis au moins 18 ou 19 siècles, la manière dont Dieu agit, parle, secourt, guide les hommes de façon concrète, sans sortir Lui-même de son absolue transcendance. Sont par exemple *Shekhina* la Présence divine qui parle à Moïse dans le « buisson ardent », la colonne de feu qui guide et protège le peuple hébreu marchant dans le désert vers la Terre Promise, les anges qui parlent aux hommes et agissent au nom de Dieu, les messages délivrés aux hommes par les prophètes, la Présence de l'Eternel dans le Tabernacle du désert ou le Saint des Saints du Temple, etc... Et dans le Nouveau Testament, sont *Shekhina*, par exemple l'Annonciation par l'ange Gabriel à Marie de Nazareth, le ministère de conversion de Jean le Baptiste, la manifestation de l'Esprit Saint sous la forme d'une colombe ou des langues de feu de la Pentecôte et, bien sûr, toute la personne, les enseignements et la mission messianique du Christ.

La Christologie de l'apôtre Paul dans son Epître aux Colossiens est totalement conforme à cette conception de la Shekhina, lorsqu'il écrit :

« *Car en lui (Jésus) habite corporellement toute la plénitude de la divinité* »
(Colossiens 2. 9)

Dans ce court verset, Paul confirme que s'il écrit en grec à des baptisés pagano-chrétiens, il pense en hébreu. En hébreu en effet le verbe « habiter », assez inattendu pour caractériser la présence de la Divinité en Jésus, a été choisi par Paul parce qu'il est « *Shakhan* » de la même racine que *Shékhina*. Pour Paul, en effet, la Divinité en Jésus est de l'ordre de la Présence-Manifestation-Shekhina. Mais Jésus n'est pas Dieu comme Dieu le Père.

Et Paul le confirme dans son verset par une précision complémentaire, en ajoutant le mot « *corporellement* », que d'aucuns pourraient a priori estimer inutile. Car par ce mot « *corporellement* », Paul veut préciser ce qu'il faut entendre par « *incarnation* », afin de prévenir tout amalgame des pagano-chrétiens avec les « *avatars* » qui peuplent les mythologies païennes ou celles de l'hindouisme. Paul né dans la diaspora de culture grecque connaît bien les apparitions sur terre des dieux et déesses de l'Olympe prenant un corps humain pour se manifester parmi les hommes pour un temps limité. Ces « *avatars* » sont des « âme-esprit-dieu » dans un corps humain. En Inde, *Krishna* est né de parents humains comme tous les hommes, il a grandi, il a délivré son message aux hommes, puis il est mort et a regagné pour l'éternité le monde des dieux. mais en son « âme-esprit », il « était » dieu. Il n'a donc pas eu besoin, lui, de ressusciter. Un dieu n'a que faire d'un corps d'homme dans la sphère des dieux. *Krishna* est un « avatar » et non une « *incarnation* ».

Pour prévenir, concernant le Christ, tout amalgame avec un « *avatar* » de ce genre, Paul a tenu à préciser aux Colossiens qu'en Jésus la divinité est manifestée réellement et en plénitude autant dans son corps que dans son « âme-esprit ». Jésus n'est donc pas pour Paul une âme-dieu dans un corps-homme. Et on peut imaginer facilement les réactions qui auraient été celles de Paul devant les doctrines christologiques des Pères de l'Eglise et des Grands Conciles proclamant deux natures, divine et humaine, distinctes et associées en Jésus-Christ ...

D'ailleurs, qu'en aurait pensé Jésus lui-même ? Puisqu'il a dit au matin de Pâque à Marie de Magdala :

« *Va trouver mes frères et dis-leur : je remonte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* »
(Jean 20. 17)

A travers tout notre propos ci-dessus, ce quatrième Evangile dit « de Jean » apparaît bien avoir été le point de départ d'une dérive théologique capitale par rapport au Nouveau Testament, en raison de l'interprétation déformée qu'en firent les pagano-chrétiens devenus majoritaires dans l'Eglise vers la fin du premier siècle.

Cette interprétation selon les modes de pensée de la philosophie néo-platonicienne a comme ouvert la « boîte de Pandore » théologique, déchaînant au sein du « Corps du Christ » les querelles de doctrines, d'enseignements, les luttes d'influence, les persécutions entre groupes ethniques et culturels tout autour de la Méditerranée.

Et, bien sûr, l'éloignement progressif de la foi chrétienne par rapport aux racines juives inhérentes au Nouveau Testament a encore approfondi le fossé séparant le Christianisme du Judaïsme.

C'est ce déchaînement des divisions théologiques dans l'Eglise qu'il nous faut découvrir maintenant ... avec l'aide de Cl. Tresmontant et de Frédéric Lenoir.

Remarque

Pour ceux de nos lecteurs qui seraient choqués par la sévérité de notre vision concernant ces tribulations de la tradition chrétienne, nous nous permettons d'en appeler aux témoignages des deux personnalités chrétiennes (et catholiques) éminentes contemporaines, qui se sont exprimées sur ces sujets. Et nous prions nos lecteurs de se reporter à leurs œuvres originales dont nous ne citons ici que quelques extraits :

Le père François Varillon a dit, dans ses enseignements il y a 40 ans :

« Plus de 95 % des catholiques pratiquants croient aujourd'hui que Jésus est Dieu sous une apparence humaine. Et si on croit cela, tout est faux et faussé dans la foi chrétienne. L'incarnation n'est qu'une apparence, le processus de la rédemption est déformé, la mission de l'Eglise est dévoyée, etc. ».

Le plus triste n'est pas que plus de 95 % des intéressés pensent cela, mais c'est que l'enseignement donné par l'Eglise au long de sa tradition ait, par ses ambiguïtés, abouti à cela...

D'autre part, le Cardinal Lustiger, dans son livre « La Promesse » a écrit :

« ... L'Eglise, là où elle s'est pratiquement identifiée à un pagano-christianisme, voit celui-ci s'effondrer sous ses propres critiques et perd de vue sa propre identité chrétienne. La raison qui l'explique en partie est qu'elle s'est coupée de sa racine juive en faisant du Christ la forme de son propre paganisme, un dieu des païens... »

« ... Le péché des pagano-chrétiens, que ce soient les hommes d'Eglise ou les princes ou les peuples, fut de s'emparer du Christ en le défigurant, puis de faire leur dieu de cette défiguration... Leur méconnaissance d'Israël est le test de leur méconnaissance du Christ qu'ils prétendent servir... »

Jamais, de notre propre initiative, nous n'aurions osé adresser à l'Eglise de l'histoire des reproches aussi percutants.

Chapitre 23

La Boite de Pandore du Christianisme

Le quatrième Evangile dit « de Jean » constitue bien un tournant majeur dans la compréhension de Jésus. Pour la première fois, ce n'est plus la messianité, ni la filiation divine du Christ qui est célébrée, mais bien sa propre divinité qu'il partage avec le Père. Ce dernier Evangile se termine d'ailleurs sur l'acclamation de l'incrédule Thomas touchant les plaies du Ressuscité et disant : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » (Jean 20. 28)

Remarque

Là encore la traduction de l'hébreu ou araméen dans lequel s'est exprimé Thomas est pleine de pièges, ne serait-ce que par la multiplicité des sens des mots qui caractérise ces langues sémitiques. Thomas a peut-être appelé Jésus « Elohim » qui est l'une des principales appellations de l'Eternel. Mais, fréquemment « élohim » servait aussi à désigner : chef, patron, maître, seigneur, prince, ange, etc.

D'autre part, Fr. Lenoir cite également la Deuxième Epître de Pierre dans laquelle l'Apôtre présente Jésus comme : « *Notre Dieu et Sauveur* » (1.1). Mais cette Epître est datée par la majorité des exégètes du début du 2^e siècle et n'est donc vraisemblablement pas de Pierre, mais d'un rédacteur pagano-chrétien de culture grecque.

Selon Cl. Tresmontant, la grande erreur des Pères grecs est d'être demeuré prisonniers de leur culture néo-platonicienne et des mythologies païennes de leur temps. Tout cela les a empêchés de comprendre ce qu'est « l'incarnation ». Ils ont en effet pensé et enseigné que le Logos-Verbe et Jésus de Nazareth sont le même personnage, alors que Jésus est ce Logos-Verbe « incarné ». Il y a en fait un abîme de différence entre les deux formules. Lorsque le Logos, mais aussi l'Esprit Saint ou la Sagesse s'incarne dans un être, celui-ci devient « inspiré-investi » par ces trois réalités spirituelles, mais il ne devient pas ces « réalités ». Or, dans les siècles ultérieurs toute la tradition théologique a suivi la piste néo-platonicienne pour peser et soupeser longuement et rationnellement « qui est Dieu » et « qui est Jésus ».

Et les divergences d'opinions et d'interprétations se sont multipliées au long des siècles et perdurent aujourd'hui. Le divorce avec les racines juives de la foi chrétienne a ouvert la « Boite de Pandore » livrant la théologie de l'Eglise des premiers siècles à de nombreuses formes de fantaisies et d'hérésies. Dans ces combats perdus d'avance, chaque courant de pensée a radicalisé ses positions, malmenant sans retenue le mystère de la Présence de la Divinité en Jésus.

Il n'est pas inutile ici de parcourir brièvement les principales manifestations de ces égarements.

Docétisme

Ce courant lié tant au néo-platonisme qu'à la gnose, est apparu à la fin du 1^{er} siècle. Il a voulu ne voir en Jésus qu'une apparence humaine, c'est-à-dire lui a reconnu un corps éthéré ou céleste. Les Docètes ont déclaré qu'un Dieu ne pouvait souffrir réellement comme un homme. Il ont nié la crucifixion de Jésus, certains Docètes soutenant qu'un de ses disciples avait pris sa place sur la croix. Mais ils avaient présenté un récit de sa naissance qui niait sa réalité humaine. Ce courant a été combattu notamment par Ignace d'Antioche et Irénée de Lyon, puis Tertullien et Origène et a finalement été condamné par le Concile de Chalcedoine en 451. Mais il a persisté discrètement sous diverses versions et a reparu au grand jour dans l'hérésie Cathare. Mais, l'Islam enseigne également, aujourd'hui encore, la substitution d'un autre homme sur la croix.

Adoptianisme

A l'extrême opposé s'est situé un courant insistant au contraire sur l'humanité de Jésus et ne le voyant que comme « adopté » par Dieu à un moment précis de sa vie, moment variant d'ailleurs selon les multiples factions de ce courant : lors de son baptême, ou de la transfiguration, ou de sa résurrection, etc.

Pour ces Adoptianistes, l'incarnation n'existe donc pas. S'inspirant des mœurs de « l'apothéose » familières aux Gréco-Romains, ils ont vu en Jésus un personnage à qui sa vie héroïque a permis d'échapper à la condition de mortel et d'être divinisé. Cette doctrine s'est grandement répandue à Rome à la fin du 2^e siècle, puis a été condamnée par un Synode tenu à Antioche en 216. Mais, à la fin du 3^e siècle, elle a connu une résurgence avec Paul de Samosate, évêque d'Antioche, qui fut pour cela déposé en 268.

Théologie du Logos

Face à ces déviations, les théologiens du Logos affirment que dès sa conception Jésus est pleinement Dieu et ils insistent sur sa conception virginale. Pour ces Pères de l'Eglise, Jésus a deux natures essentielles : la chair humaine par le biais de Marie et la divinité par celui du Saint Esprit. Mais, comme nous l'avons vu, homme par son corps et Dieu par son âme-esprit, c'est la définition de « l'avatar » et non celle de l'incarnation.

Monarchianisme

A la fin du 2^e siècle, tout en respectant le principe de l'incarnation, Noëtos de Smyrne, plaidant pour un monothéisme radical, a soutenu que seul le « Père » existe. C'est lui qui a pris chair dans la Vierge Marie et a été crucifié ... sous le nom de Jésus, qui n'est qu'une identité fantôme. Noëtos s'appuyait sur le début du Prologue de Jean qui enseignait : « *Au commencement le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu* »

En Afrique du Nord et à Rome, Praxéas au début du 3^e siècle a soutenu que le Père, le Fils et le Saint Esprit ne sont qu'une même personne. A la même époque, Sabellius soutient que Dieu, principe unique, s'est manifesté sous trois formes, le Père lors de la Création, le Fils incarné en Jésus et l'Esprit en illuminant les disciples. Sabellius fut condamné par l'évêque de Rome vers 220, mais ses idées ont persisté jusqu'au 4^e siècle opposant les théologiens occidentaux qui prêchaient l'unité de substance entre le Père, le Fils et l'Esprit et les docteurs orientaux qui insistaient sur leur distinction.

Subordinationisme

Face au péril « monarchien », les théologiens du Logos distinguent soigneusement le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Tertullien par exemple explique que le Père est présent de toute éternité dans son absolue solitude, mais qu'il porte en lui, immanent, le Verbe-Fils duquel sort l'Esprit. A eux trois, ils forment la Trinité, concept déjà employé vers 180 par Théophile d'Antioche. Tertullien use abondamment de ce concept mais soutient que ces « Trois » ne sont qu'une seule et même substance en trois personnes. C'est Tertullien qui est l'inventeur de cette idée de même substance qu'il appelle du mot latin « *consubstantialis* », qui sera traduit en grec par « *homoousios* » au 4^e siècle. Origène estime que le Père, source de tout, est seul non-engendré. C'est Lui qui engendre éternellement le Fils qui est son image, mais image inférieure (subordonnée) à Lui, à la fois un et multiple. Origène conclut qu'en un sens il y a deux Dieux et en un autre sens Un Dieu unique. Le Concile de Constantinople II (553) a condamné cette thèse d'Origène à titre posthume.

La tendance au subordinationisme reflète le souci de concilier le monothéisme et la distinction des trois Personnes. Elle a été reniée par la majorité des Pères de l'Eglise. Mais les Evangiles Synoptiques présentent une vision subordinationiste de l'opinion que Jésus manifestait de sa relation avec son « Père ». lorsqu'il a dit : « *le Père est plus grand que moi* » (Jean 14. 28). Ou « *Je ne fais rien de moi-même, je dis ce que le Père m'a enseigné* » (Jean 8. 28)

Remarque

A noter que Tertullien a effectivement utilisé du concept de la Trinité. Mais d'une Trinité de trois « *personae* ». Or, en latin de l'époque, le mot « *persona* » signifiait le masque de l'acteur de

théâtre. Il ne désignait donc pas un « individu », mais une « apparence », un « rôle » joué. Il semble bien que ce mot « persona » soit très proche du concept hébreu de « shekhina ». Ces trois « *personae* » sont donc conciliables avec un stricte monothéisme. Mais lorsque dans la suite des siècles le mot « persona » a changé de sens pour signifier un « individu » distinct, le concept de Trinité a fait sortir la formule du monothéisme.

A noter aussi que l'apôtre Paul, voulant qualifier le Christ dans l'Épître aux Philippiens, a écrit : « ... *lui que était de condition divine* ... » (Philippiens 2.9)

La plupart des traductions du grec de Paul donnent effectivement le mot français « *condition* » qui correspond dans le texte au mot grec « *morphè* ». Ce mot signifie : « forme, aspect, apparence, etc. » et ne caractérise donc pas l'être intrinsèque de ce qu'il désigne. Ceci rejoint donc lui aussi l'hébreu « *shekhina* ».

Nazaréens

Ainsi sont nommés les judéo-chrétiens, chrétiens de provenance juive, qui restent fidèles aux rituels mosaïques (fêtes juives, shabbat, circoncision, nourritures casher, etc.). Ils sont témoins de l'évolution et de la diversité des interprétations données par les pagano-chrétiens des mystères du Christ. Ils lisent la Bible en hébreu. Depuis la destruction du Temple et de Jérusalem en 70, ils sont dispersés dans la région de Pella, d'Antioche et de façon croissante dans toute la diaspora.

Mais il y a parmi ces chrétiens de provenance juive des courants sectaires aux croyances divergentes.

Ebionites

Leurs membres se distinguent par leur ascétisme sévère, leur régime alimentaire excluant la viande, le vin. Mais surtout Jésus est pour eux un homme né de la semence de Joseph, un prophète élevé au rang de Messie lors de son baptême (Adoptianisme). Ils sont totalement opposés à tout sacrifice sanglant qu'ils remplacent par d'interminables ablutions d'eau pour recouvrer la pureté intérieure spécialement après un contact avec un étranger ou une femme. Ils restent attachés aux autres observances juives, rejettent tous les écrits de l'apôtre Paul et conservent l'Évangile de Matthieu privé de la généalogie de Jésus et la Bible hébraïque expurgée, notamment quant aux sacrifices du Temple.

Elkasaïtes

Ce courant, assez proche des Ebionites et sans doute issu d'eux, a été fondé par un juif originaire de l'empire parthe. Il est lui-aussi opposé aux sacrifices sanglants auxquels il substitue les ablutions d'eau. Leur régime alimentaire exclut la viande et toute boisson fermentée. Ils font preuve d'un ésotérisme prononcé faisant usage de la divination, de l'astrologie, des incantations et formules magiques. Ils rejettent certains passages de la Bible hébraïque et des Évangiles ainsi que l'intégralité des écrits de Paul. Ils réfutent la divinité du Christ et ne professent que sa messianité. Jésus est donc pour eux un prophète dont l'âme a transmigré de corps en corps depuis Adam jusqu'en celui de Jésus par métempsycose.

Ce courant a été diffusé au proche Orient et à Rome par Alcibiade d'Apamée au début du 3^e siècle et a subsisté jusqu'au 10^e siècle.

Marcionisme

Marcion fils d'un évêque du Pont et riche marchand vient à Rome vers 140 et diffuse ses idées originales. Pour lui Jésus n'est pas juif ; se basant sur la parabole des outres anciennes et des outres neuves, il rejette toute racine juive de la foi chrétienne. Inspiré de la Gnose il déclare que le Dieu de l'Ancien Testament, jaloux, tentateur, s'acharnant sur les hommes, ne peut en aucun cas être le Dieu d'amour dont Jésus se déclare le Fils. Ce Dieu mauvais n'est qu'un demiurge obnubilé par la Loi.

Marcion rejette donc la Bible hébraïque et ne garde dans le Nouveau Testament que les écrits de Paul (sauf les Épîtres à Timothée et Tite), l'Évangile de Luc expurgé des premiers chapitres (généalogie de Jésus, sa nativité, son baptême et sa tentation au désert). Il considère le mariage comme répugnant et la procréation comme une œuvre de mort.

De ce fait pour Marcion, Jésus dépouillé de ses racines juives est pleinement Dieu, ne s'est pas incarné dans le sein de Marie, mais serait apparu subitement un jour dans la Synagogue de Capharnaüm, en l'an 15 du règne de Tibère. Son corps humain n'est qu'apparence (Docétisme) mais il a véritablement souffert sur la croix pour racheter tous les hommes et en faire les fils adoptifs de Dieu.

Marcion constitua à Rome une Eglise importante et fortement structurée à l'image de la Grande Eglise, mais où les femmes avaient des fonctions non négligeables (baptême, exorcisme, imposition des mains).

L'Eglise de Marcion connut elle aussi des péripéties internes de division et son fondateur fut bien sûr condamné par la Grande Eglise en 144.

Gnose et Gnosticisme

Le terme Gnose désigne généralement toute spiritualité enseignant le salut par la connaissance. Pour le Gnosticisme, ce n'est plus la mort et la résurrection de Jésus qui sont la source du Salut, mais une forme de connaissance surnaturelle que Jésus serait venu enseigner aux hommes, du moins à une poignée d'élus à même d'interpréter correctement son enseignement intellectuel et ésotérique.

Au milieu du 20^e. siècle fut découverte à Nag Hammadi en Haute Egypte une grande quantité de vieux manuscrits gnostiques en langue copte, qui ont fait grandement progresser la connaissance de cette Gnose, jusque là connue essentiellement par les critiques que lui ont adressées les Pères de l'Eglise.

La Gnose enseignait que le monde était l'œuvre d'un « démiurge », généralement assimilé au Dieu des Juifs, et assisté d'entités divines (Eons), d'Anges mauvais, les « Archontes ». Le démiurge a doté l'homme d'un corps de chair, véritable prison pour l'âme et l'a placé dans un univers marqué par le sceau du mal. L'homme doit donc par tous les moyens tenter de libérer son âme pour qu'elle puisse accéder au « plérôme », Royaume du Dieu absolument transcendant, contrairement au démiurge.

Ainsi, esclave de son corps et de ses passions, l'homme ne peut rejoindre le Dieu inconnu qu'en retrouvant au tréfonds de son être l'étincelle divine qui a subsisté lors de son incarnation, mais dont, le plus souvent, il n'a pas conscience.

L'homme doit donc rejoindre ses origines divines en se débarrassant de son enveloppe charnelle. Les gnostiques excluant la Bible hébraïque se nourrissaient de toute une littérature apocryphe, mais ils trouvaient chez Platon lui-même cette idée que le corps mauvais et mortel emprisonne l'âme pure et immortelle. A cet égard, les Gnostiques ont eu une idée pessimiste de la femme qui par la procréation permet à l'œuvre du « démiurge » mauvais de perdurer. Mais la femme peut être appelée à jouer un rôle de première importance dans la pensée gnostique, à la condition de renoncer à sa féminité sur le plan sexuel.

Du reste, c'est un Eon féminin, Sophia, qui a provoqué la naissance de ce « démiurge » et pour rattraper la catastrophe Dieu émet un nouvel Eon, masculin cette fois, le Christ.

Les Gnostiques ont été l'objet des critiques de la plupart des Pères de l'Eglise, notamment Irénée, Hippolyte, Epiphane de Salamine, Tertullien, Eusèbe de Césarée, etc.

Les principaux prophètes du Gnosticisme ont été, à partir des années 120-130 : Saturnin à Antioche, Cérinthe en Asie Mineure, Basilide à Alexandrie, Carpocrate et Valentin à Rome, Leur vision de la personne du Christ est diverse. Pour la plupart Jésus est un grand prophète sur lequel l'Eon-Christ est « descendu » lors de son baptême et en qui il a « habité » jusqu'à sa Passion, mais il n'est pas Dieu.

Mani et le Manichéisme

En Iran, le gnosticisme a généré un intéressant « avatar » : le manichéisme, dont le fondateur, le Perse Mani (216-276), a constitué une religion à part entière, nettement inspirée de la Gnose, mais mêlant à un judéo-christianisme, teinté d'Elkasäisme, des éléments issus du Zoroastrisme et du bouddhisme. Vaste syncrétisme, le Manichéisme s'est répandu de la Méditerranée jusqu'en Asie Centrale au 11^e siècle et en Chine jusqu'au 17^e siècle. Saint Augustin y adhéra un moment en Afrique du Nord au 4^e siècle.

Pour le manichéisme, qui est une variante du docétisme, Jésus est bien celui qui a révélé aux hommes les paroles de Salut, mais ce Sauveur n'est pas né charnellement. Ce Jésus n'a pas mis fin à la révélation. Ce rôle échoit à Mani qui fait figure de nouveau Jésus !

Chapitre 24

Efforts d'Orthodoxie

Les 2^e et 3^e siècles ont donc connu un déferlement de doctrines et de polémiques tournant autour du problème de l'identité de Jésus : Est-il un homme ? Est-il Dieu ? Est-il les deux ?

Face aux divergences multiples que nous venons de signaler, mais aussi pour maintenir la cohésion des baptisés dans l'ambiance des persécutions par le pouvoir romain, la Grande Eglise a solidifié ses structures ecclésiastiques. Elle lutte contre les hérésies, et contre la compétition du Judaïsme, elle définit peu à peu, par triage entre d'innombrables textes, le « canon » de ce qui sera le « Nouveau Testament ».

Dans ses enseignements, elle prend le contre-pied de Marcion, affirme que le Dieu du Christ est le Dieu d'Israël, mais elle se déclare elle-même le « vrai Israël ». Et Méliton évêque de Sardes, qualifie les Juifs de « peuple déicide » !

La grande question qui va occuper les esprits durant plusieurs siècles est celle de la Christologie. Un courant majoritaire dans l'Eglise affirme que Jésus est le Fils Unique de Dieu incarné, doué d'une double nature, à la fois divine et humaine. Le Verbe est vu par Irénée de Lyon comme la véritable image et ressemblance du Père. Ignace d'Antioche compose un « Credo », qui est pratiquement le « Credo des Apôtres » encore en usage aujourd'hui.

L'essentiel du Canon des Ecritures Chrétiennes est à peu près fixé à la fin du 2^e siècle, mais ce n'est qu'en 367 qu'Athanase d'Alexandrie fait une revue globale de ses 27 livres. La liste en sera confirmée par le pape Damase en 382 puis par le 2^e Concile de Carthage en 397. Mais elle n'a pas force de loi. La plupart des Eglises s'accordent dans l'ensemble sur les choix opérés, mais aujourd'hui encore toutes les Confessions chrétiennes catholiques, protestantes et orthodoxes n'ont pas exactement le même canon.

Un grand nombre d'Evangelies, d'Epîtres, d'écrits de toutes natures, émanant de groupes ou d'auteurs prenant le nom de divers Apôtres ou Disciples, sont éliminés peu à peu et rangés par la Grande Eglise parmi les textes « apocryphes », lesquels sont considérés comme n'ayant pas de sûreté doctrinale, ou carrément hérétiques tels que la plupart des textes gnostiques. Parmi les textes retenus, deux vont donner lieu à mille controverses : L'Evangile de Jean et l'Apocalypse de Jean.

Les choix opérés sont le fait des théologiens et évêques des grandes Eglises, d'Alexandrie, Antioche, Rome, Constantinople, Jérusalem et parfois discutés dans des Synodes locaux, à partir des dernières décennies du 2^e siècle. Le Christianisme étant religion non reconnue par le pouvoir romain, et à la merci de persécutions, il n'était pas envisageable de réunir des Conciles pléniers.

A cet égard, au début du 2^e siècle l'Eglise, n'est plus une secte détachée du Judaïsme. Elle commence à être majoritaire en Asie Mineure, en Egypte du nord, à Carthage. Depuis la fin du règne de Septime Sévère (211), les persécutions se sont arrêtées, mais elles reprennent brusquement avec l'empereur Dèce, fin 249. Les barbares menacent dangereusement les frontières et l'empereur accuse les chrétiens de mécontenter les dieux. L'évêque de Rome est exécuté, ceux d'Antioche et de Jérusalem meurent en prison, d'autres encore sont envoyés travailler dans les mines.

A la mort de Dèce en 251, le calme revient, mais la persécution reprend avec l'empereur Valérien en 257, les chrétiens étant jugés responsables de la peste qui ravage la population. L'évêque de Rome et plusieurs de ses diacres sont décapités. Cyprien de Carthage et nombre de ses proches sont exécutés. Le calme revient à nouveau en 259 avec l'avènement de l'empereur Gallien, fils de

Valérien. Le répit est de courte durée, une persécution particulièrement dramatique est décidée à partir de 303 par Dioclétien qui se proclame lui-même dieu et fils de Jupiter. Toute une élite chrétienne sacerdotale et laïque disparaît, tuée, bannie, privée de ses biens. Après l'abdication de Dioclétien en 305 cette persécution se calme progressivement, puis est arrêtée par l'empereur Galère en 311. L'Eglise est décimée et, de plus, déchirée par de violentes querelles internes.

C'est alors qu'intervient Constantin qui succède à son père Constance 1^{er} à la tête de l'empire romain d'Occident. Constantin s'empare de Rome en 309. Il a parmi ses proches des chrétiens tels l'évêque Ossius de Cordoue. Jusqu'en 324 il compose avec Licinius empereur d'Orient, puis il le bat et entreprend de réunifier la totalité de l'empire romain. Et pour cela il donne au Christianisme le statut de religion privilégiée.

Du jour au lendemain l'évêque de Rome émerge des catacombes et est installé dans le Palais du Latran. Rome se couvre de basiliques. Les chrétiens sont comblés d'honneurs et de hautes fonctions dans l'empire, ce qui stimule la conversion des élites romaines à la nouvelle religion.

Constantin s'érige en protecteur de l'Eglise et compte bien en utiliser toutes les structures pour aider à la réunification de l'empire d'Orient et d'Occident, de même que pour lutter contre la décadence des mœurs, corruption, débauche, multiplication des divorces, effondrement de la natalité, etc... L'empire se christianise peu à peu, adopte les grandes fêtes religieuses, mais Constantin garde son appellation païenne de « Pontifex Maximus ». Le pape ne sera nommé « Souverain Pontife » que plus tard ...

Cependant Constantin s'inquiète des divisions qui déchirent l'Eglise, notamment sur l'identité du Christ et sur le sort à réserver aux « lapsi », c'est-à-dire aux chrétiens qui ont abjuré leur foi chrétienne et sacrifié aux idoles lors des persécutions encore toutes récentes. Pour y remédier il convoque en 314 un Concile régional à Arles.

Mais à partir de l'Egypte se développe une nouvelle division du fait de la prédication d'Arius, un prêtre d'Alexandrie.

Chapitre 25

Arius

Les Conciles de Nicée - Constantinople (325 - 381)

Pour Arius, il existe un seul Dieu, le Père, seul « inengendré », éternel, seul possédant l'immortalité. C'est de cet unique « inengendré » que le Verbe a surgi du néant par la volonté du Père, afin d'être son instrument dans la création du monde. Mais ce Verbe n'est pas éternel puisqu'ayant été engendré par le Père, il y eut un temps où il n'était pas. D'ailleurs, s'il avait été éternel à l'image du Père, cela signifie qu'il y aurait deux inengendrés, ce qui serait incompatible avec le monothéisme. Arius rejette donc la distinction faite par bien d'autres responsables de l'Eglise entre « engendré » et « créé » pour qualifier le Christ. Il place ce Christ dans une position subalterne par rapport à Dieu (subordinationisme). Il voit certes en lui un être exceptionnel, parfaitement saint et sans péché, d'une insurpassable perfection morale, mais il n'est pas Dieu. Il est un « *dieu en second* » et c'est pour cela qu'il a pu s'unir à la chair, chose inconcevable s'agissant du Père.

On ne peut donc soutenir, dit Arius, ce que proclame la Grande Eglise, à savoir que le Christ est « consubstantiel-homoousios » au Père.

Arius est sommé de s'expliquer devant Alexandre, évêque d'Alexandrie, en 318 et rassemble ses partisans, notamment ses condisciples à l'école de Lucien d'Antioche et parmi eux Eusèbe devenu évêque de Césarée et un autre Eusèbe évêque de Nicomédie (Asie Mineure). Un Concile est réuni par Alexandre à Alexandrie, composé des évêques d'Egypte et de Libye, qui réaffirment que le Verbe est consubstantiel et coéternel au Père. Ils excommunient Arius et divers prêtres et diacres qui le soutiennent.

Arius se réfugie à Nicomédie et multiplie les déclarations, sa popularité s'accroît et la querelle arienne embrase l'Orient, sans guère toucher l'Occident latin. Mais, en 324, Constantin défait Licinius empereur d'Orient à la bataille d'Andrinople et devient seul empereur de l'immense empire fait de l'Occident et de l'Orient réunis. Il constate que la division au sein de l'Eglise est un obstacle à cette réunification et il décide d'y mettre fin. Il envoie Ossius, évêque de Cordoue et son conseiller, en mission de réconciliation, mais ce dernier prend parti contre Arius et convoque des Synodes à Alexandrie, puis à Antioche. Il en ressort une formule de compromis. Au terme controversé de « homoousios » (consubstantiel) est substitué celui de « homeousios » (semblable) accepté, bien qu'à contre cœur par Arius, mais rejeté par Ossius, qui publie une condamnation des thèses d'Arius.

Constantin décide donc de réunir un Concile à Nicée groupant tous les évêques de la Chrétienté convoqués individuellement. Un bon nombre d'évêques occidentaux ne répondent pas, de même que les évêques d'origine juive. Mais, avec plus de 200 participants, le Concile s'ouvre le 20 Mai 325 dans le palais impérial et sous la présidence de l'empereur. Les débats sont houleux, mais Arius reste ferme sur ses positions soutenant que le terme « homoousios » ne figure pas dans la Bible, mais provient d'écrits gnostiques. Il réaffirme que le Fils est créature et subordonné au Père.

Remarque :

La fermeté d'Arius dans ses positions s'explique largement par ses origines. Né à Alexandrie il est d'origine juive, son nom étant alors Arieih ben Yehouda. Son opiniâtreté est motivée par son respect d'un monothéisme absolu avec lequel le « homoousios » des Pères grecs est incompatible.

L'empereur et la majorité du Concile condamnent Arius. Le mot « homoousios » est érigé en dogme universel, et l'idée qu'en Dieu il y a une seule « substance » (ousios) en trois personnes

prend place dans le dogme chrétien. Sous la direction d'Ossius est rédigé le « Symbole de Nicée » dont tous les mots sont tirés de la Bible, sauf qu'y est ajouté le mot « *homoousios* » et une dernière phrase qui anathématise les thèses d'Arius.

Ce « Symbole de Nicée » va effacer les Symboles multiples précédemment rédigés par nombre d'Eglises locales et forger une orthodoxie unique censée inspirée du Saint Esprit. Ainsi naît l'idée du « magistère » de l'Eglise et de son « infailibilité ». Les membres du Concile sont sommés par l'empereur de signer leur adhésion à ce Symbole unique, sous peine d'excommunication et de bannissement. La majorité obtempère. Et Constantin fait brûler les œuvres hérétiques, clôt le Concile par un grand banquet et comble de présents les Pères conciliaires.

L'affaire n'est pas réglée pour autant, certains signataires du Symbole de Nicée se sentent mauvaise conscience et ruminent la doctrine d'Arius : « *un seul vrai Dieu, un Fils qui est son agent et lui reste soumis, un Esprit consolateur, le Paraclet* ». Que reprocher à cela ? Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée qui l'expriment sont bannis, mais trois ans après manifestent leur regret et sont rétablis dans leurs charges. Les années qui suivent voient d'innombrables péripéties de la lutte entre anti-ariens et pro-ariens. Arius est même réhabilité en 336 par un Synode de Jérusalem malgré l'opposition farouche d'Athanase, nouvel évêque d'Alexandrie. Mais le jour de Pâques à Constantinople où doit être célébrée une grande cérémonie de réhabilitation, Arius est pris de malaise et meurt brusquement, sans doute assassiné par le poison. Constantin meurt l'année suivante, et les querelles vont reprendre sous l'impulsion d'Athanase.

Les années 340-350 sont celles de plusieurs Synodes qualifiés de « semi-ariens », car les partisans de feu Arius se divisent en plusieurs courants et atténuent la radicalité des thèses ariennes. Un Synode groupant évêques Orientaux et Occidentaux, dont des légats du pape, est réuni à Sardique (actuelle Sofia) en 343. Mais dès l'ouverture, les Orientaux exigent le départ des évêques anti-ariens, notamment Athanase. Face au refus des Pères Occidentaux, les Orientaux quittent la ville de nuit laissant une lettre explicative et condamnant tous les soutiens à Athanase, y compris le pape Jules. Cette péripétie va marquer durablement les relations entre les Eglises d'Occident et d'Orient.

Les successeurs de Constantin, ses fils Constant, puis Constance II, répriment le clan des anti-ariens, dits « nicéens ». Plusieurs évêques sont exilés dont celui de Rome, le pape Libère. L'arianisme s'étend dans tout l'empire et chez les barbares grâce au zèle d'un Cappadocien Chrétien nommé Wulfila, né chez les Goths et devenu leur ambassadeur auprès de l'empereur d'Orient. Son action d'évangélisation de tendance arienne est couronnée de rapides succès. Il met au point un alphabet gothique et traduit la Bible en goth. Grâce à ce Wulfila, les Goth chrétiens-ariens s'emparant de Rome en 410 préservèrent le christianisme et ses institutions.

Julien dit « l'Apostat » devenu empereur en 341 est hostile au Christianisme et en particulier aux ariens. Il annule les mesures prises auparavant contre les juifs et les nicéens. Mais il meurt 2 ans après.

Parmi ses successeurs Théodose, général d'origine espagnole qui, porté par ses succès militaires, devient empereur en 379. Il est fermement nicéen et fait face à l'agitation d'Apollinaire, évêque de Laodicée, et nicéen excessif, et aux ariens : Apollinaire soutient que le Christ est pleinement Dieu « incarné » : le Christ n'est pas vraiment homme, mais son corps, non pourvu d'une âme humaine, a été habité directement par le Verbe, par Dieu. Nous retrouvons ainsi la définition de l'« avatar » des mythologies païennes.

Les évêques nicéens se réunissent en Concile à Alexandrie en 362 pour contrer cette hérésie majeure. Ils rappellent que le Christ n'a pas eu un corps sans âme humaine, mais de peur de diviser le camp des nicéens, ils s'abstiennent de condamner Apollinaire et ne lui interdisent pas de poursuivre ses enseignements.

Quelques années après, l'empereur Théodose, dépose le patriarche de Constantinople arien résolu. Et en 381 il convoque un Concile à Constantinople qui ne concerne en fait que l'Eglise d'Orient. Il en résulte la confirmation du Symbole de Nicée auquel est ajoutée une mention sur l'Esprit Saint : « ... *qui est Seigneur et donne la vie, qui procède du Père, qui avec le Père et le*

Fils est conjointement adoré et glorifié et qui a parlé par les prophètes ... » Le Symbole en question devient donc celui de « Nicée-Constantinople ».

La mention que l'Esprit Saint procède du Père et du Fils (filioque) sera introduite bien plus tard dans le Symbole, contre l'avis de l'Orient, par le 3^e Concile de Tolède en 589, mais restera longtemps hors de la liturgie.

On ne sait toujours pas comment dans la conscience des saints Pères conciliaires ce « *triton théon* » (troisième en grec) de l'Esprit, venant après le « *deutéron théon* » (deuxième) du Fils, est compatible avec le monothéisme de l'Écriture. D'ailleurs, le feu reprendra entre Orient et Occident, quelques siècles plus tard, la querelle du « *filioque* » n'étant toujours pas résolue.

Remarque :

En ce qui concerne le « filioque », c'est Charlemagne qui vers 810 a officialisé ce point en demandant au pape Léon III de l'introduire dans le credo. Mais ce n'est qu'au début du 11^e siècle qu'il sera effectivement en usage dans la liturgie occidentale et sera l'une des principales raisons du schisme avec le monde orthodoxe en 1054.

Dans cette querelle du « filioque », qui a raison et qui a tort ? Les deux sont dans l'erreur, puisque ces deux reposent sur l'option du « consubstantiel ».

Il faut être logique. A partir du moment où on a opté pour la divinité consubstantielle du Fils et du Père, si l'Esprit Saint procède de l'un, il procède obligatoirement de l'autre aussi. Cette position ignore, il faut le dire, la parole de Jésus rapportée par l'Évangile de Jean sur ce point :

« ...Lorsque viendra le Paraclet que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra lui-même témoignage de moi ... »

(Jean 15.26)

Ces Conciles de Nicée et de Constantinople ont donc rédigé un Credo qui pratiquement rend superflus les multiples Credo que chaque communauté d'Églises locales avaient mis en forme. Ce nouveau Credo de Nicée-Constantinople est donc devenu universel et confié à la vigilance d'une Église reconnue comme Magistère et revêtue d'infaillibilité. Les rédacteurs de ce Credo disent que tout ce texte est fait de citations de l'Écriture, sauf qu'un mot y est ajouté : le concept explosif de « homoousios » (consubstantiel), explosif et incompatible dans ses conséquences avec la parole de Jésus relatée par Jean 15.26.

Théodose a donc multiplié les mesures d'autorité et réussi la réunification de l'empire. Mais le Christianisme n'a guère été pacifié. C'est toujours l'identité du Christ qui est la source des querelles. Celles-ci vont connaître de nouveaux paroxysmes sous le règne de son successeur Théodose II. L'arianisme va continuer de se répandre non seulement dans l'empire, mais aussi chez les peuples barbares ses voisins, notamment les Goths. De plus, en réaction contre le radicalisme de la christologie de Nicée-Constantinople éclate la crise nestorienne.

Chapitre 26

Nestorius Le Concile d'Ephèse (431)

Installé comme patriarche de Constantinople en 428 par Théodose II, Nestorius moine d'Antioche dans son premier sermon de Noël refuse à Marie le titre de « Théotokos », mère de Dieu. Il soutient que les Saintes Ecritures ne disent pas que Dieu est né de la Vierge mère du Christ, mais elles disent que c'est Jésus-Christ, le Fils et le Seigneur qui est né d'elle. Ceci revient à nier la pleine divinité de Jésus. La réaction est immédiate et violente de la part de l'auditoire habitué depuis des générations à appeler Marie Mère de Dieu. La crise qui commence est liée aux divergences de doctrine déjà anciennes entre les Eglises d'Antioche et d'Alexandrie.

Après Lucien le maître d'Arius, a enseigné à Antioche Théodore de Mopsueste qui insistait sur la pleine divinité et la pleine humanité du Christ, donc sur l'union-conjonction en lui de deux natures complètes (prosopon en grec). Dieu et l'homme sont donc conjoints mais séparés dans le Christ. Pour Nestorius, seul l'homme en Christ est né de Marie, est mort sur la croix. L'homme en lui n'est pas seulement la chair, mais l'instrument de la divinité. Nestorius a précisé : « *Je sépare les natures, mais j'unis l'adoration* ». Ces thèses sont l'héritage d'une longue tradition des théologiens d'Antioche.

A Alexandrie on soutient au contraire la thèse d'une nature unique du Christ, Verbe fait chair et « hypostase » divine. On affirme l'union indissoluble des natures humaine et divine fondue en une seule nature christique dénommée « hypostase ». Au moment de sa conception sa nature humaine du Christ a été totalement absorbée par sa nature divine. Cyrille évêque d'Alexandrie refuse de dire que c'est la part humaine du Christ qui est né de Marie, a souffert et a été crucifié. A la christologie antiochienne des « natures », il oppose une christologie de la « personne » et soutient qu'on ne peut diviser l'unique Seigneur Jésus-Christ en homme à part et en Dieu à part. Il n'y a qu'un seul Jésus-Christ. Les deux natures sont différentes mais maintenues l'une et l'autre sans confusion. Là est la notion « hypostatique » de la personne du Fils.

La querelle s'accroît entre Nestorius et Cyrille. Célestin, évêque de Rome, prend parti contre Nestorius et convoque un Synode condamnant ses thèses. Nestorius est sommé de reconnaître l'union des deux natures du Christ sans division des hypostases. Le débat se focalise sur un point jugé clé : la chair du Verbe lui-même est-elle un temple dans lequel le Verbe aurait choisi d'habiter ? Nestorius répond oui et Cyrille non. Ce dernier soutient que si le Verbe est devenu chair, conformément aux Ecritures, il n'est pas venu dans un homme. Nestorius lui rétorque qu'il est impossible de penser que la divinité du Christ est capable de souffrances corporelles. Donc il est logique et conforme à la tradition évangélique de confesser que le corps est le temple de la divinité du Christ.

Théodose II intervient dans la querelle et convoque un Concile œcuménique à Ephèse. Il y invite personnellement tous les évêques pour Juin 431. Après Pâques, Cyrille embarque à Alexandrie avec une énorme escorte de plus de 40 évêques égyptiens et d'autres prêtres et moines. Le 7 Juin il arrive à Ephèse. Dans les rues, les partisans de Nestorius et de Cyrille s'invectivent de façon crue. Le 21 Juin les délégations d'Antioche, d'autres Eglises et les légats du pape ne sont toujours pas arrivées, mais ne devraient plus tarder. Cependant, Cyrille prend sur lui d'ouvrir le Concile le lendemain. Bien des évêques d'Asie Mineure sont scandalisés de cette précipitation.

Le Concile s'ouvre le lendemain 22 Juin et se clôt le soir même par la condamnation de Nestorius. 197 évêques lui jettent l'anathème et signent un document rédigé par Cyrille. Nestorius est exclu de la dignité épiscopale. Mais la délégation orientale conduite par l'évêque Jean d'Antioche arrive le 26 Juin. Jean explose de colère et refuse de reconnaître la légitimité des décisions prises. Il convoque un nouveau Concile réunissant environ 50 évêques qui

décident de déposer Cyrille et d'excommunier tous les évêques ayant participé à l'assemblée du 22 Juin, s'ils n'annulent pas leur signature du document de Cyrille. L'empereur approuve cette annulation de la session du 22 Juin.

Les légats romains ne sont toujours pas arrivés. Ils ne sont là qu'au début de Juillet et trouvent la ville à feu et à sang. Les deux clans, celui du 22 Juin et celui du 26 Juin se battent dans les rues. On relève de nombreux blessés. Les légats du pape convoquent une nouvelle réunion-Synode pour le 16 Juillet à laquelle ne participent que des opposants à Nestorius. Les décisions du 22 Juin sont validées, Nestorius est déposé et excommunié, Jean évêque d'Antioche lui aussi est excommunié, ainsi qu'une trentaine d'autres évêques. Toutes les décisions de la session du 26 Juin sont annulées.

L'empereur qui avait approuvé la session du 26 Juin est ulcéré de voir sa décision annulée. Début Août il dépose à la fois Cyrille, Nestorius et Memnon évêque d'Ephèse, proche de Cyrille. Il renvoie tous les évêques chez eux. En Septembre seulement, il prononce la clôture de ce curieux Concile où jamais ne se sont réunis ensemble la totalité des belligérants. Puis Théodose II sous la pression de son entourage se laisse convaincre de la réalité de l'hérésie de Nestorius. Cyrille est réhabilité et Nestorius définitivement déposé. Celui-ci est exilé et mourra vers 451 dans une oasis perdue dans le désert égyptien. Toutes ces péripéties du Concile d'Ephèse resteront dans l'histoire sous le nom du « brigandage d'Ephèse ».

Durant les mois qui suivent Cyrille et Jean échangent des lettres pour tenter d'arriver à un compromis. Cyrille fait quelques concessions à condition que Jean se désolidarise définitivement de Nestorius, ce qu'il se résout à faire. L'acte d'union signé en 433 est respecté tant que les deux signataires sont en vie. La paix est superficielle, chaque camp interprète l'accord à sa manière. Jean meurt en 442 et Cyrille en 444. Dès 442, le successeur de Jean est Domnus II, proche de Rome et hostile à Nestorius. Les Eglises nestoriennes décident alors de se détacher du patriarcat d'Antioche, donc de Rome et se déclarent autocéphales. C'est le début d'un schisme qui durera des siècles. Dure-t-il encore aujourd'hui ? La question est complexe.

Remarque

Effectivement le schisme va perdurer. Les Eglises nestoriennes en question se sont appelées désormais "Eglise de Perse". Le zèle missionnaire de cette Eglise autocéphale a été très dynamique durant des siècles. L'Evangile a été portée par elle vers 630-650 jusqu'en Inde, au Tibet et en Chine, en Mongolie.

C'est par une initiative du pape Jean Paul II qu'un accord de paix a été négocié puis conclu entre Rome et ces Eglises devenues Assyriennes Chaldéennes d'Orient nestoriennes. Les anathèmes prononcés jadis contre Nestorius ont été levés, sans que la communion totale soit rétablie. Mais l'Eglise romaine a reconnu dans les thèses de Nestorius non plus une hérésie théologique, mais des options d'ordre essentiellement culturel. Le Vatican est demeuré depuis lors d'une totale discrétion sur cette étape remarquable de réconciliation.

Chapitre 27

Eutychès Le Concile de Chalcédoine (451)

Depuis l'acte d'union de 433 et le décès de Jean et Cyrille, la paix qui subsiste est fragile. Survient une nouvelle crise avec Eutychès, père abbé d'un important monastère de Constantinople, très hostile à Nestorius et, disent certains, plus cyrillien que Cyrille. Pour lui, après l'union des deux natures il ne reste qu'une seule nature divine dans le Christ. Flavien nouveau patriarche de Constantinople le dépose et l'excommunie. Théodose II prend la défense d'Eutychès. L'empereur convoque un nouveau Synode à Ephèse en 449 en présence de 145 évêques et de trois légats du pape, sous la présidence de Dioscore évêque d'Alexandrie. Eutychès est réhabilité. Flavien exclu du sacerdoce. Brutalisé il prend la fuite, rattrapé et exilé. Il meurt en cours de route. La rumeur se répand que Dioscore l'aurait fait assassiner.

A la mort de Théodose II, en Juillet 450, Marcien général romain devient empereur et épouse Pulchérie, demi-sœur de Théodose II, laquelle était hostile à Eutychès. Marcien fait emprisonner Eutychès et réhabilite les évêques qui lui sont hostiles, et que le Synode d'Ephèse avait réhabilités. Marcien décide de mettre la paix dans l'Eglise une fois pour toutes et convoque un Concile œcuménique pour Septembre 449 à Nicée puis le déplace à Chalcédoine. Un grand nombre d'évêques sont invités, y compris le pape de Rome Léon 1^{er} qui promet d'envoyer ses légats.

Ce Concile s'ouvre à Chalcédoine en Octobre 451. Dès l'ouverture, les légats du pape exigent l'expulsion de Dioscore évêque d'Alexandrie, sous peine pour eux de quitter les lieux. Dioscore est tenu pour avoir été en complicité avec Cyrille l'un des responsables du « brigandage d'Ephèse ». La mémoire de Flavien est réhabilitée. Sur le plan théologique, Chalcédoine prend des décisions capitales :

- Condamnation du « monophysisme » d'Eutychès,
- Confirmation des condamnations d'Arius, et de Nestorius,
- Confirmation de l'appellation de Marie « Théotokos Mère de Dieu »,
- Confirmation des deux natures du Christ, consubstantiel au Père et aux hommes, en deux natures sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation.

Tout cela est consigné dans une déclaration solennelle du Concile qui constitue un triomphe pour l'Eglise d'Antioche au détriment de celle d'Alexandrie. Les Eglises d'Alexandrie et de Jérusalem sont profondément humiliées, des troubles éclatent parmi leurs fidèles. Marcien mâte les émeutiers et exile les évêques rebelles. L'Eglise d'Alexandrie refuse Proterios, successeur désigné de Dioscore exilé. A la mort de Marcien en 457, ce Proterios est destitué et remplacé par Timothée Elure dont le premier soin est de réunir un Synode qui dénonce Chalcédoine.

Le successeur de Marcien, Léon 1^{er}, plutôt que d'employer la force, consulte les évêques orientaux. Le pape Léon 1^{er} (même nom que l'empereur) fait de même. Mais le schisme monophysite s'est étendu et rallie non seulement les chrétiens d'Egypte, mais aussi des Syriens, des Palestiniens, des Ethiopiens, des Arméniens, etc.

Tous disent que, dans le Christ, après l'union des deux natures, il n'en reste plus qu'une qui est la nature divine, infinie et illimitée en laquelle est résorbée la nature humaine finie et limitée.

Finalement l'empereur exile en Crimée l'évêque d'Alexandrie Timothée Elure, auquel succède Timothée Salofaciol. Eclate une insurrection populaire qui fait des milliers de victimes. Après la

mort de l'empereur Léon 1^{er} , son successeur Basile adopte la politique inverse. Il renvoie Salofaciol, rappelle d'exil Timothée Elure, le reçoit à Constantinople. Ensemble ils rédigent une « anti-encyclique » dénonçant les décisions de Chalcédoine et visant un retour aux seules profession de foi de Nicée et de Constantinople lesquelles font silence sur les modalités d'union des deux natures du Christ.

Près de 600 évêques souscrivent à cette « anti-encyclique ». Le « monophysisme » confirme donc son implantation dans les territoires concernés. Durant les années qui suivent un nouvel empereur, Zénon, décide en 477 de renvoyer Elure et de rappeler Salofaciol et Alexandria connaît une invraisemblable ronde d'évêques institués, puis destitués. A la fin du 6^e. siècle, il y aura même cohabitation de deux évêques l'un pro-chalcédonien, l'autre anti-chalcédonien et l'Eglise d'Egypte achève de se séparer de Rome, devenant l'Eglise copte, laquelle avec les Eglises de Syrie et d'Arménie sont dites « anti-chalcédoniennes ».

Paradoxalement c'est la conquête arabe, vers 630 qui aidera à leur indépendance totale vis-à-vis de Rome ...

Chapitre 28

Conclusion ou bilan ?

Est-il possible, sinon de tirer une conclusion, du moins d'esquisser un bilan de la lamentable histoire de ces siècles de déchirements. Globalement, un semblant d'unité s'est établi autour de la Méditerranée, un credo commun réunit tant bien que mal une majorité de chrétiens, grâce aux interventions des empereurs. Bientôt l'empire romain va s'effondrer sous les coups des barbares. Mais les souverains barbares comprendront vite eux aussi qu'ils ont intérêt à se convertir à la foi dominante pour mieux asseoir leur pouvoir.

Pourtant, cette unité va être mise à mal sur d'autres plans. L'histoire jusqu'à la Renaissance va être marquée de nouvelles péripéties dramatiques, la fameuse querelle du « *filioque* » en 810, sous Charlemagne, puis le schisme de tout l'Orient, rupture de communion entre Rome et Constantinople en 1054, puis l'aventure des Vaudois, suivie de « l'hérésie Cathare », lointaine résurgence de la Gnose, et sa répression sauvage commençant en 1209, puis la Réforme protestante.

Durant les siècles suivants l'Eglise Catholique va s'opposer à toutes les valeurs fondatrices de la modernité : science du Cosmos avec Copernic et Galilée, laïcité, démocratie, liberté de conscience, droits de l'homme, etc... Ce n'est qu'avec le Concile de Vatican II qu'elle entreprend de se réconcilier avec le monde de son temps en renonçant à la fois à la condamnation systématique des « idées modernes », au monopole qu'elle exerçait sur la foi en Occident depuis Théodose, et à l'emprise sur la société.

Mais ce retour conciliaire au message évangélique a suscité un nouveau schisme, celui des traditionalistes-intégristes hostiles à la liberté religieuse. Ce schisme n'est pas lié à une définition de la foi, mais à une certaine conception de l'Eglise et du rôle qu'elle doit exercer dans la société. A cet égard un schisme silencieux se poursuit de chrétiens en désaccord avec la hiérarchie sur des points tels que la sexualité, le célibat des prêtres, la théologie de la libération, la place des femmes, le manque de démocratie interne dans l'Eglise, etc... Et l'hémorragie des fidèles se poursuit depuis plusieurs décennies dans les Eglises Occidentales. Comment tracer des voies de retour ?

Les divergences qui ont séparé les courants chrétiens des trois premiers siècles de chrétienté ne sont plus comprises et admises aujourd'hui par les fidèles. Mais que doit-on penser de la foi des apôtres et des premiers témoins de Jésus, qui ont cru en lui avant que ne soit conçue la théologie trinitaire et celle de l'incarnation ? Il paraîtrait absurde de juger qu'ils n'avaient pas une foi authentique puisqu'ils ne croyaient pas en un Dieu en trois personnes et en un Christ en deux natures ...

Ce n'est plus la lettre des Credo, ou les abstractions de la Théologie qui divisent de nos jours. Pour contrer la sécularisation galopante en cours, comment stimuler la foi ? Les mêmes Ecritures sont lues avec les lunettes des cultures différentes et divergentes. Le poids des querelles passées est insupportable. Pour y remédier, faut-il prêcher l'oubli des blessures de l'histoire ? Il serait meilleur de travailler à les guérir.

Et pour ce faire, comment éviter de remonter aux sources ? Un effort en ce sens fait l'objet des pages qui suivent.

Quatrième Partie

Revenir à la Source commune

Repenser la christologie ?

Chap. 29	Le dédale des théologies
Chap. 30	Le chaînon manquant
Chap. 31	Le Tohu-Bohu théologique...
Chap. 32	Examen de conscience

Chapitre 29

Le dédale des théologies

La clé de la foi chrétienne, depuis l'origine, est l'authenticité de la résurrection de Jésus, préfiguration de la résurrection de tous les hommes. Le Christ a vaincu la mort et a ré-ouvert aux fils d'Adam les portes de l'autre monde, qu'est le Jardin de l'Eden, fermées depuis la Transgression. C'est cela la « bonne nouvelle » de l'Évangile. Le commun dénominateur de tous les croyants est qu'ils croient en un principe premier, en une personne divine ou même au moins en une force créatrice semblant plus impersonnelle. Tous les débats, querelles et déchirement autour de la nature de Dieu et des relations entre personnes divines, tous les divergences autour du Verbe-Logos traduisent l'oubli par les hommes que si Dieu existe, il est nécessairement indicible, Un dans son essence, et au-delà des possibilités de compréhension et formulations humaines.

On rapporte que Thomas d'Aquin après avoir écrit plus de 2000 pages sur Dieu a voulu brûler tout cela, conscient que les mots et les définitions sont bien en deçà du mystère divin. On retrouve là le drame bi-millénaire de la rupture des racines juives de la foi chrétienne : le Judaïsme historique s'abstient de donner un « Nom » à Dieu, et de prononcer ce « Nom » par respect pour le mystère et la transcendance de Dieu.

N'est-il pas évident que tous les débats, querelles et déchirement autour de la nature de Dieu et des relations entre personnes divines, toutes les divergences autour du Verbe-Logos traduisent l'oubli par les hommes que si Dieu existe, il est nécessairement indicible, Un dans son essence, et au-delà des possibilités de compréhension et formulations humaines ?

Les énoncés de dogmes et la pratique des sacrements ne sont plus de nos jours les bases d'une vigueur de la foi. Ils en seraient plutôt les fruits. Mais il n'y a pas de fruits sans racines. Comment revenir aux racines de cette foi chrétienne telles que le Christ les a plantées en terre d'Israël et incarnées dans sa personne et dans le Nouveau Testament, midrash de la Première Alliance ?

Nous n'avons fait dans les pages qui précèdent qu'effleurer le problème. Il nous faut maintenant creuser plus profond à la recherche des racines.

Pour qui embrasse du regard les vingt derniers siècles de l'humanité, ne peut qu'y voir sur le plan spirituel le démarrage d'une nouvelle ère de l'histoire, tant par les apports manifestés que par les réactions provoquées dans le contexte. Et beaucoup de penseurs se sont demandés pourquoi l'Éternel avait apparemment choisi cette date précise de l'histoire, en l'espèce le début du règne de Tibère Auguste, pour faire naître le Christ au sein du monde méditerranéen. Pourquoi, par exemple, pas 200 ans avant, ou 200 ans après ?

Une réponse a été fournie, disant que 200 ans avant, les philosophes de la Grèce antique n'avaient pas encore conclu de leurs réflexions que la multiplicité des dieux de l'Olympe ne faisait en fait que masquer ou personnaliser les nombreuses manifestations parmi les hommes d'une divinité unique, et, d'autre part, que l'âme humaine était immortelle. Cette idée avait été déjà émise par Platon et d'autres avant lui, mais elle a pris du temps pour se diffuser dans les esprits. Donc, 200 ans avant, le monde méditerranéen n'était pas prêt à accueillir le message de l'Évangile.

Et pourquoi pas 200 ans plus tard ? Parce que, a-t-on répondu, le foisonnement des sectes et religions nouvelles venues d'Orient dans le monde méditerranéen, au tournant de l'ère nouvelle, notamment de très nombreuses formes de gnoses, auraient étouffé toute maturation authentique de la foi chrétienne. Déjà, leur influence a été très importante tant sur le judaïsme

de l'époque du deuxième Temple, que sur les premières générations chrétiennes. Et cette influence se serait cumulée avec celle que nous venons de commenter et qui a résulté de l'inculturation des données du Nouveau Testament dans la philosophie néoplatonicienne des premiers Pères de l'Eglise.

La Complexité du Contexte

Durant le siècle qui a vu la naissance de Jésus, le monde méditerranéen était le théâtre d'un intense bouillonnement religieux. L'antique paganisme gréco-romain n'attirait plus les foules. Celles-ci étaient curieuses des nombreuses religions venues d'Orient, la plupart véhiculées par le va-et-vient continu des légions romaines d'un bout à l'autre de l'empire. Le Judaïsme et son prolongement le Christianisme étaient du nombre, en même temps que les religions à mystères, et autres spiritualités : Mythra, Artémise, Isis, Hindouisme, Bouddhisme, Zoroastrisme, etc.

Mais, lorsqu'on range le message du Christ parmi les « religions » énumérées ci-dessus, on se risque sur un terrain dangereux. Certes le malheur des temps est que finalement, le Christianisme l'est devenu, mais il ne l'était nullement au départ.

Ni Jésus ni ses disciples n'ont dit qu'ils venaient fonder une nouvelle religion. Ils étaient juifs pieux, fréquentant le Temple et les fêtes qui y étaient célébrées, observant la circoncision, la cashrout, le shabbat, etc. Mais, comme nous l'avons déjà rappelé dans l'Introduction, le Judaïsme de leur époque était, depuis au moins deux siècles, le théâtre de grandes confrontations entre courants multiples. Les Manuscrits de la Mer Morte ont révélé l'ampleur de leur diversité. Pharisiens, Sadducéens, Karaïtes, Zélotes, Baptistes, Apocalypticiens, Esséniens, adhérents de Qumran et bien d'autres, diversifiaient la manière juive de recevoir la Torah écrite, de l'interpréter dans la Torah orale. Et ceci non seulement dans la diaspora, mais aussi sur le territoire d'Israël, selon que les uns et les autres s'étaient ouverts ou non aux influences de l'hellénisme depuis les contacts avec Alexandre le Grand.

Dans la diaspora, la diversité des cultures locales a suscité la rédaction d'un Talmud dit « de Babylone », parallèle à celui « de Jérusalem ». Et, venant d'Orient, la gnose imprégnait le Judaïsme comme elle imprégnera ensuite le Christianisme. Et même entre Pharisiens à Jérusalem les querelles étaient vives, par exemple entre l'Ecole de Hillel et celle de Schamaï.

Alors, que signifie notre recherche des « racines juives » de la foi chrétienne. A quel courant celle-ci se réfère-t-elle ? A bien réfléchir, Jésus et après lui ses disciples ont dû faire leur choix et tracer leur route dans ce labyrinthe, au milieu de cette diversité, pour en tirer des synthèses compatibles avec la Tradition d'Israël mais ouvertes à des perspectives nouvelles.

Et le plus étonnant est que, pour esquisser ces perspectives nouvelles, Jésus rappelait essentiellement, mais à sa manière, les enseignements des grands prophètes, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Joël, etc... que le peuple avait oubliés ou que la routine des siècles avait affadis. Les premiers enseignements de Jésus en témoignent : Il annonce l'action primordiale de l'Esprit Saint pour ouvrir aux hommes l'accès au Royaume de Dieu dans le monde à venir, mais commençant dès ce monde-ci. Il parle du « vent » de l'Esprit à Nicodème, qui n'y comprend rien, bien qu'il soit un lettré et un savant docteur de la Loi, peut-être même parce qu'il est un lettré et un docteur de la Loi, c'est à dire un « intello » selon l'expression moderne. Il annonce « l'Eau Vive » à la Samaritaine et aux Samaritains d'un psychisme plus simple, qui la reçoivent sur le champ. Il clôt sa première mission messianique de rédempteur en envoyant d'auprès de Dieu le « feu » de la Pentecôte sur ses disciples, selon la prophétie de Joël. Et il leur donne mission d'annoncer ce Royaume à toutes les nations jusqu'aux extrémités de la terre.

Rien de tout cela n'était « nouveau ». Tout avait été annoncé dans la Première Alliance. Abraham avait reçu Promesse de la bénédiction des nations dans sa postérité. Jésus le rappelle : « *Abraham a vu mon jour et il s'est réjoui* » (Jean 8. 56). Lorsqu'il décrit aux foules la manière de vivre quotidienne pour parvenir au Royaume des cieux, il prononce son fameux

enseignement dit des « Béatitudes », dont les exigences interloquent tant ses auditeurs. Mais chacune des Dix Paroles de ces « Béatitudes » est tirée par Jésus des Prophètes, des Psaumes. Tout était déjà dans la Tradition Juive ... mais si loin des cœurs et des pratiques du Temple !

Chapitre 30

Le chaînon manquant

David Flusser est un universitaire israélien réputé, et notre contemporain (1917-2001). Il a été professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem et membre de l'Israel Academy of Sciences and Humanities. Il a été honoré du Prix Israël en 1980 pour l'ensemble de son œuvre.

En particulier, il a écrit en 1980 une préface précieuse pour le livre du théologien catholique suisse Clemens Thoma, intitulé « *Théologie Chrétienne du Judaïsme* ». Le livre est très remarquable. Nos lecteurs auront grand profit à s'y reporter. La préface de David Flusser ne l'est pas moins. Nous nous permettons d'en tirer quelques extraits littéraires qui précisent la parenté étroite entre le Christianisme et la Tradition juive. On est étonné de découvrir ainsi que nombre d'intuitions chrétiennes sur ce qui fait figure de fondement de la « nouvelle Alliance » en Jésus Christ, était en fait contenu depuis des générations dans la pensée, ou au moins les interrogations de divers Maîtres d'Israël.

Intuitions de David Flusser

« ... Paradoxalement, si le christianisme était devenu une religion juive ou une secte juive, on aurait pu se demander si et dans quelle mesure les disciples de Jésus et le judaïsme rabbinique et pharisien se distinguaient dans leur compréhension de la Loi.

Comme on peut le conclure à partir des Manuscrits de la Mer Morte, la différence entre les judéo-chrétiens et le rabbinisme aurait été beaucoup moins grande qu'entre les gens de Qumran et les pharisiens. Mais l'histoire s'est faite autrement et le christianisme est devenu une religion des non-juifs ».

Remarque

Oui l'histoire s'est faite autrement. Nous avons rapporté au début de ce Cahier (p. 7) l'analyse de F. Lovsky concernant les motifs du premier divorce entre juifs et disciples de Jésus, à savoir le refus de ces derniers de participer à la révolte juive contre Rome de 66-70 puis à celle de 135, ces révoltes comportant des arrières-pensées messianiques. La majorité du peuple d'Israël n'a pas reconnu Jésus comme le Messie, puisqu'il n'avait pas libéré Israël du joug romain. Les motivations religieuses à ce divorce ne sont venues qu'après à des fins identitaires.

Et donc par le malheur de cette « histoire », le Christianisme est hélas devenu une religion des non-juifs, une « autre » religion que le Judaïsme.

Ajoutons que le rabbin Rivon Krygier a publié dans la Revue SENS (4-2007 p. 202) un intéressant commentaire de la troisième promesse de l'Eternel à Abraham : « *Toutes les nations de la terre seront bénies dans ta descendance* » (Genèse 22.18). Il fait remarquer que la racine hébraïque du mot « bénies » (racine : *barakh*) peut se traduire par : « *greffées* ». Ce qui veut dire que les nations seront « greffées » sur la racine Israël. Voilà une voie subtile pour reconnaître en un « même arbre » des « spécificités diverses » ne rompant pas cependant leur union ontologique. Ceci rejoint d'ailleurs la parabole de St. Paul sur l'olivier franc et ses greffons sauvages ...

Mais, poursuivons les intuitions de David Flusser :

« Les théologiens chrétiens du judaïsme ont à accepter que selon l'interprétation juive, ce n'est pas une religion qui a été élue, mais un groupe humain, non pas la religion juive, mais Israël. Franz Rosenzweig a décrit fort justement la différence entre christianisme et judaïsme en disant : la foi

chrétienne est le contenu d'un témoignage, la foi en quelque chose. C'est le contraire de la foi d'un juif. Sa foi n'est pas le contenu d'un témoignage, mais le produit d'un engendrement. Celui qui est engendré dans le judaïsme atteste sa foi en continuant d'engendrer le peuple éternel. Il ne croit pas en quelque chose, il est lui-même croyance ».

Remarque

Où, on vérifie là que Rosenzweig lui aussi assimile la vocation d'Israël et son identité. Pour lui, la vocation d'Israël est de pérenniser son identité par engendrement. A rapprocher de la pensée de Léon Askénazi sur ce point, que nous avons relatée plus haut (pp. 46-47)

D'autre part, F. Rosenzweig a mal compris ce qu'est la foi chrétienne. Elle est non pas la foi en « quelque chose », mais en « quelqu'un » qui est son Messie venu appeler son peuple à la conversion spirituelle nécessaire pour son retour au Jardin de l'Eden-Royaume de Dieu et, par l'offrande expiatoire de sa vie, lui en préparer l'accès dans la miséricorde du Père. La foi chrétienne, comme le salut promis, est « espérance », selon St. Paul (Rom. 8. 24)

Mais l'expression de F. Rosenzweig peut se retourner contre sa thèse. Si c'est un « groupe humain », celui des descendants d'Abraham, qui a été « élu », les autorités juives de l'époque du second siècle ont pris une grande responsabilité en expulsant de leurs synagogues leur frères juifs adeptes de Jésus et en morcelant de ce fait ce « groupe humain élu ».

Si dans les générations ultérieures, l'Eglise a prétendu rejeter le peuple juif hors de l'élection, ce n'était donc qu'un « retour d'ascenseur », scandaleux, hautement blâmable lui aussi et source d'immenses tribulations blasphématoires, des deux côtés.

Autres intuitions de David Flusser

« Je ne peux qu'esquisser ici l'importance d'une connaissance profonde du judaïsme pour la christologie. On a déjà reconnu que, depuis le second livre des Maccabées, l'enseignement sur la mort de Jésus en expiation des péchés a un modèle dans la compréhension juive de la mort expiatoire des martyres »

On sait moins l'influence décisive sur la christologie de l'hypostase divine. Dans le judaïsme rabbinique, il y a la représentation importante de l'immanence de Dieu. On l'appelle parole, esprit, gloire, sagesse ou force. En même temps ces termes sont des qualificatifs ou attributs de Dieu. Tous ces termes figurent dans le Nouveau Testament et se réfèrent à Dieu aussi bien qu'au Christ. Par là, on ne définit pas seulement le Christ comme reflet divin de la divinité, mais on proclame aussi l'unité entre le Père et le Fils, puisque ces termes-là sont des qualificatifs de Dieu lui-même, aussi bien dans le judaïsme rabbinique que dans le Nouveau Testament.

L'enseignement rabbinique sur l'immanence de Dieu a été également repris par le judaïsme hellénistique et développé dans une orientation philosophique. Il faut rappeler le Logos chez Philon d'Alexandrie et le concept de sagesse dans la « sagesse de Salomon ». Mais on peut supposer que la doctrine des hypostases a ses origines plus dans le judaïsme rabbinique que dans la littérature hellénistique. Sa structure rabbinique et sa richesse l'indiquent. La conséquence en est que la christologie hypostatique a ses racines plutôt dans le judaïsme rabbinique que dans l'hellénisme juif.

A mon avis, on n'a pas suffisamment, et surtout pas de manière assez créative, eu recours aux présupposés juifs de la foi en Jésus Christ. Ainsi, de nombreux aspects de cette foi n'ont pas été interprétés. La faute en est partiellement au consensus trop rapide entre Juifs et Chrétiens, qui prétend que la foi des Juifs au Messie n'est que de nature terrestre et politique. Cette vision des choses est assez inexacte et ne vaut que pour certains courants dans le judaïsme. La foi messianique juive donne presque toujours une place centrale à l'aspect politique tandis que chez les Chrétiens il est mis au second plan.

Mais dans le contexte judéo-chrétien il ne faut pas passer sous silence que le judaïsme aussi connaît des éléments surnaturels de la foi au Messie. On trouve ces éléments déjà dans les paroles des prophètes de l'Ancien Testament qui, ou bien avaient un caractère messianique, ou bien ont été interprétées comme se référant au Messie.

On peut également prouver que, par exemple, les hautes représentations du Christ et ses typologies imagées dans l'Épître aux Hébreux sont une adaptation chrétienne d'idées juives semi-mythiques au sujet du Messie. Sa composante sacerdotale nous est connue à partir des Manuscrits de la Mer Morte dans lesquels la figure messianique la plus importante est le Messie comme grand prêtre. Un fragment de Qumran nous informe aussi qu'on y attendait Melchisédech qui serait, comme le Fils de l'homme, l'éminent juge apocalyptique. On le désignait même par le terme de « élohim », c'est-à-dire Dieu ...

Si l'Épître aux Hébreux affirme que le Christ est plus grand que Moïse, Abraham et les anges serviteurs, ce n'est pas une invention chrétienne. On peut en effet prouver que cette représentation imagée existe aussi dans le judaïsme rabbinique. On devrait donc réviser au moins partiellement l'idée messianique juive. Elle a souvent été moins prosaïque qu'on ne l'imagine.

Cette vision-là des choses modifie sans doute certains aspects de la théologie chrétienne ... Il y a même des indices que, déjà dans certains cercles du judaïsme, on a, du moins partiellement, transposé la théologie hypostatique sur le Messie préexistant. La représentation d'un Messie préexistant est elle aussi pré-chrétienne et issue du judaïsme. Cela vaut pareillement de l'enseignement chrétien sur les trois fonctions du Christ : sacerdotale, royale et prophétique.

Remarque

Le contraste est saisissant entre le contenu de la foi juive de David Flusser, si ouvert à bien des options et celui exposé plus haut de Hershel Matt. Tous deux sont des Juifs authentiques, mais la théologie personnelle de David Flusser est immensément plus ouverte que celle d'Hershel Matt à ce qui unit Judaïsme et Christianisme. Il est émouvant pour un chrétien de vérifier sous la plume d'un docteur de la foi juive aussi éminent que David Flusser que la christologie des hypostases qui fut celle des Pères de l'Église des grands Conciles des 4^e au 6^e siècles, que nous avons rappelée plus haut (chap.23-26), a ses racines dans le judaïsme rabbinique.

Là se vérifie à la fois la grande diversité d'opinions considérée comme normale chez les Maîtres d'Israël et reflétée dans le Talmud, mais aussi la multiplicité de significations des concepts dans la langue hébraïque. A cet égard, rappelons que le mot (grec) « hypostase » signifie selon notre dictionnaire : « être existant en soi et par soi, personne ». Là est une traduction pour des esprits de culture grecque. Lorsqu'un esprit de culture hébraïque utilise ce concept d'hypostase, quel sens lui donne-t-il ? Ne lui attribue-t-il pas le sens de « shekhina » ? L'équivalent plausible en hébreu de « hypostase » semblerait bien être ce concept de « shekhina » qui ne vise pas l'« être » du personnage dont il s'agit, mais la « manifestation » divine dont il est pénétré et qu'il reflète...

Chapitre 31

Le Tohu-bohu théologique

Pour parler du sujet des grands Conciles des 4^e au 6^e siècles, Claude Tresmontant a choisi un titre moins provoquant que celui ci-dessus. Mais son titre dit bien ce qu'il veut dire : « *Les Malentendus Principaux de la Théologie* ». (Ed. Œil 1990), ouvrage précieux à lire et à méditer.

A fin de situer la personne du Christ dans la foi juive et dans la foi chrétienne, il réunit en un même examen les fondements du Judaïsme et du Christianisme. Il s'abstient, bien sûr, de donner une définition à la personne de Dieu et à celle de Jésus, comme à l'Esprit saint, car il ne veut pas tomber lui aussi dans le piège de la culture grecque. Mais il reconstitue le fil des évolutions de pensées de l'Eglise, passant d'une majorité de baptisés au départ essentiellement juive et arrivant à l'époque des grands Conciles à une quasi-totale composition de culture grecque.

Et les formulations de la Foi et même la rédaction définitive des textes du canon du Nouveau Testament ont suivi durant la même période cette immense et radicale mutation de pensée, de dogmes, de spiritualité et de cultures.

Résumons les réflexions de Cl. Tresmontant en la matière. Sur la Divinité, sur la personne du Christ, sur la spécificité de l'Esprit Saint.

Comment a évolué l'enseignement de l'Eglise :

Premier système de pensée : La Tradition Juive :

Elle enseigne l'existence de :

- Dieu,
- La parole de Dieu ou le « parler » de Dieu,
- L'Esprit de Dieu.

La Parole de Dieu ou le « parler de Dieu », c'est Dieu qui parle, ce qui ne fait pas deux Êtres, deux individus. De même l'Esprit de Dieu c'est la pensée et la pensée agissante de Dieu. C'est toujours le même « Être », le même individu. Tout ceci est la conception juive de la Divinité.

C'est par son « *Esprit agissant* » que Dieu est aussi ressenti par l'homme comme « immanent », non par son « Être », à jamais inconnaissable, innommable, indicible, transcendant, mais par ses « manifestations ».

Deuxième Système de pensée : Le Nouveau Testament :

Dans le Nouveau Testament, parce que c'est le message de Jésus de Nazareth, il s'ajoute à cela que ce Jésus s'appelle lui-même « Fils de l'homme » et qu'il appelle Dieu son propre Père. Plus rarement il s'appelle lui-même et ses proches l'appellent « Fils de Dieu ».

Mais cette appellation « fils de ... » a en hébreu des sens multiples qui vont de la filiation biologique d'un homme avec son fils, à des significations imagées d'allégeance à un chef, à un maître, etc... « Fils de Dieu » est le plus souvent un titre royal, attribué aux rois d'Israël, Saül, David, etc. et au Messie, c'est-à-dire « l'oint » attendu.

Ceci est dit très clairement dans l'Evangile. L'apôtre Philippe présente à Jésus un nouveau venu, Nathanaël à qui il a dit : « nous avons trouvé le Messie ... », ce Nathanaël dit à Jésus :

« *Rabbi, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël* »

(Jean 1. 49)

Le « système » de pensée du Nouveau Testament est donc :

- Dieu, L'Éternel, Créateur et Père de notre Seigneur « Jésus oint »,
- Jésus oint qui s'appelle lui-même « fils de l'homme » et que ses proches appellent « Fils de Dieu »,
- L'Esprit de Dieu.

Troisième Système de pensée : L'Église Pagano-Chrétienne :

A partir des 2^e et 3^e siècles on voit apparaître un tout autre système :

- Dieu,
- Le Logos-Verbe,
- L'Esprit Saint.

Cela pourrait ressembler au Premier Système, mais, en fait, une nouveauté révolutionnaire apparaît.

Rappelons à nouveau que, sous l'influence de la philosophie grecque, dans laquelle elle s'est inculturée, la théologie chrétienne, via notamment les œuvres de Philon d'Alexandrie (1^{er} siècle), puis de Numénius d'Apamée (2^e. siècle), a vu le Logos grec comme le Fils de Dieu. Mais pour un grec, le concept de « fils » implique un individu autre que son père. Philon, juif authentique, ne craint pas de parler de ce Logos « premier engendré de Dieu » et donc « *deuteron théon* », c'est-à-dire « dieu N° 2 ». Peut-être qu'en tant que juif, il n'y avait là pour lui qu'une métaphore. Mais les Pères de l'Église de culture grecque, à la recherche d'un statut divin pour le Christ, ont attribué à ce « *deuteron théon* » son sens littéral d'individu distinct Dieu.

Circonstance aggravante, les trois “membres” du Système en question ont été qualifiés d' « *hypostases* », terme grec. Nous avons vu que, dans la pensée juive selon David Flusser, le concept d'*hypostase* est compatible avec le monothéisme hébreu, parce qu'il ne vise pas l' « Etre » de Dieu, seulement sa « manifestation agissante ». Mais dans la culture gréco-latine des Pères de l'Église « *hypostase* » signifie : *dépôt, sédiment, matière, fondement, substance*, par opposition au « *phantasma* » d'Aristote. Les synonymes de « *hypostasis* » grec sont « *ousia* » en grec ou « *substantia* » et « *essentia* » en latin.

Le pauvre Saint Jérôme, scandalisé par cette offense au monothéisme, écrit au pape Damase vers 376 :

« Comment certains peuvent-ils penser ou concevoir ces trois hypostases ? Ils nous disent : "tres personas subsistentes". Mais le sens ne leur suffit pas. Ils exigent l'expression grecque elle-même « Hypostasis ». Qui oserait dire qu'en Dieu il y a trois substances. Unique est la seule nature de Dieu qui existe vraiment. Croyez-moi, il y a du venin caché sous le miel » (Jérôme Lettre XV)

Et rappelons encore que le mot latin « *persona* » employé par Tertullien en l'an 170 /180, lorsqu'il a parlé de « *trinitas* », n'avait nullement le sens d'individu distinct. Mais la théologie chrétienne a été pensée et mise en forme peu à peu selon les modes de pensée du néoplatonisme.

Et, nous l'avons vu, la théologie et la christologie chrétiennes ont fait durant les siècles ultérieurs l'objet de nombreuses hérésies religieuses et querelles philosophiques, mal assumées par les grands Conciles œcuméniques des 4^e au 6^e siècles.

Examen de Conscience

Selon l'Évangile de Matthieu, Jésus près de retourner au Père a dit à ses onze disciples :

« Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc : de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et de l'Esprit Saint, leur apprenant tout ce que je vous ai prescrit . Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps »
(Matthieu 28. 18)

Comment ne pas avoir le cœur serré en prenant conscience de cette histoire tumultueuse de l'Église des premiers siècles et comment ne pas rapprocher cela de cet autre entretien du Christ avec ses disciples, toujours selon Matthieu : Jésus vient d'annoncer à ses disciples la ruine du Temple, comme il l'avait déjà dit à la Samaritaine (Jean 4. 21) lui précisant : *« Dieu est esprit »*. Et ces disciples émus lui demandent :

« Dis-nous quand cela arrivera et quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde ».
(Matthieu 24. 3)

Jésus ne répond pas directement, mais dit :

« Prenez garde que personne ne vous égare. Car beaucoup viendront en prenant mon nom. Ils diront : C'est moi le Messie et ils égareront bien des gens. Vous allez entendre parler de guerres et de rumeurs de guerres. Attention ! Ne vous alarmez pas. Il faut que cela arrive, mais ce n'est pas encore la fin. Car on se dressera nation contre nation et royaume contre royaume ... Et tout cela ne sera que le commencement des douleurs de l'enfantement. Alors on vous livrera à la détresse, on vous tuera ... Ils se livreront les uns les autres, ils se haïront entre eux. De faux prophètes surgiront en foule et égareront beaucoup d'hommes. Par suite de l'iniquité croissante, l'amour du plus grand nombre se refroidira, mais celui qui tiendra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Cette Bonne Nouvelle du Royaume sera proclamée dans le monde entier. Tous les païens auront là un témoignage. Et alors viendra la fin ». (Matthieu 24. 4 à 14)

Et Jésus poursuit sa prophétie des temps de la fin et des dévastations qui précéderont son avènement :

*« Si quelqu'un vous dit : Le Messie est ici ou il est là, n'allez pas le croire. En effet de faux messies et de faux prophètes se lèveront et produiront des signes formidables et des prodiges ... Aussitôt après la détresse de ces jours-là, le soleil s'obscurcira et la lune ne brillera plus, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme ...
« Mais ce jour et cette heure , nul ne les connaît, ni les anges des cieux, ni le Fils, personne sinon le Père ... »* (Matthieu 24. 23 à 36)

Si le Fils était « consubstantiel » à Dieu, le Père, il saurait, il aurait su, lui aussi, quels sont ce jour et cette heure ... !

De plus, toutes ces luttes théologiques des Grands Conciles des 4^e et 5^e siècles et les persécutions mutuelles des clans opposés usurpant les ordres de mission reçus du Christ ressemblent bien à cette annonce par Jésus des faux messies et prophètes qui égareront les foules. Et dans les siècles qui suivirent ceux des Conciles, les nations chrétiennes et les royaumes chrétiens d'Occident se sont fait des guerres sans merci, puis sont partis asservir les nations des autres

continents à cause de leur soif de richesse et de puissance, tous crimes dont la sanction commence à se préciser de nos jours...

Mais, au long des siècles, quel avait été l'enseignement donné à la Chrétienté de ce qui était essentiel dans l'Écriture Sainte, Première et Deuxième Alliances ? Quelle place donnée dans la formation des consciences chrétiennes à ces deux commandements fondamentaux du Christ à ses disciples :

« *Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres* » (Jean 15. 17)
« *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive* » (Luc 9. 23)

Tout le reste des catéchismes et des théologies n'est certes pas inutile, mais ne peut être que le fruit de ces deux piliers de la spiritualité. Sinon il n'y a que pouvoir d'hommes et caricature de religion, c'est-à-dire de relation à Dieu.

N'est-ce pas ce que semble suggérer le philosophe contemporain Marcel Gauchet lorsqu'il dit : « *Le Christianisme est une religion de sortie des religions ...* » ?

Il ne s'agit pas, à mon sens, d'une sortie par l'athéisme, mais d'une sortie par l'Esprit, selon la parole de Jésus à la Samaritaine. « *Dieu est Esprit* ». Comment alors avoir la prétention d'articuler toute une philosophie-théologie sur l'Esprit ? Comment donner des définitions « définitives » (excusez ce pléonasme) à l'Esprit ? Comment faire de l'Esprit une idole à imposer aux foules ? Comment concevoir qu'il puisse y avoir, à l'origine du Tout et de l'Absolu, une Divinité qui serait susceptible d'être définie par l'intelligence ?

Tout ce questionnement fondamental conduit à remettre en « question » l'observation fréquemment faite qu'il y a deux sortes de religions : les religions révélées d'une part et les religions nées de la sagesse humaine d'autre part. Ce sont les adeptes des premières qui rabaisent ainsi l'authenticité des deuxièmes. Mais qu'en sait-on ?

Et pour ce qui est du monothéisme issu du Dieu de la Bible, donc révélé, les emprunts contenus dans ses Écritures aux religions babylonienne, assyrienne, sumérienne, hindouiste, zoroastrienne, etc... sont bien nombreux et s'opposent à tout orgueil spirituel de la part des monothéistes. Ce qui ne veut pas dire que toutes les religions se valent ... !

Ce qui caractérise toutes les religions, si elles sont vécues dans l'humilité, est qu'elles révèlent l'inachèvement à ce jour d'un dessein divin qui dépasse toute compréhension par l'intelligence humaine. L'Esprit qu'est Dieu n'est perçu que par le cœur en une pédagogie qui élève peu à peu l'homme, chaque homme, vers une relation indicible avec Dieu-Esprit, à savoir inexprimable dans un langage humain.

Notre ami F. Lovsky a écrit dans son livre « *Pauvrette Eglise* » p. 85 (Mame 1992) un appel à l'humilité et à la foi de tous ceux qui, comme nous venons de le faire, se penchent sur l'histoire de l'Eglise. Citons quelques extraits de son livre :

« ... *La relation de Jésus avec Celui qu'il appelait son Père, à supposer que nous ayons beaucoup plus de documents que ceux dont nous disposons, échapperait presque totalement aux historiens. Dans les paroles des Evangiles, Jésus n'a pas tout dit. L'homme Jésus, le vrai homme Jésus, avec davantage de documents, pourrait devenir l'objet de la connaissance historique (je n'en suis pas tellement sûr) ; mais Jésus vrai Dieu ne peut que très partiellement être connu par la foi. Toute l'histoire de l'Eglise, comme toute l'histoire de Jésus doit répéter à chaque page : « A présent nous voyons comme dans un miroir et de façon confuse, mais alors ce sera face à face. A présent, ma connaissance est limitée. Alors je connaîtrai comme je suis connu ».* (1 Cor. 13. 12)

Un seul Evangile aurait suffi pour nous donner une biographie de Jésus. Mais pour le connaître, vrai Dieu et vrai homme, il nous faut quatre témoignages, et même davantage grâce aux Actes, aux Epîtres et à l'Apocalypse. L'histoire de l'EGLISE est du même ordre. Le regard de l'historien

chrétien considère les institutions ecclésiales et les Eglises, mais peut-il ignorer l'EGLISE ? Je sais bien qu'à la différence des témoins du Nouveau Testament, son regard n'est pas inspiré. L'historien ne doit jamais se départir de cet humble aveu. L'humilité de sa démarche n'est pas seulement scientifique ... »

Nous nous permettons d'observer que semblable humilité aurait dû être, devrait toujours être, le fait des ministres responsables de nos Eglises-Institutions ...

Oui, chaque homme, chaque nation, chaque culture d'aujourd'hui est l'état présent d'inachèvement d'une relation qui remonte à la nuit des temps et se poursuit dans des perspectives eschatologiques à travers le patrimoine culturel de chacune des ethnies terrestres, comme dans le secret de chaque conscience humaine. Alors peut-on absolutiser le discours-enseignement des Eglises-Institutions en ignorant l'EGLISE Corps du Christ ?

Comment alors imposer à tout homme un même parcours de relation avec l'Absolu si on ignore et, plus encore si on néglige délibérément, sa culture et le degré d'inachèvement personnel et communautaire où il se ressent lui-même ?

Nous aimerions pouvoir consacrer bientôt un quatrième Cahier à ce genre de question.